N°1 DEPUIS 1909 — HISTORIA.FR

HISTORIA

De Gaulle l'Africain

La grande tricherie du Tintoret

L'IRAN d'avant les mollahs

M 02630 - 943H - F: 6,90 € - RD

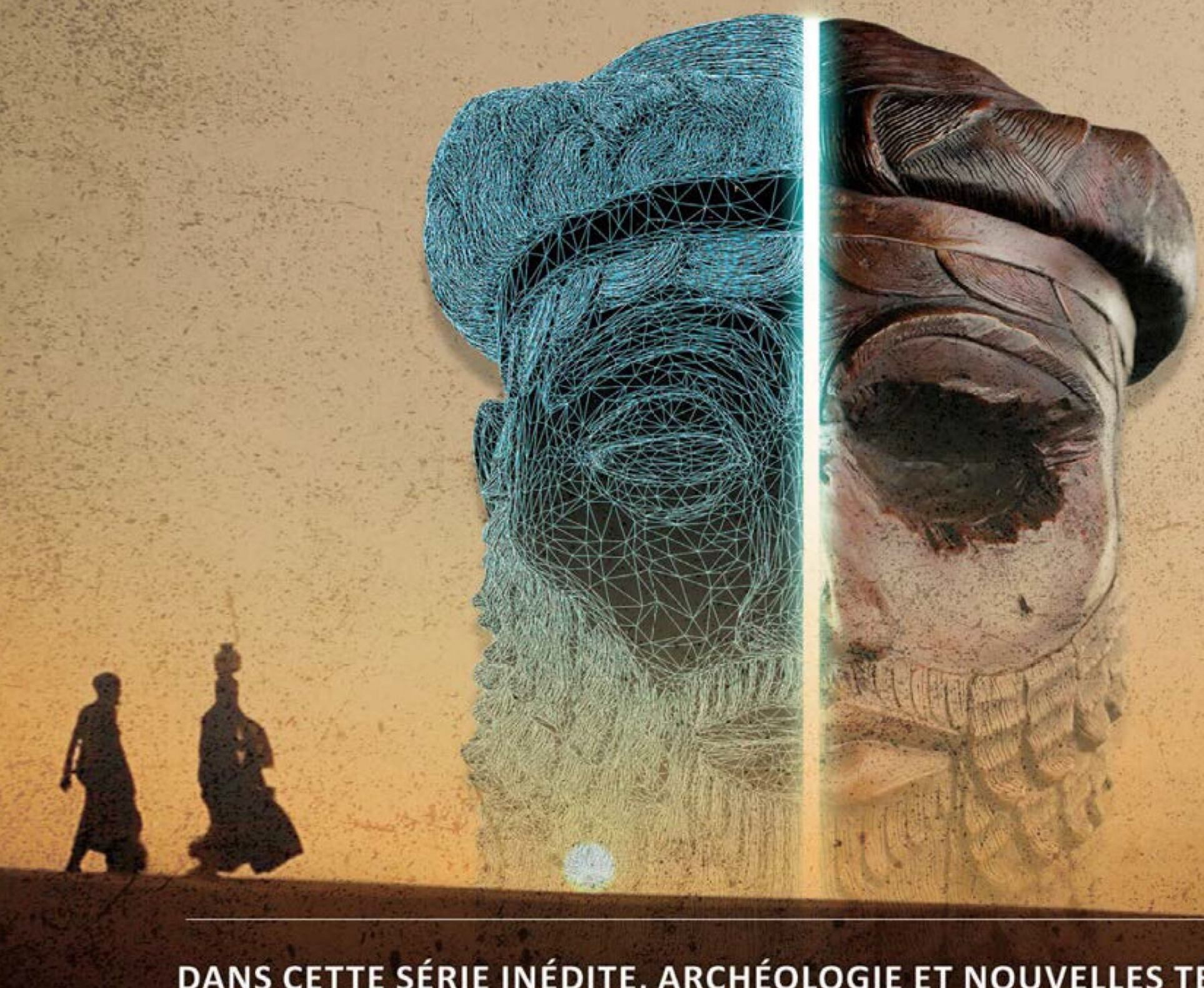
OCTOBRE 2025
N°943
ALL 8,40 €
BEL/ESP/GR/ITA/LUX/PORT 7,90 €
CH 12 CHF - DOM/S 7,90 €
TOM/S 1030 XPFMAR 75 DH
TUN 11 TND - CAN $ 11,99

HISTOIRE TV

SCANNING HISTORY

L'ARCHÉOLOGIE DU FUTUR

TOUS LES LUNDIS À 20H50 DU 6 AU 20 OCTOBRE



DANS CETTE SÉRIE INÉDITE, ARCHÉOLOGIE ET NOUVELLES TECHNOLOGIES PERMETTENT DE RÉVÉLER DES CHAPITRES MÉCONNUS DE L'ANTIQUITÉ. DE L'ESSOR DU PREMIER EMPIRE À LA CRÉATION DU SITE MÉGALITHIQUE IRLANDAIS DE NEWGRANGE EN PASSANT PAR LES MYSTÈRES DE LA CITÉ ENGLOUTIE DE BAÏA EN ITALIE ET LES PARCHEMINS DE JERASH EN JORDANIE.

bouygues canal 121 · DISPONIBLE AVEC CANAL+ canal 118 · free canal 205 · orange canal 124 · SFR canal 177 · Chips Time · .nordnet. · Vialis · WiBox · REPLAY DISPONIBLE JUSQU'À 60 JOURS

© BIG MEDIA

HISTORIA
SFPA (Société française de promotion artistique).
10, boulevard de Grenelle, CS 10817,
75738 Paris Cedex 15.
www.historia.fr ; tél. : 01 87 39 84 84.

Pour toute question concernant votre abonnement : 01 55 56 70 56.
Historia service abonnements : 45, avenue du Général-Leclerc, 60643 Chantilly Cedex.
E-mail : serviceclients@historia.fr
Tarifs France : 1 an, 10 nos d'*Historia* : 59 € ; 1 an, 10 nos d'*Historia* + 4 *Historia Hors-série* (trimestriel) : 88 €.
Belgique : Edigroup. Tél. : 070 233 304.
Suisse : Edigroup. Tél. : 022 860 84 01.
Tarifs autres pays : nous consulter.

Directeur de la publication et gérant de SFPA : Pierre Louette.
Éditrice : Claire Lénart.

Rédaction
Directeur éditorial : Franck Ferrand.
Rédacteur en chef : Éric Pincas.
Rédacteur en chef adjoint chargé du *Hors-série* : Victor Battaggion.
Assistante : Florence Jaccot.
Création graphique : Quintin Leeds.
Directeur artistique : Stéphane Ravaux.
Secrétaires de rédaction : Alexis Charniguet, Laurent Lefèvre, Nathalie-Anne Soumaire.
Rédactrices photo : Anne-Laure Schneider, Charlotte Villain-Chevoleau.
Rédacteur en chef adjoint chargé du Web : Pierre-Louis Lensel.
Rédactrices Web : Véronique Dumas, Élise Neyret.
Comité éditorial : Jean-Yves Boriaud, Laure de Chantal, Bruno Dumézil, Bruno Fuligni, Jean-Yves Le Naour, Catherine Salles, Thierry Sarmant, Bénédicte Vergez-Chaignon, Laurent Vissière.
Directrice marketing et des revenus clients : Lise Benamou.
Fabrication : Catherine Massabuau, Bruno Santin, Naïma Mensouri.
Ventes messageries : Gaëlle Trabut.
Réassort kiosque : venteshistoria@teamdiffusion.fr
Agrément postal Belgique n° P207 231.

Publicité Les Échos-Le Parisien Médias
Tél. : 01 87 39 78 00. Pour obtenir votre correspondant, composer le 01 87 39 suivi des chiffres entre parenthèses.
Les adresses e-mail se constituent ainsi : initialeduprenomnom@lesechosleparisien.fr
Présidente : Corinne Mrejen.
Directeur général adjoint : Nicolas Danard.
Directrice de la publicité : Karine Lyautey (89 87).
Impression : Maury Eurolivres Manchecourt.
Imprimé en France/Printed in France.

Dépôt légal : octobre 2025.
Commission paritaire : n° 1026 K 80413.
ISSN : 1270-0835.
Historia est édité par SFPA.
RCS Paris 304 951 460.
Historia est une publication du groupe Les Échos-Le Parisien.
Photo de couverture : REPORTERS ASSOCIÉS/GAMMA RAPHO/Getty Images

Origine du papier : Finlande - Taux de fibres recyclées : 0% - Eutrophisation : PTot = 0,06kg/tonne de papier.



Édito
Par Éric Pincas

Juste avant la nuit

Pahlavi. Ce nom ne vous est peut-être pas familier. Pourtant, pendant plus d'un demi-siècle, entre octobre 1925 et février 1979, cette famille a régné sur l'Iran au travers de deux grandes figures, celle de Reza puis de son fils Mohammad Reza, successivement chah d'Iran, avant que les mollahs conduits par Khomeyni ne prennent le pouvoir, lors de la révolution islamique de 1979. Les jeunes générations ne connaissent ce pays qu'au travers du régime théocratique qui le musèle depuis quarante-six ans, piétinant les droits humains les plus fondamentaux, reniant aux femmes leurs libertés et pesant de sa puissance nucléaire en devenir sur l'équilibre du Moyen-Orient avec Israël en ligne de mire.

En juin dernier, lors de la «guerre des douze jours», menée par Israël et les États-Unis, un nom a ressurgi dans l'actualité : celui du prince Pahlavi, le fils du dernier chah d'Iran et de l'impératrice Farah Pahlavi, exilé aux États-Unis. À l'heure actuelle, cet héritier des Pahlavi incarne pour une partie de l'opinion iranienne l'héritage d'un Iran où l'ouverture à l'Occident, la modernité, le respect des libertés individuelles, le droit à l'éducation et le développement culturel n'étaient pas de vains mots. Ce qui ne doit pas non plus faire oublier que le régime monarchique des Pahlavi ne s'est pas montré des plus tendres avec ses opposants. Les photographies de Téhéran dans les années 1970 semblent tout droit sorties d'une autre planète : jeunes femmes en minijupes, longue file d'attente devant les cinémas, pubs américaines pour des sodas, étudiantes cahiers sous le bras…

> « Les Pahlavi incarnent un Iran ouvert sur l'Occident »

C'est à cet Iran oublié et méconnu, celui d'avant les mollahs, que nous consacrons ce dossier conçu avec l'expertise d'Emmanuel Razavi, éminent spécialiste de la question iranienne grâce à qui nous avons pu recueillir le témoignage exclusif de Farah Pahlavi, impératrice d'Iran en exil, sur son engagement politique, social, culturel et environnemental auprès du chah d'Iran dans les années 1960-1970. Une immersion en terre persane où, hier encore, les chefs d'État du monde entier se bousculaient pour célébrer les 2500 ans de Persépolis, avant que l'obscurantisme ne plonge le pays dans la nuit.

HISTORIA SOMMAIRE







6 Portfolio

L'école à ciel ouvert

En 1935, à Suresnes, face au développement croissant de la tuberculose, un établissement scolaire à destination des enfants fragiles ouvre ses portes. **PAR NICOLAS MÉRA**

14 Échos de l'Histoire

Nouvelle-Calédonie, une entente pas si nickel ; une exposition sur le Grand Dauphin ; des chaussures géantes…

20 Ils font l'événement

Badinter, l'hommage au garde des Sceaux et des consciences ; le nouveau roman de Ken Follett sur Stonehenge.

26 Aux premières loges

Micheline Pelletier Decaux : « Alain ne jugeait pas, il essayait de comprendre ». **PAR FRANCK FERRAND**

28 Récit

De Gaulle, de la France Libre à la France-Afrique

De la résistance contre les nazis à la coopération post-coloniale, retour sur les liens solides tissés entre le Général et le continent noir. **PAR ÉRIC ROUSSEL**

36 Dossier

L'Iran d'avant les mollahs

De 1925 à la révolution islamique de 1979, la famille Pahlavi a régné sur l'Iran, instaurant une monarchie éclairée – et ferme – alors ouverte sur l'Occident.

38 **1925 : la dynastie Pahlavi prend le pouvoir** ARMAND SHAHBAZI

41 **Reza Khan, l'officier cosaque devenu chah** YVES BOMATI

42 **Les Alliés misent sur le fils de Reza** ARMAND SHAHBAZI

44 **Les Juifs et la Perse, l'alliance oubliée** EMMANUEL RAZAVI

46 **1963, l'Iran fait sa « révolution blanche »** YVES BOMATI

51 **Un souverain mystique à distance du clergé** FIROUZEH NAHAVANDI

52 **Soutiens et opposants à Mohammad Reza Chah** EMMANUEL RAZAVI

54 **Les pionnières du féminisme iranien** FIROUZEH NAHAVANDI

56 **Les combats de l'impératrice Farah** HILDA DEHGHANI-SCHMIT

58 **« Nourrir l'espoir que l'Iran renaîtra de ses cendres » : entretien avec Farah Pahlavi, impératrice d'Iran en exil** PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUEL RAZAVI, HILDA DEHGHANI-SCHMIT ET ÉRIC PINCAS

62 **Swinging Téhéran : le vent de la liberté**

64 **Le double jeu de Khomeyni** EMMANUEL RAZAVI

67 **L'exil plutôt que la guerre civile** YVES BOMATI

68 **La tribune de Clément Therme**







70 **Récit**

Le Tintoret ou l'art de la ruse

Alors qu'au XVIe siècle, la confrérie de Saint-Roch se met en quête du peintre qui décorera son église vénitienne et ouvre le chantier au concours, Jacopo Robusti, dit Tintoretto, l'emporte par une habile tromperie…

PAR JEAN-YVES BORIAUD

74 **Une œuvre, un artiste**

Les hasards heureux de l'escarpolette de Fragonard

Représentant le style rococo français du XVIIIe siècle, Fragonard se spécialise dans le genre libertin, comme le montre cette délicieuse scène galante, réalisée sur une commande du baron de Saint-Julien.

PAR SERGE LEGAT

78 **Cahier** culture

78 **Expos** Se reconnecter aux astres…
80 **Écrans** Cinéma, télévision…
82 **Livres** La sélection essais, romans et polars, BD…

90 **Tête-à-tête**

Isabelle Carré & Rosa Parks

Chaque mois, une personnalité évoque son lien avec une figure historique. **PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF**

94 **Histoire sur ordonnance**

Quand une nourrice normande inspire la création du premier hôpital héliomarin…

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON

97 **Mots croisés**

98 **L'humeur**

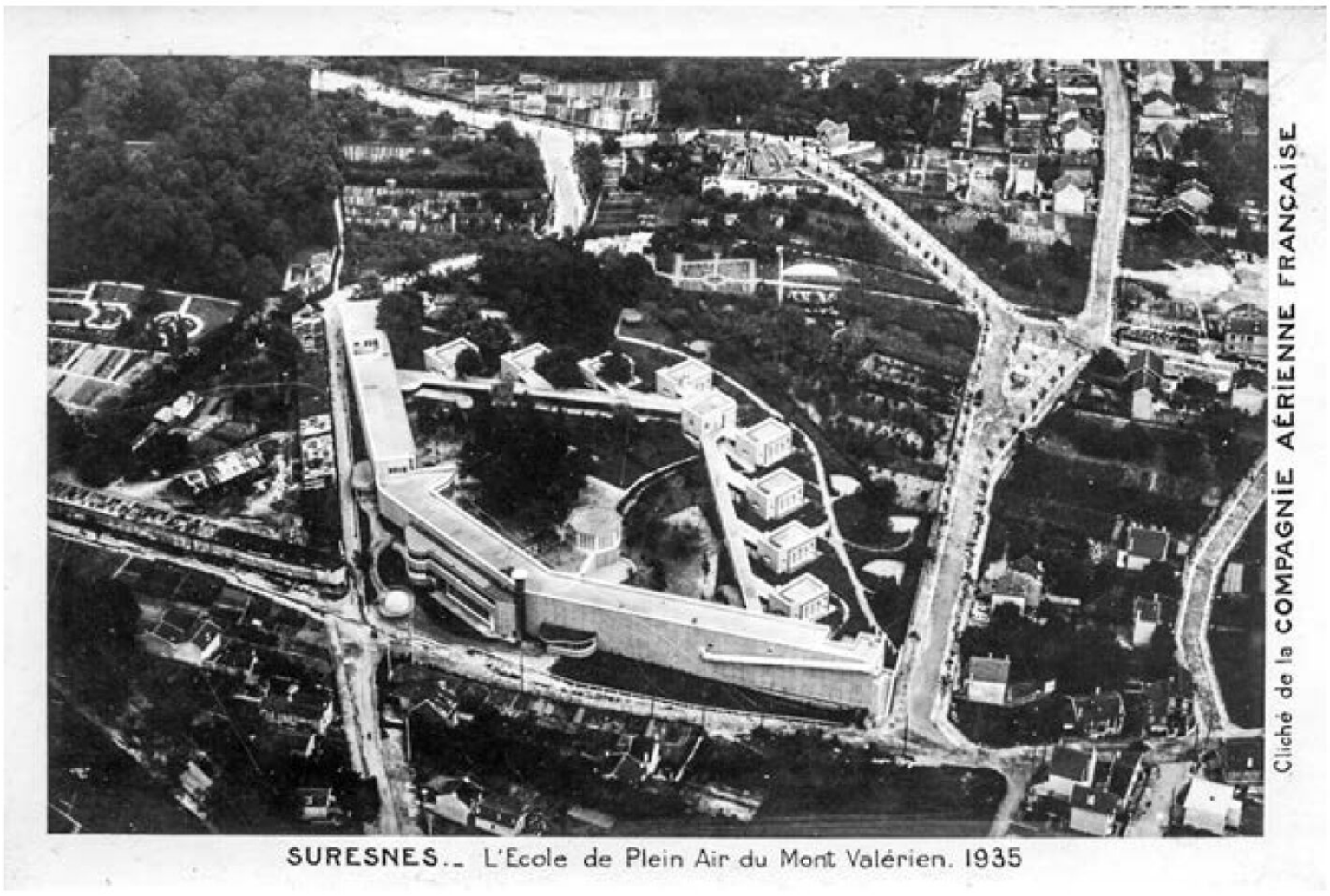
d'Emmanuel de Waresquiel

Contributeurs

Yves Bomati Historien de la Perse et des religions, auteur de *Les Assassins d'Alamut : les dessous d'une politique de la terreur* (Armand Colin, 2024). **Jean-Yves Boriaud** Historien, spécialiste de la Rome du XVIe siècle. **Hilda Dehghani-Schmit** Franco-Iranienne, membre de l'association « Norouz-Pour une nouvelle ère en Iran », et récipiendaire du prix international de la Laïcité 2023. **Bruno Dumézil** Historien médiéviste. **Jean-Yves Le Naour** Historien spécialiste du XXe siècle. **Firouzeh Nahavandi** Professeur émérite à l'université libre de Bruxelles et sociologue spécialiste de l'Iran et de l'Afghanistan, autrice de *Femmes Iraniennes, évolution ou révolution : comment survivre dans un régime islamiste* (Éditions Champs-Élysées-Deauville, 2025). **Emmanuel Razavi** Grand reporter, spécialiste du Moyen-Orient et de l'Iran, auteur de *La face cachée des mollahs* (Cerf, 2024) et avec Jean-Marie Montali de *La Pieuvre de Téhéran* (Cerf, 2025). **Éric Roussel** Historien, politologue, auteur de biographies de référence sur plusieurs hommes d'État du XXe siècle. **Armand Shahbazi** Journaliste d'investigation franco-iranien sur la chaîne Dorr TV, il est spécialiste de l'histoire politique de l'Iran. **Clément Therme** Historien, chercheur associé à l'université de Montpellier Paul-Valéry. Auteur de *Idées reçues sur l'Iran, un pouvoir à bout de souffle ?* (Cavalier Bleu, 2025) et *Téhéran-Washington 1979-2025 : le grand Satan à l'épreuve de la révolution islamique* (Hémisphères, 2025).



THE HISTORY COLLECTION/ALAMY/PHOTO12



DR/ARCHIVES DÉPARTEMENTALES DES HAUTS-DE-SEINE

L'architecture au service des écoliers En 1932, Henri Sellier (ci-dessus), ancien ministre de la Santé et maire de Suresnes, lance la construction de son école, conçue par les architectes Eugène Beaudouin et Marcel Lods, sur les hauteurs de la ville. Ce projet ambitieux s'inscrit dans un contexte de développement du mouvement hygiéniste qui souhaite privilégier les environnements sains, aérés et ensoleillés face à la progression de la tuberculose et du rachitisme chez les enfants des milieux urbains et industriels.

Suresnes

L'école à ciel ouvert

Pour lutter contre les « maladies de l'ombre », un établissement de plein air ouvre à Suresnes en 1935. Adaptant son architecture aux préoccupations hygiénistes, ce laboratoire pédagogique se met au service des élèves les plus fragiles. PAR NICOLAS MÉRA

Classes vertes À Suresnes, tout est prétexte au vagabondage des élèves. Certains construisent des cabanes à hérissons pour l'hiver, d'autres récoltent les fruits du parc, d'autres encore dessinent ou cousent à l'ombre des tilleuls, et les cours de sciences naturelles deviennent classes de verdure, où les arbres environnants, les insectes, les plantes… sont aussi étudiés.

JEAN ROUBIER/BHVP/ROGER-VIOLLET

Portfolio



JEAN ROUBIER/BHVP/ROGER-VIOLLET

Maison de verre Protégés des vents, au nord, par un grand bâtiment *(voir photo p. 6)* qui abrite les espaces communs tels que la cantine, les douches, le gymnase..., et auquel ils sont reliés par des passerelles en pente douce, huit pavillons de classe sont dispersés dans le parc, implantés de façon que l'ombre de l'un ne gêne pas l'ensoleillement de l'autre. Tout est pensé pour un contact étroit avec la nature. Les verrières sont amovibles, les toits aménagés en solariums pour les cures d'héliothérapie.



KEYSTONE-FRANCE

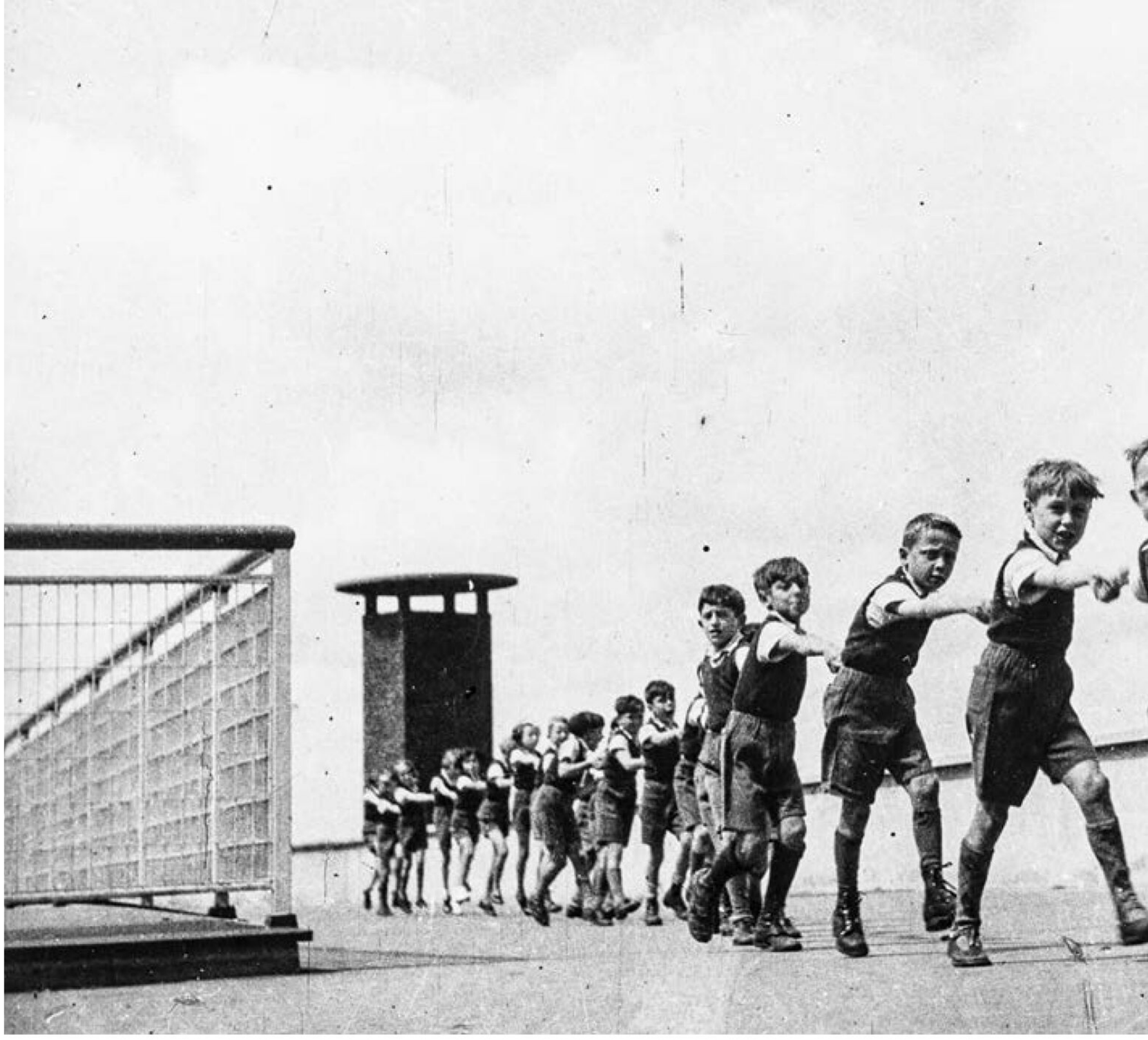
Tour du monde Autant que possible, les cours se font en extérieur, parfois torse nu pour profiter au maximum du soleil, source de vitamine D, efficace contre le rachitisme. Ici, la leçon de géographie en plein air prend appui sur l'immense globe terrestre de cinq mètres de diamètre, ceinturé d'une passerelle en acier qui permet aux écoliers de toucher les reliefs des continents étudiés.



COLLECTION DU MUS

Portfolio

Cantoche pour tous ! Outre les soins hygiénistes, l'accent est porté sur le temps du repas. Le déjeuner est commun : instituteurs et écoliers partagent la même table. « Cette organisation était évidemment bénéfique sur le plan éducatif, en permettant aux enseignants d'avoir avec leurs élèves d'autres contacts que ceux de la grammaire ou des mathématiques », écrira la directrice, Simonne Lacapère, dans ses Mémoires, *Souvenirs de la maison de verre*.



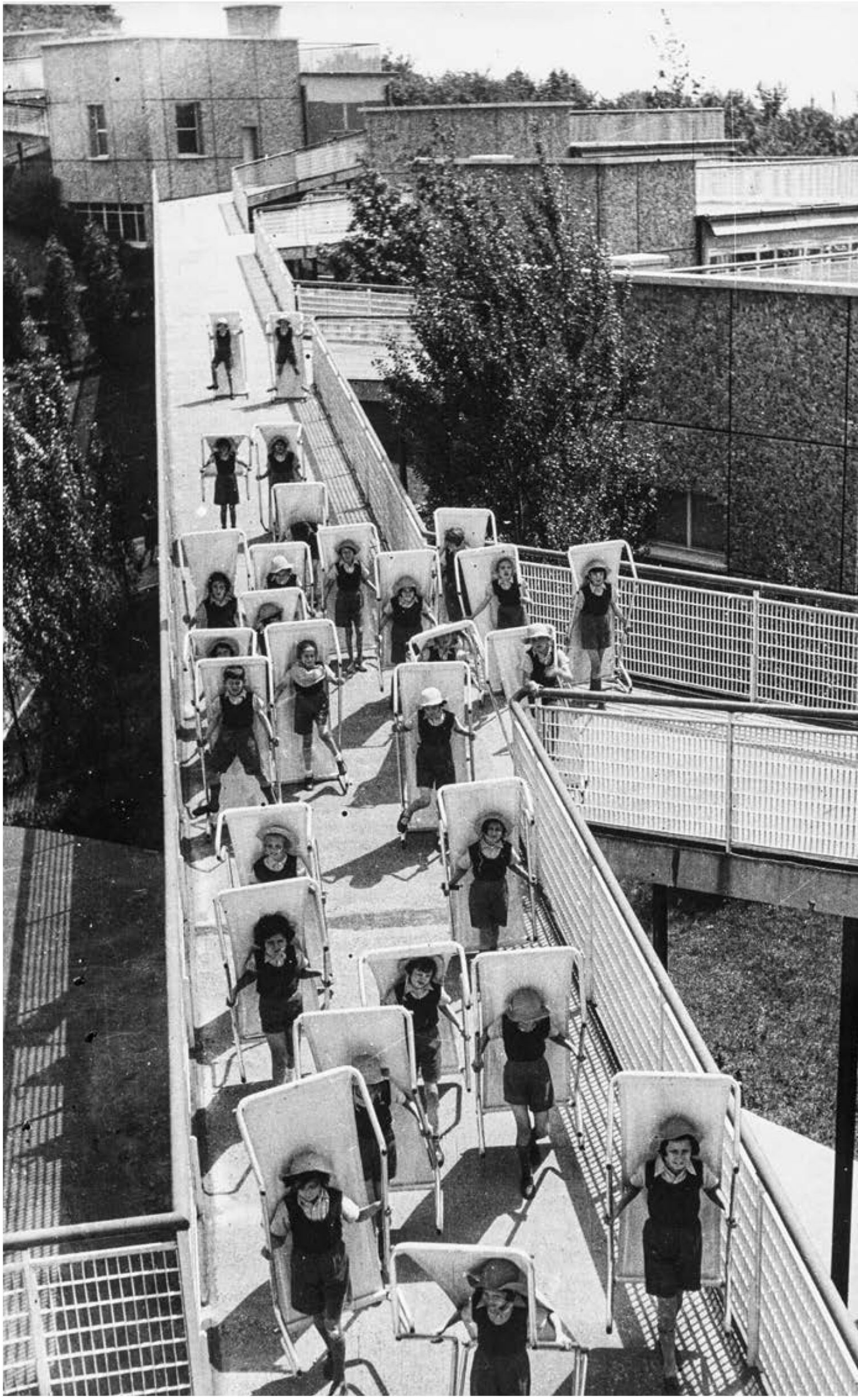
JEAN ROUBIER/BHVP/ROGER-VIOLLET



JEAN ROUBIER/BHVP/ROGER-VIOLLET



Cours sur ordonnance En novembre 1935, 211 écoliers « pré-tuberculeux » découvrent le site pour la première fois. Malingres, rachitiques, souffreteux, anémiques, ils ont été sélectionnés parmi les enfants les plus fragiles de Suresnes. Chaque matin, ils sont ramassés en autocar vers 8 h 30, puis déposés devant l'établissement. Tous sont équipés d'une brosse à dents, d'un verre pour la collation de lait de 10 heures et d'un essuie-mains. Leur emploi du temps, jusqu'à 18 h 30, est très structuré : visite médicale, douche quotidienne (hydrothérapie), gymnastique douce, siestes, travaux manuels et jeux rythment une journée dont les leçons n'occupent qu'une part marginale.



JEAN ROUBIER/BHVP/ROGER-VIOLLET

En mouvement Dans cet établissement à l'enseignement mixte – fait rare pour l'époque –, le mobilier est conçu pour être déplacé au cœur du parc et sur les toits des salles de classe : fabriqués en almasilium (un alliage d'aluminium très léger) et résistants aux intempéries, les pupitres et les transats peuvent être portés par un bambin de 5 ans. Dans le même esprit, les enfants ne se déplacent que sur des rampes car les escaliers sollicitent trop leurs fragiles articulations.

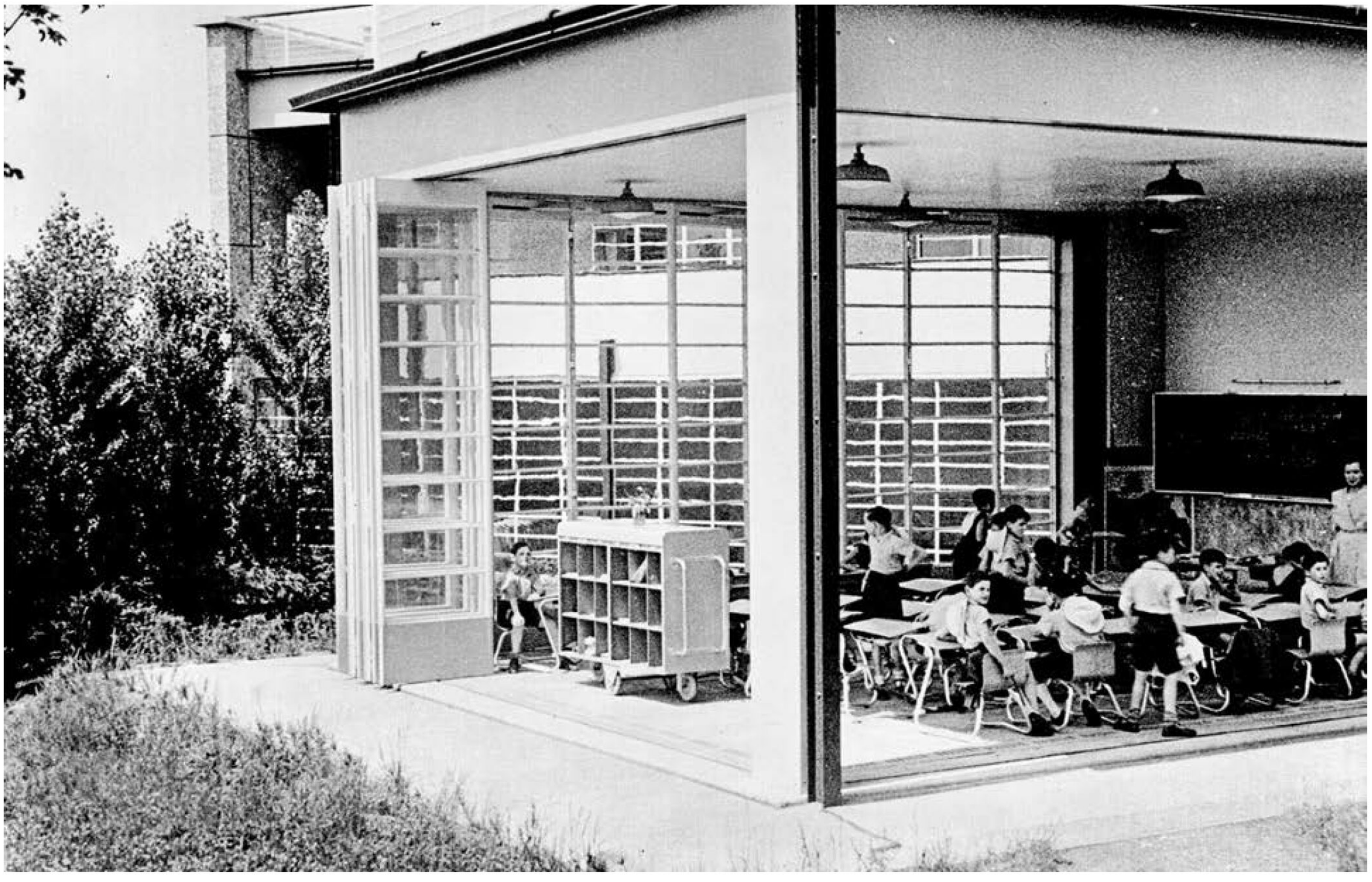
Portfolio

Terreau du savoir L'école prend place sur un parc arboré d'environ deux hectares, sur le versant ensoleillé du mont Valérien, à l'écart des cheminées d'usine. Enrichi de nouvelles essences – saules, ginkgos, hêtres, magnolias, cèdres de l'Atlas – et agrémenté de pièces d'eau, le jardin est un magnifique terrain de jeu lors des récréations mais sert aussi de support pédagogique.



JEAN ROUBIER/BHVP/ROGER-VIOLLET

Dedans-dehors Modernes, les classes spacieuses sont chauffées par le sol dès 1935. Mais surtout, ancrées dans trois des quatre murs, des manivelles permettent de replier les baies vitrées en accordéon, ouvrant le pavillon à l'air et au soleil.

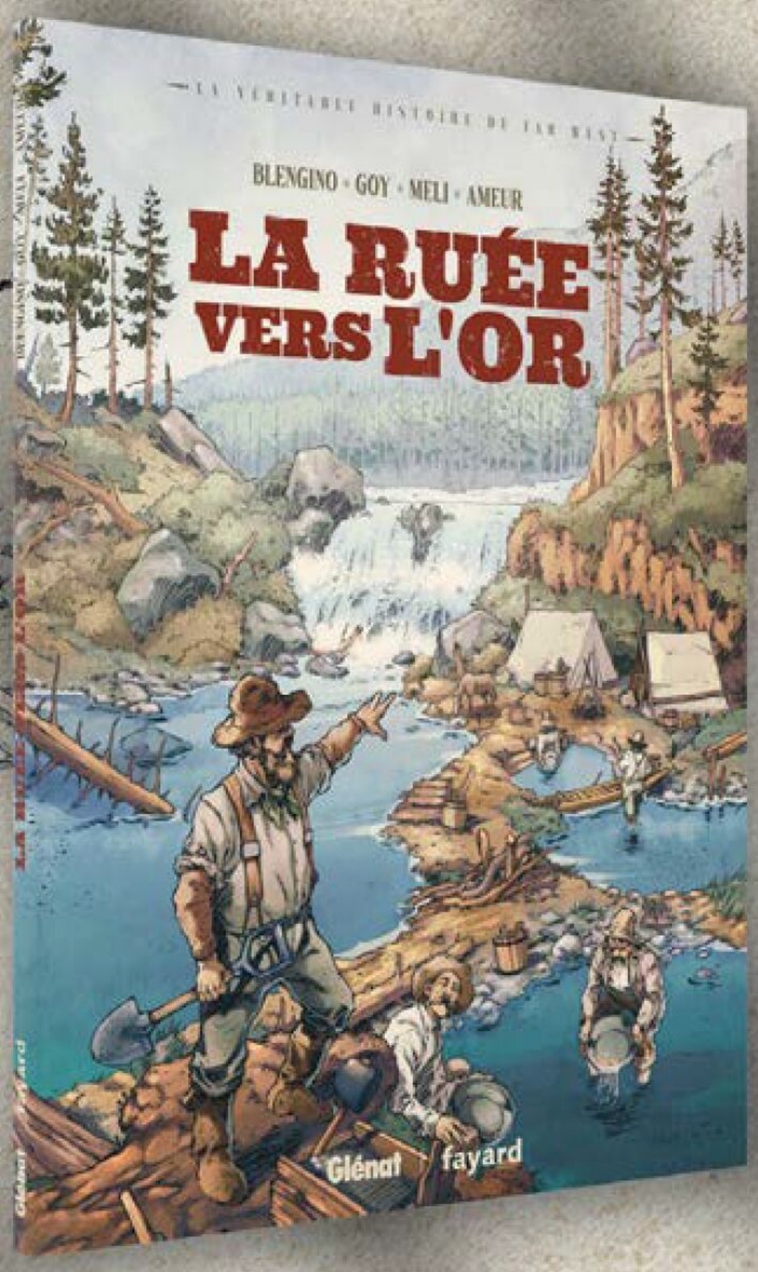


ROGER-VIOLLET

UNE COLLECTION POUR REDÉCOUVRIR LES GRANDES LÉGENDES DU WESTERN

LA VÉRITABLE HISTOIRE DU FAR WEST









Mai 1848, le commerçant Samuel Brannan répand la nouvelle à grand bruit dans les rues de San Francisco : « De l'or, de l'or, de l'or ! Il y a de l'or dans l'American River ! ».

Froid calculateur, il s'est empressé d'acheter à bas prix tous les outils qu'il trouve dans la région, pour ouvrir des magasins et revendre les pioches, tamis, pelles et autres matériels nécessaires à la prospection, jusqu'à cent fois leur valeur.

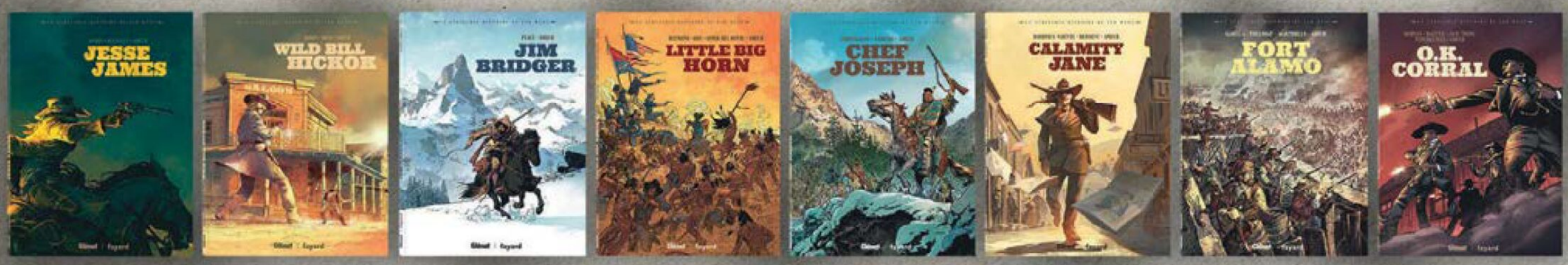
Quelques mois plus tard, il devient le premier multimillionnaire de Californie.

Dans l'intervalle, la fièvre de l'or devient un phénomène de masse. Entre 1848 et 1856, près de 500 000 individus se précipitent à leurs risques et périls vers l'eldorado californien…

Étape capitale de la conquête de l'Ouest, la Ruée vers l'or témoigne de l'emprise du « rêve américain » dans les représentations collectives.

NOUVEAUTÉ DISPONIBLE LE 24 SEPTEMBRE

DÉJÀ AU RAYON BD



Glénat | fayard

© Éditions Glénat 2025 / Librairie Arthème Fayard 2025

RUBRIQUE COORDONNÉE PAR VÉRONIQUE DUMAS

Nouvelle-Calédonie, une entente pas si nickel

Archipel. **Alors que le récent accord de Bougival sur le statut du « Caillou » divise les indépendantistes, retour sur l'histoire troublée de ce territoire stratégique pour la France.**

L'accord de Bougival du 12 juillet 2025, rejeté par une partie des indépendantistes, est à l'image de la situation complexe en Nouvelle-Calédonie. Cet archipel tropical découvert par James Cook en 1774, qu'il nomme *New Caledonia* parce qu'il lui rappelle l'Écosse, est devenu territoire français en 1853, avec, un an plus tard, la fondation de Port-de-France, actuelle Nouméa. Cette colonisation de peuplement se double d'une colonisation pénale avec la création en 1863 par Napoléon III d'un établissement de travaux forcés.



KHARBINE / LA COLLECTION

Bonne mine Depuis sa découverte au XIXe s., le nickel néo-calédonien est un enjeu de taille pour la France. v. 1900.

Révoltes et boycott

Jusqu'en 1897, il voit passer 22 000 détenus, notamment des prisonniers politiques de la Commune de Paris – dont Louise Michel – et de l'insurrection kabyle en Algérie. L'espace indigène, déjà grignoté par les colons, recule encore à partir de l'exploitation du nickel dans les années 1870. C'est à cette époque qu'a lieu la première grande révolte kanak. Pendant la Seconde Guerre mondiale, l'archipel accueille une base américaine stratégique avec un faîte de 200 000 soldats pour 55 000 habitants. Il devient territoire d'outre-mer (TOM) en 1946: les Kanaks obtiennent la citoyenneté française et le droit de vote. En 1956, la « loi Deferre » confère à l'archipel un statut décentralisé. Située à 16 000 km de la métropole, la Nouvelle-Calédonie profite du « boom du nickel » durant les Trente Glorieuses. Mais une nouvelle immigration liée à cette activité rend les Kanaks minoritaires, d'où le mouvement contestataire des Foulards rouges à partir de 1969. La création du Rassemblement pour la Calédonie dans la République (RPCR) et du Front de libération nationale kanak et socialiste (FLNKS) alimente la bipolarisation politique entre loyalistes et indépendantistes. La violence se déchaîne après les élections territoriales de 1984. Le 22 avril 1988, à deux jours du premier tour de l'élection présidentielle et régionale, des indépendantistes s'emparent de la gendarmerie sur l'île d'Ouvéa: quatre militaires sont tués, les autres

pris en otage. Leur libération, trois jours avant le second tour de la même élection, se solde par la mort de 19 militants indépendantistes et deux militaires. Les accords de Matignon (1988) et de Nouméa (1998) en font une collectivité spécifique. Ces protocoles ont introduit des transferts progressifs de compétence et un corps électoral restreint favorisant le vote des populations installées avant 1998. Trois référendums (2018, 2020, 2021) ont rejeté l'indépendance, mais le dernier a été boycotté, fragilisant le processus politique en cours. En 2024, à la suite de réformes électorales contestées, des émeutes font 14 morts dont deux gendarmes, provoquant des dégâts économiques considérables et soulignant l'urgence d'une réconciliation institutionnelle.

Rivalité géopolitique

Situé au cœur de l'espace indo-pacifique, le «Caillou» est une pièce maîtresse de la stratégie française dans la région. L'archipel comptait 271 000 habitants en 2019 pour 18 500 km² mais avec une zone économique exclusive de 1,7 million de km². Il abrite une base militaire à Nouméa, et son industrie du nickel – entre 20 et 30 % des réserves mondiales – est cruciale pour les technologies vertes et les chaînes d'approvisionnement stratégiques. Dans ce contexte, la solution d'un État calédonien au sein de la République représente une tentative inédite de concilier aspirations indépendantistes et maintien du lien avec la France tout en préservant les intérêts français dans une région où la rivalité géopolitique s'intensifie avec la Chine. Le retour de la stabilité politique et économique repose d'abord sur la reconstruction du dialogue entre les communautés. Il tourne autour du nouveau modèle institutionnel prévu et de son acceptation par le référendum attendu en février 2026. **LAURENT LEMIRE**



Et si Savinien de Cyrano surpassait - et d'assez loin - en fantaisie et en panache celui dont, pour Rostand, il fut le modèle ? Et si, grâce à la verve non moins débridée et picaresque de Gérard de Cortanze, le sieur de Bergerac devenait mieux qu'une légende de théâtre : le plus fou des héros de roman ?

ALBIN MICHEL

« Le Grand Dauphin joua un rôle central dans la vie artistique »



CHÂTEAU DE VERSAILLES, T. GARNIER/SP

Entretien. À partir du 14 octobre, le château de Versailles consacre une exposition au Grand Dauphin, fils de Louis XIV. Celui qui ne fut jamais roi fut un grand esthète et collectionneur. Lionel Arsac, commissaire de l'événement, évoque ce personnage méconnu.

HISTORIA – Pourquoi consacrer une exposition à celui dont Saint-Simon résuma ainsi le destin : « Fils de roi, père de roi et jamais roi » ?

Lionel Arsac – Historien de l'art de formation, j'étais depuis longtemps intrigué par les remarquables collections de ce prince qui, sur certains points, surpassaient même celles de son père. Louis de France, appelé Monseigneur de son vivant, puis le Grand Dauphin après sa mort, avait un goût très sûr, notamment porté sur les arts décoratifs, marqueterie, pierres dures, gemmes, vases de cristal, bronzes. Il me semblait intéressant de rassembler pour la première fois nombre d'objets dont il s'était entouré, aujourd'hui dispersés entre le Louvre, le Prado, d'autres musées et des collections privées. Ce faisant, je me suis vite rendu compte qu'il était bien plus qu'un grand esthète. En raison de sa mort précoce qui l'a empêché de régner, il a été oublié alors qu'il occupait une position clé à la cour de Louis XIV, incarnant la continuité d'une dynastie qui s'impose alors à l'Europe entière.

Son père plaçait donc de grands espoirs en lui ?

La naissance en 1661 de cet héritier mâle, le premier enfant que lui donne son épouse Marie-Thérèse d'Autriche, est célébrée par des fêtes grandioses. Pour le jeune Louis XIV, qui vient de prendre les rênes de l'État après la mort de Mazarin, ce petit dauphin est un gage de stabilité politique. Il va lui donner une éducation de grande qualité : Bossuet compte ainsi parmi les précepteurs du jeune prince. L'exposition montre notamment ses manuels de latin et les cartes à jouer élaborées pour lui apprendre les blasons des grandes familles de France et d'Europe. Jamais un tel soin n'avait été apporté, en France, à la formation d'un dauphin.



PALACIO REAL DE MADRID, PATRIMONIO NACIONAL/SP

Louis de France Le peintre Hyacinthe Rigaud a fait réaliser 42 copies de ce portrait d'après son original de 1697.

A-t-il joué un rôle politique ?

Son impact, sur ce plan, a sans doute été limité, sauf quand il a insisté auprès de Louis XIV, en 1700, pour que celui-ci accepte le testament de Charles II d'Espagne qui, mort sans héritier, léguait son royaume à son petit-neveu, le duc d'Anjou. Ce dernier n'était autre que le fils cadet du Grand Dauphin, très fier de devenir ainsi le père du roi d'Espagne, même si cela poussa l'Europe à se coaliser contre les Bourbons, désormais rois des deux côtés des Pyrénées.

La postérité a été cruelle avec ce prince. Désirez-vous le réhabiliter ?

Louis de France n'était pas ce sot que moquèrent Saint-Simon puis, dans son sillage, des auteurs du XIXe siècle, avant que l'oubli ne l'emporte. Mais, plus que de le réhabiliter, l'exposition souhaite montrer que c'était un prince de son temps, qui tint jusqu'au bout son rang d'héritier et, comme mécène et collectionneur, joua un rôle central dans la vie artistique. C'est là, assurément, que se situe son principal héritage : à la fin de sa vie, son domaine de Meudon est un vrai laboratoire de styles, où perce déjà l'art rocaille qui triomphera sous le règne de son petit-fils Louis XV. H

PROPOS RECUEILLIS PAR CHARLES GIOL

Le Grand Dauphin (1661-1711), fils de roi, père de roi et jamais roi. Château de Versailles. Du 14 octobre au 15 février.

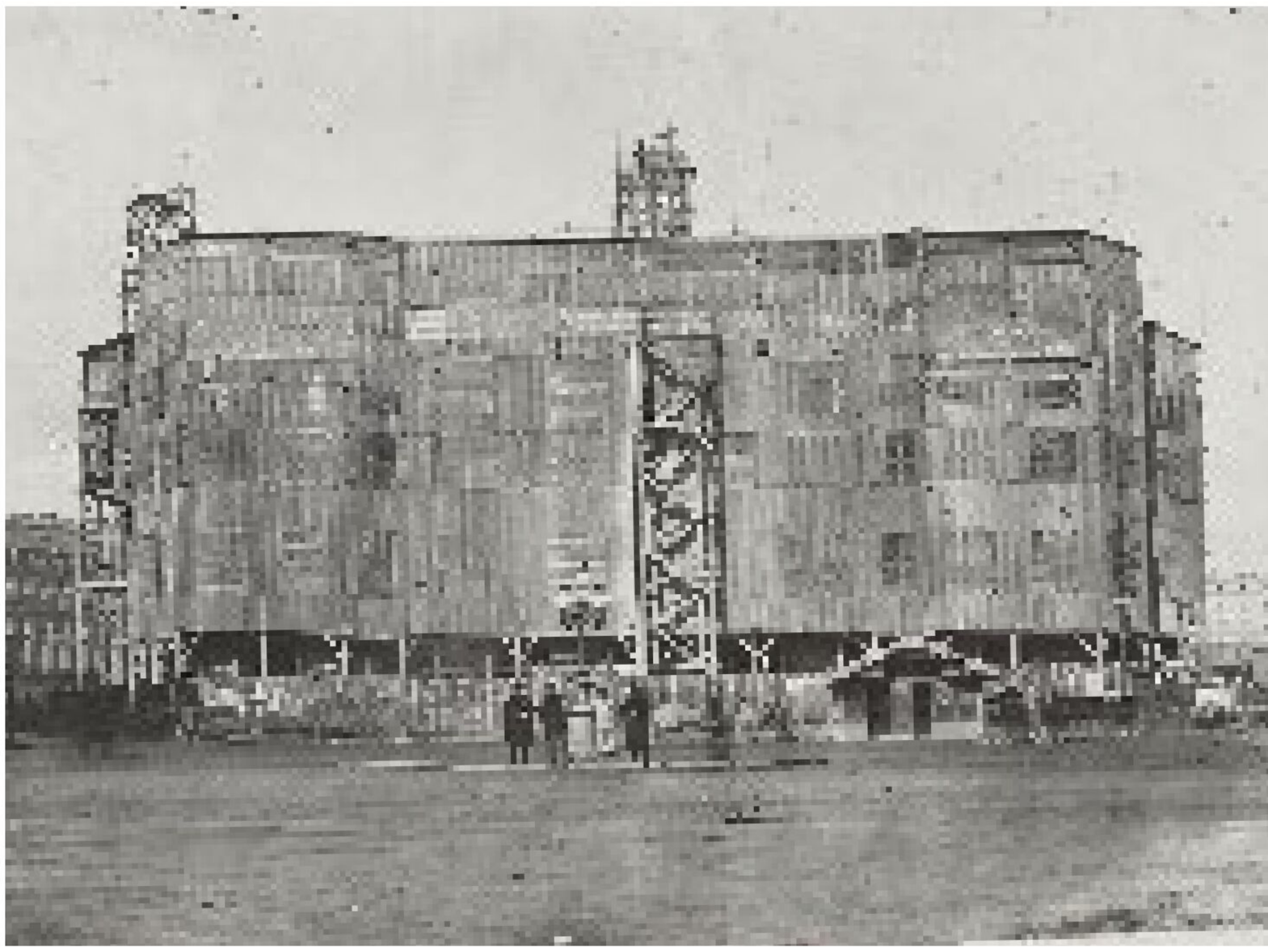
Chaussures XXL

Légionnaires aux grands pieds. Aux confins de la Bretagne romaine, les soldats en garnison sur le mur d'Hadrien ont jeté leurs rebuts pendant trois siècles dans des fosses boueuses. Humides et pauvres en oxygène, ces dépotoirs ont parfaitement conservé les matières organiques. Ainsi, des tablettes de bois ont révélé toute une correspondance entre garnisons. De même, des milliers de chaussures en cuir ont été mises au jour, dont des souliers XXL découverts récemment au fort Magna, avec un record de 32 cm ! L'hypothèse première évoque des sortes de géants chaussant du 49/50 dans les troupes romaines, tels les auxiliaires Bataves et Belges, plus grands que la moyenne. Mais plus probablement, ces tailles hors-norme seraient des sortes de surbottes. Garnies d'épaisses chaussettes, elles auraient été destinées aux sentinelles statiques, condamnées à piétiner dans le froid, qui assuraient ainsi la *Pax Romana* les pieds au chaud.

ÉRIC TEYSSIER



DR/ROMAN ARMY MUSEUM AND FORT MAGNA



BNF

Coquetterie En 1866, Garnier décide de dissimuler le chantier de la façade principale de l'opéra derrière un échafaudage de bois jusqu'à la touche finale.

Un chantier à l'abri des regards

Après l'attentat manqué d'Orsini et de ses complices devant l'opéra Le Peletier en janvier 1858, Napoléon III, préoccupé par sa sécurité, envisage la construction d'un nouvel édifice. À l'issue d'un concours d'architecture inédit pour l'époque, c'est à Charles Garnier, alors inconnu du grand public, qu'est confiée cette mission. Son projet, à l'architecture novatrice, inclut notamment une entrée réservée à la famille impériale, alliant ainsi la protection de l'empereur à la symétrie parfaite du monument.

Spécialisé dans la photographie architecturale, le studio Delmaet et Durandelle, du nom de ses fondateurs Hyacinthe César Delmaet et Louis-Émile Durandelle, est en charge d'immortaliser les différentes étapes du chantier commencé en 1861. Alors que l'inauguration définitive de l'opéra se déroule en 1875, une inauguration partielle est organisée en parallèle de l'Exposition universelle de 1867. Afin de préserver l'effet de surprise pour le dévoilement de son œuvre, Charles Garnier ordonne de construire la façade principale du monument à l'abri des regards, derrière d'immenses échafaudages recouverts de planches, photographiés par Durandelle en 1866. Une fois découverte, la façade de l'Opéra domine la future avenue éponyme, dont les travaux s'achèvent en 1879, et dont Charles Garnier a obtenu du baron Haussmann qu'aucun arbre ne vienne perturber la perspective visible depuis le Louvre.

THOMAS LIÉNARD

La Pologne rayée de la carte

Géopolitique.
Il y a 230 ans, le pays était absorbé par l'Autriche, la Prusse et la Russie.



WWW.BRIDGEMANART.COM

La part du gâteau Russie, Prusse et Autriche se partagent une première fois la Pologne en 1772. Gravure de John Lodge (XVIIIe s.).

Cette union aura duré plus de quatre siècles. En l'an 1386, la reine de Pologne, Hedwige d'Anjou, épouse Ladislas II, grand-duc de Lituanie, scellant un pacte durable entre les deux voisins. Le nouveau territoire, l'un des plus vastes d'Europe, peut ainsi rivaliser avec la Russie, la Suède ou l'Empire ottoman – d'autant que Lublin et Cracovie devaient encore resserrer leur alliance dans le cadre de la «république des Deux Nations», fondée en 1569. Originalité notable pour l'époque, tout est pensé pour garantir l'indépendance des nations-sœurs: liées par une Diète commune, Lituanie et Pologne assument la gestion autonome de l'armée, de l'administration et de leurs finances respectives. Hélas, l'intronisation du *liberum veto*, qui permet aux membres de la Diète de bloquer par un seul veto toute tentative de réforme, paralyse l'appareil politique. Prise en étau entre la Prusse, la Russie et l'Autriche, la république des Deux Nations voit l'appétit de ses voisins grandir. Ces derniers n'ont qu'à soudoyer ou manipuler un seul noble de la Diète pour l'empêcher de mettre en place les verrous institutionnels assurant son indépendance. Après avoir placé un de ses anciens amants, Stanislas Auguste Poniatowski, à la tête de cette république, la tsarine Catherine II de Russie conspire avec ses homologues prussien et autrichien pour se partager le territoire. Deux démembrements successifs ont lieu en 1772 et 1793: d'un million de km², la superficie des Deux Nations est divisée par quatre. L'alliance polono-lituanienne finit par se soulever – en vain. Le 24 octobre 1795 a lieu à Saint-Pétersbourg un ultime partage qui raye Pologne et Lituanie de la carte. Il faudra attendre la fin de la Première Guerre mondiale pour que les nations-sœurs finissent par renaître de leurs cendres.

NICOLAS MÉRA



PATRICE GEORGES-ZIMMERMANN, INRAP/SP

Les tombes vides des harkis de Rivesaltes

Pourquoi les corps d'une soixantaine de défunts, inhumés dans les années 1960 au camp de Rivesaltes, ont-ils été exhumés puis déplacés vingt ans plus tard ? Cette question douloureuse hante de nombreuses familles de harkis, reléguées dans ce camp après avoir fui l'Algérie, à la fin de la guerre. Alors que la journée du 25 septembre rend hommage à ces anciens combattants supplétifs de l'armée française, leurs proches attendent aujourd'hui des réponses. Une fouille archéologique, menée par l'Inrap à l'automne 2024, avait permis de localiser l'emplacement du cimetière de harkis. Mais les tombes retrouvées étaient vides… Quelques mois plus tard, le maire de Rivesaltes a annoncé la découverte de plusieurs caisses d'ossements au cimetière communal. Une dizaine de familles ont déposé plainte pour violation de sépulture et recel de cadavre. Les plaignants espèrent enfin savoir qui a donné l'autorisation d'exhumer ces corps, sans prévenir les proches des défunts. ÉLISE NEYRET

2 octobre 1535 : Jacques Cartier découvre Montréal

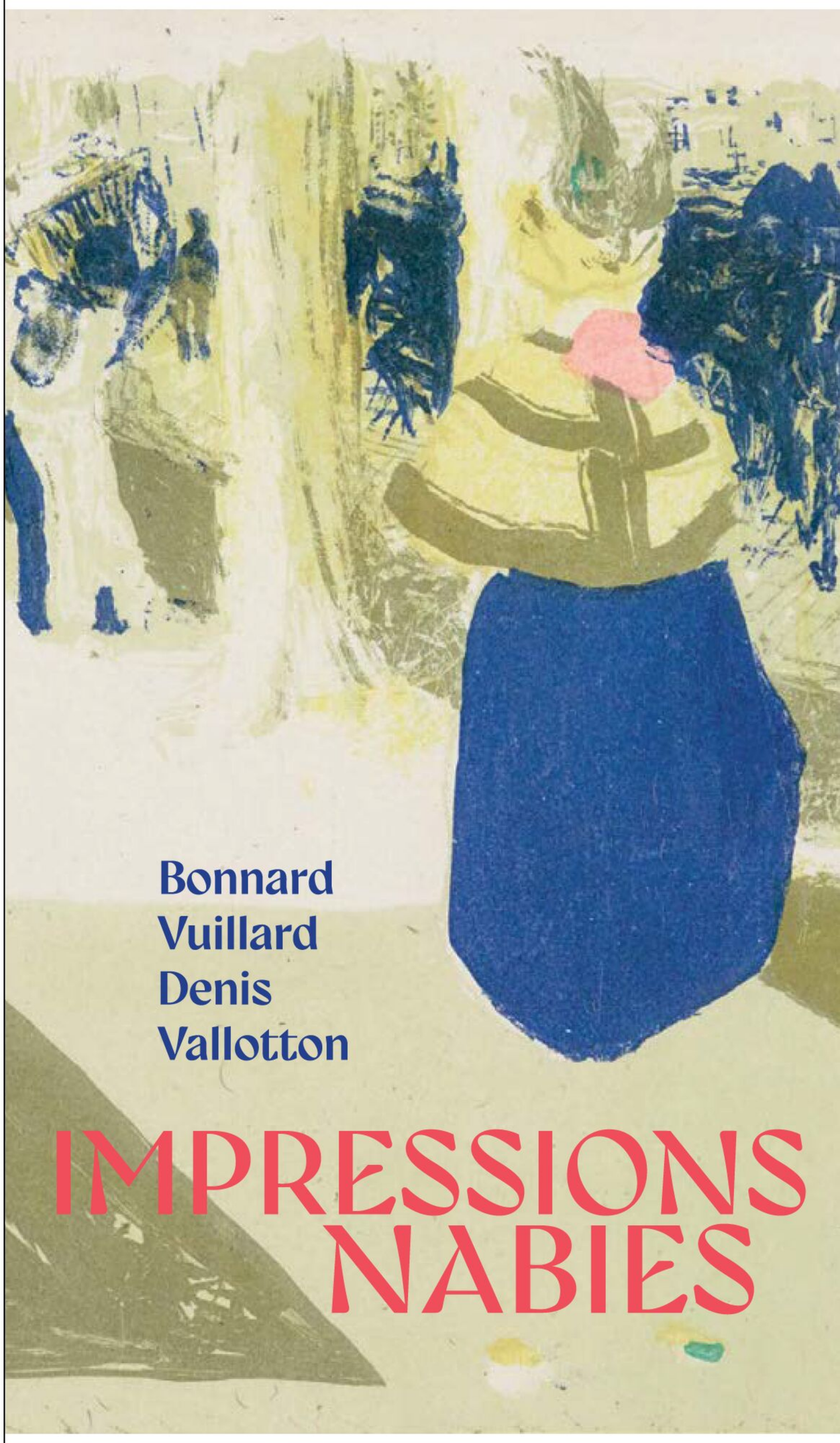


AURIMAGES

Hommage Le monument de Cartier et du chef Donnacona rappelle l'aide des Iroquiens aux Français. Québec.

Missionné par François Ier pour trouver le fameux passage vers la Chine, l'explorateur Jacques Cartier remonte le cours du Saint-Laurent à l'automne 1535. Le fleuve s'enfonce profondément dans le continent canadien, « si loing que jamais homme n'avoit esté au bout ». Après plusieurs jours de navigation, le natif de Saint-Malo traverse Stadaconé (future Québec) puis découvre le 2 octobre un village iroquoien fortifié, Hochelaga, près d'une montagne qu'il baptise Mont-Royal (*Mons Realis*). « Menant une joye merveilleuse », les autochtones couvrent les colons de nourriture, laissant entendre que des métaux précieux dorment dans les terres du Saguenay, à l'ouest… Hélas, les rapides de Lachine et un hiver précoce empêchent les Français d'atteindre le mystérieux eldorado. Lors de son ultime voyage, en 1541, l'explorateur malouin se résoudra à troquer avec les habitants une grande quantité d'or et de diamants, se croyant riche… avant de comprendre, à son retour en métropole, qu'il ne s'agit que de quartz et de pyrite de fer, des minerais sans valeur ! Un siècle plus tard, en 1642, la montagne de Mont-Royal donne à la ville son nom actuel : Montréal. N. M.

BnF Bibliothèque nationale de France



Exposition
9 sept. 2025 – 11 janv. 2026

MINISTÈRE DE LA CULTURE
Liberté
Égalité
Fraternité

BnF | Richelieu
Galerie Mansart - Galerie Pigott
5, rue Vivienne | Paris 2e
bnf.fr

PARIS MATCH L'Œil Le Monde arte

Édouard Vuillard, *Paysages et intérieurs : L'avenue* (2e état) / Éditeur : Ambroise Vollard, 1899.
BnF, Estampes et photographie

Badinter. L'hommage au garde des Sceaux et des consciences

Cérémonie. Le 9 octobre prochain, la dépouille de Robert Badinter entrera au Panthéon. Quelle revanche pour l'homme qui fut, selon ses propres mots, le « ministre le plus haï de France » avant d'être considéré, très vite, comme une conscience morale de la République. Retour sur une vie au service de la justice et de l'humanité. PAR JEAN-YVES LE NAOUR

Quand Charlotte Badinter se rend au commissariat du 16e arrondissement de Paris pour y retirer ses papiers – la famille vient d'être naturalisée –, elle est enceinte jusqu'aux yeux. Le commissaire, comme une bonne fée, considère son ventre arrondi et lance ce vœu: «Puisse-t-il servir la République!» Il ne sera pas déçu.

Le 30 mars 1928, Robert Badinter vient au monde. Il est issu d'une famille juive de Bessarabie [l'actuelle Moldavie] qui rêvait de la France et la voyait comme un nouvel Israël. «L'an prochain à Paris» supplantait chez Simon Badinter la formule rituelle «l'an prochain à Jérusalem». Le pays de Voltaire, de Hugo, de Zola apparaît alors, pour tous les persécutés du monde, comme la nation universelle, où l'on peut vivre enfin en toute égalité.

Mais ce pays rêvé, celui de 1789, se renie en 1940 avec l'installation du régime collaborationniste de Vichy. Discriminations, interdiction d'exercer certains emplois, aryanisation des entreprises juives et enfin, arrestations, rafles et déportations en Allemagne: l'État français se met au service de la machine de mort nazie.

Dès lors, pour la famille Badinter, commence l'expérience de la clandestinité, la spoliation de leurs biens, le passage de la ligne de démarcation, les faux papiers, la peur. L'oncle Naftoul est dénoncé par une voisine qui convoitait ses meubles. La grand-mère Scheindléa, impotente, est conduite à Drancy sur une civière. Son père, Simon, est arrêté le 9 février 1943 et exterminé à Sobibor. Charlotte et ses deux fils trouvent refuge à Cognin (Savoie). Officiellement, ce sont des réfugiés originaires de Saint-Nazaire, mais tout le monde connaît la vérité. Robert Badinter reviendra à Cognin en 1996 pour s'adresser aux enfants des écoles: «Je voulais vous dire que vos parents, vos grands-parents, par leur discrétion, leur silence, nous ont sauvé la vie. C'étaient des gens bien. C'est important que vous le sachiez.»

Orphelin d'un père traqué et assassiné

À l'été 1945, Claude et Robert se rendent, avec assiduité, à l'hôtel Lutetia où sont hébergés les déportés de retour des camps, en espérant y reconnaître leur père. Et puis un jour, aux actualités, découvrant les monceaux de cadavres des usines de •••

> **«Issu d'une famille juive venue de Moldavie, il est caché en 1943 dans un village de Savoie et saluera, bien plus tard, le courage de ses habitants»**



ANTONIO RIBEIRO/GAMMA RAPHO

Le droit et la droiture Décédé le 9 février 2024 à 95 ans, l'avocat et garde des Sceaux (ici en 2000, chez lui, à Paris) reçoit l'hommage de la nation pour son combat en faveur de l'abolition de la peine de mort et son engagement républicain sans concession.

••• mort nazies, Robert comprend que Simon ne reviendra pas. Pour toujours, il sera l'orphelin, le fils de l'homme traqué, persécuté et assassiné. La vie doit l'emporter. Après une formation universitaire aux États-Unis, il devient avocat en 1951, entre au culot dans le cabinet d'Henry Torrès, un ténor du barreau parisien, qui le prend sous son aile. Torrès avait perdu son fils pendant la guerre; Robert, son père…

Très vite, nanti d'un solide carnet d'adresses, Badinter devient l'avocat du showbiz: Sylvie Vartan, Jules Dassin, Charlie Chaplin, Brigitte Bardot, Raquel Welch… C'est le temps de l'insouciance, des sorties au bras de l'actrice Anne Vernon et, aussi, des premiers engagements politiques en faveur de Mendès France puis de l'indépendance algérienne. Succès en affaires, succès en amour: en 1966, il se marie avec Élisabeth Bleustein-Blanchet, petite-fille du communard Édouard Vaillant. En revanche, il fait chou blanc en politique. Aux législatives de 1967, il est battu à Paris, en dépit du soutien de François Mitterrand. C'est en 1971 que sa vie change totalement quand il accepte, lui qui n'est pas vraiment pénaliste, de devenir l'avocat de Roger Bontems. Celui-ci a participé à la prise d'otages de la prison de Clairvaux, à l'issue de laquelle un surveillant et une infirmière sont assassinés par son codétenu Claude Buffet.

La défense de Robert Badinter est solide: celui qui n'a pas tué ne peut pas être tué. Mais la cour d'assises de Troyes, en 1972, envoie Bontems, comme Buffet, à la guillotine. Et le président Pompidou ne gracie pas, lui que l'on disait abolitionniste. Badinter en tire deux leçons. La première: la peine de mort est irrationnelle. Elle répond à une émotion. La seconde: la peine de mort est démagogique. Le président doit rassurer l'opinion publique, lui donner le sentiment que les Français sont protégés. La justice n'a rien à voir là-dedans. Il se fait alors une promesse: tant qu'il vivra, il luttera contre la peine de mort.

Un ténor du barreau visé par une bombe

C'est ainsi qu'il devient le militant n° 1 en faveur de l'abolition, bataillant dans les prétoires et dans la presse, sur le terrain des idées ou sur les plateaux de télévision. En 1977, il revient devant la cour d'assises de Troyes pour y défendre un homme indéfendable, Patrick Henry, qui a tué un enfant de 7 ans et dont l'affaire a soulevé une émotion immense dans le pays.

Se souvenant de la leçon de Bontems, il souligne l'irrationalité de la peine de mort: l'absurdité de croire que l'on tue le crime en tuant le criminel. Contre toute attente, le jury trouve des circonstances atténuantes pour se contenter de la perpétuité. Cette tête que l'on enlève à la guillotine provoque le scandale. L'avocat reçoit des tombereaux d'injures courageusement anonymes et une bombe explose sur son palier. Il continue malgré tout son combat et, à cinq reprises, arrache au bourreau cinq condamnés à mort dont le jugement a été cassé et qui sont rejugés. Il plaide sans notes, durant des heures, avec une passion qui le laisse épuisé. Il dit lui-même qu'il a peur un jour de «claquer» à l'audience.



PATRICK SICCOLI/SIPA

Force tranquille
À la sortie du premier Conseil des ministres du second gouvernement Mauroy, formé le 23 juin 1981 après les législatives, le nouveau ministre de la Justice – poste qu'il occupera jusqu'en 1986 – répond aux questions des journalistes.

La victoire de François Mitterrand en 1981 change tout. Nommé garde des Sceaux, c'est lui, Badinter – l'avocat, l'intellectuel et le militant –, qui procède à l'exécution de la guillotine. La loi est promulguée le 9 octobre, d'où la date choisie pour sa panthéonisation. La France était alors un des derniers pays à pratiquer la peine de mort en Europe occidentale.

Les partisans du supplice défendent son exemplarité, mais les statistiques démontrent le contraire : la peine de mort n'a aucun rapport avec le niveau de la criminalité. On compte d'ailleurs moins de meurtres aujourd'hui, sans la guillotine et avec 68 millions d'habitants, qu'en 1980, avec 50 millions de Français et la peine de mort. La guillotine ne servait donc à rien. Elle ne défendait pas la société, elle la déshonorait, en tuant pour apprendre à ne pas tuer. Elle était, selon Jaurès, «contraire à la fois à l'esprit du christianisme et à l'esprit de la Révolution». Mais Badinter devenu ministre ne s'arrête pas là. Inventeur du travail d'intérêt général, il dépénalise l'homosexualité, réforme la magistrature pour la rendre plus indépendante, favorise l'indemnisation des victimes, crée pour le citoyen la possibilité de saisir la Cour européenne de justice…

> « Une fois ministre, il décrète la mise à mort de la guillotine »

Il tente, enfin, d'humaniser la détention carcérale, malgré une opinion réticente et un budget insuffisant. Dénoncé à droite comme laxiste, jugé trop mou à l'extrême gauche, il devient le ministre le plus détesté du premier septennat Mitterrand. Le général Bigeard fait même rimer «bande à Baader» avec «bande à Badinter». Ce dernier lui répond que «Bigeard rime avec connard» ! Président du Conseil constitutionnel de 1986 à 1995, sénateur jusqu'en 2011, cet homme entier, droit et sincère, farouchement attaché à l'universalisme républicain, continue de combattre jusqu'à son dernier souffle pour la création de la Cour pénale de La Haye en 2000 et pour l'abolition universelle de la peine capitale.

En 1981, la France était le 35e pays à l'abolir, ils sont 147 États à ne plus la pratiquer aujourd'hui. Il meurt le 9 février 2024, effrayé de voir renaître la haine antisémite, inquiet de l'avenir de la démocratie et de l'universalisme républicain. Au fond, il faudra toujours combattre pour le droit et la justice. C'est aussi la leçon de cette panthéonisation.

rfi



VALÉRIE NIVELON

LA MARCHE DU MONDE

« Badinter au Panthéon »

LE SAMEDI 4 OCTOBRE À 16H10

En partenariat avec HISTORIA

Valérie Nivelon présente « Badinter au Panthéon », un épisode documentaire inédit de « La Marche du monde ». Ministre de la justice, Robert Badinter a su conjuguer ses convictions politiques à son approche humaniste. Il est entré dans l'Histoire le 9 octobre 1981 pour avoir obtenu l'abolition de la peine capitale. Pour le garde des Sceaux du gouvernement de François Mitterrand, c'est l'aboutissement d'un combat porté par de grandes figures intellectuelles telles que Victor Hugo, Alphonse de Lamartine, Flora Tristan ou encore Albert Camus.

Le 11 juillet 1985, Robert Badinter promeut la loi autorisant les caméras à entrer dans les prétoires pour enregistrer les procès historiques. Un texte qui révolutionne les pratiques judiciaires et permet la constitution de sources audiovisuelles pour les historiens et le travail de mémoire. Robert Badinter soutient la loi Forni, rapportée par la députée Gisèle Halimi promulguée le 4 août 1982. Le texte abroge définitivement le « délit d'homosexualité ».

Une émission qui invite à écouter le plaidoyer de Robert Badinter contre la peine de mort, pour la captation audiovisuelle des procès historiques et pour la décriminalisation de l'homosexualité.



Carré Malgré des concessions à la fiction, l'auteur des *Piliers de la Terre* s'appuie sur une impeccable documentation historique.

GARETH IWAN JONES/SP

Roman vrai. Ken Follett revisite Stonehenge

Rentrée littéraire. **Le célèbre romancier gallois nous plonge dans l'histoire de ce site préhistorique et nous fait découvrir la vie de ses concepteurs ainsi que le monument de bois qui le précéda.**

Né dans un pays de Galles peuplé de châteaux, Ken Follett aime raconter la vie des grands monuments. *Les Piliers de la Terre* (1989) avaient exploré la construction d'une cathédrale: le cycle qui en a découlé a connu un succès planétaire et a été adapté sur de multiples supports. Par la suite, le mur de Berlin, de ses origines à sa chute, s'était trouvé au cœur d'*Aux portes de l'éternité* (2014). La fascination de Ken Follett pour les édifices iconiques rencontre parfois l'actualité, notamment dans *Notre-Dame* (2019), rédigé peu après l'incendie de la cathédrale parisienne, et dont les bénéfices avaient été reversés à la Fondation du patrimoine. Cette année, Ken Follett emmène ses lecteurs beaucoup plus loin dans le passé, à la rencontre d'un monument énigmatique: Stonehenge.

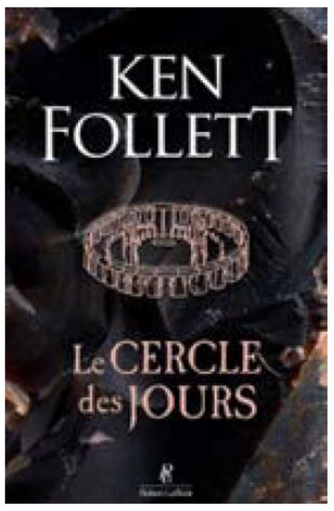
L'histoire commence vingt-cinq siècles avant notre ère, autour d'un cercle de bois qui se dresse dans une plaine du sud de l'actuelle Angleterre. Un collège de prêtresses y danse et chante pour compter les jours qui séparent les solstices et les équinoxes. Autour de ce monument, le tailleur de silex Seft, son aimée Neen et Joia la mystique, sœur de Neen, vivent, souffrent et rêvent d'avenir, au fil des saisons. Saisons parfois cruelles: sécheresses et tempêtes déciment ce petit monde, au sein duquel les communautés d'éleveurs, d'agriculteurs et de chasseurs-cueilleurs entretiennent des relations difficiles. La rivalité débouche parfois sur des meurtres, qui dégénèrent en un cycle de vengeances. Un jour, cette violence se transforme en catastrophe: la grande enceinte de bois est incendiée. Mais la prêtresse Joia a un rêve: construire un cercle de pierres qui permette d'enraciner les traditions de tous les peuples de la Grande Plaine.

D'une certaine façon, le récit est sans surprise: le lecteur n'ignore pas qu'un

jour Stonehenge dressera ses mégalithes dans le ciel de la Préhistoire. Son homologue de bois, baptisé *Woodhenge* par les archéologues, est moins connu: alors que, dès le Moyen Âge, les trilithes de Stonehenge ont fait naître des centaines de légendes, il fallut attendre les années 1920 pour que les traces de *Woodhenge* soient repérées par la prospection aérienne dans la plaine de Salisbury, à trois kilomètres du cercle de pierre.

Du sang, des silex et de l'amour

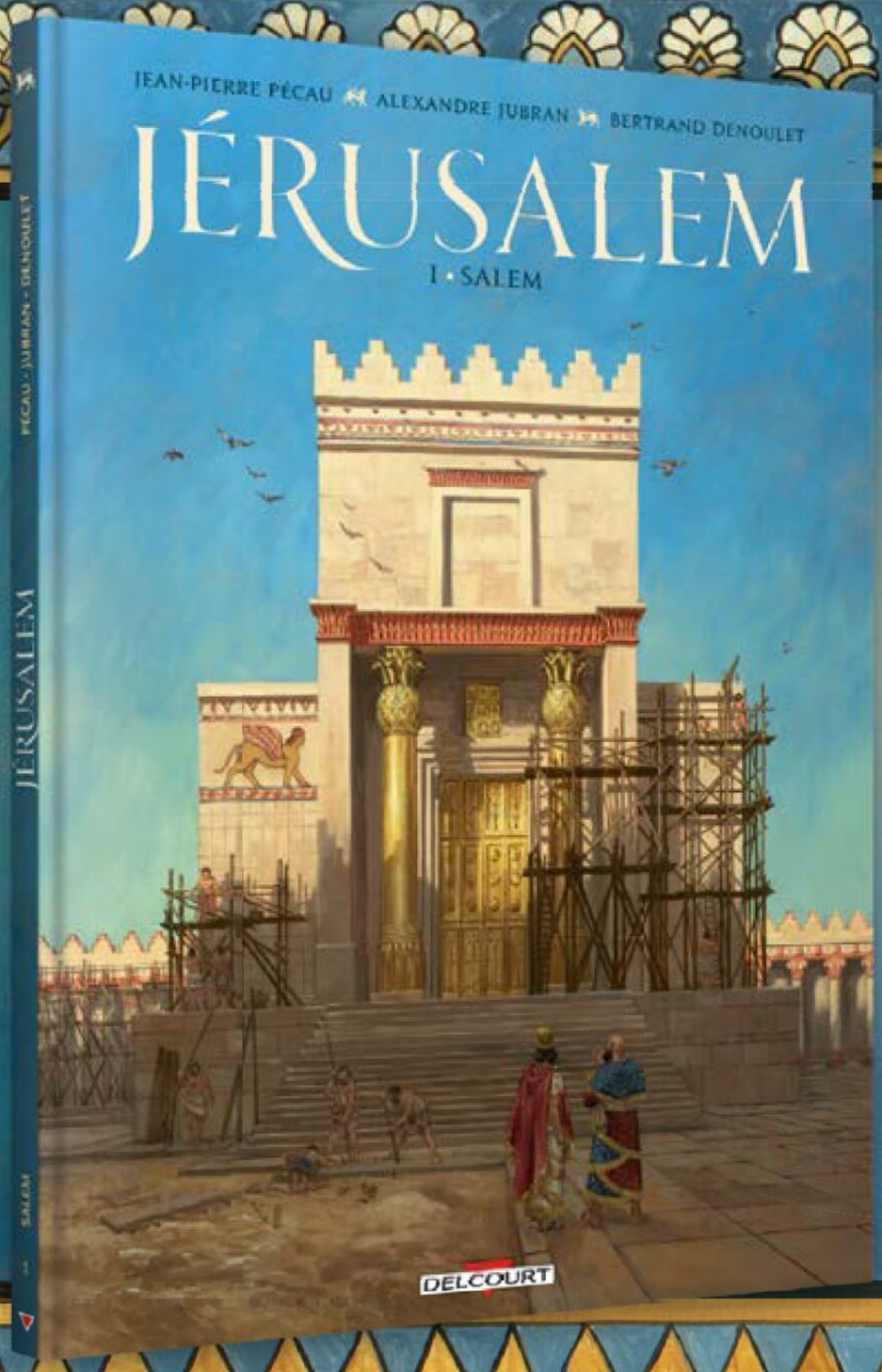
La fonction précise de ces deux monuments reste très incertaine. Ken Follett préfère s'attarder sur le destin de celles et ceux qui leur ont permis de voir le jour. Il en résulte un roman assez déroutant. L'amateur y trouvera de riches données sur le déplacement des pierres, la taille des silex ou le fonctionnement des premières communautés sédentaires. Loin des visions idéalisées de la Préhistoire, la guerre est très présente; la violence n'est atténuée que par la distance qui sépare les communautés humaines. La succession rapide des générations n'est pas éludée, même si, pour les besoins du roman, quelques individus atteignent des âges canoniques. Plusieurs histoires d'amour rythment le récit; on les appréciera ou non, tant certains codes de séduction semblent plus empruntés à Jane Austen qu'à l'âge de pierre! Quelques scènes new age accompagnent également les rituels autour des enceintes sacrées. La présence de voyageurs et de pèlerins venus d'assez loin est toutefois attestée par l'archéologie; ils jouent ici un rôle important, notamment dans la construction du site. Quant aux prêtresses lesbiennes adeptes de l'«empowerment», qui sont présentées comme les fondatrices de Stonehenge, elles appartiennent plutôt au XXIe siècle; mais, somme toute, nul ne sait qui étaient les desservants des mégalithes et un romancier a le droit de répondre aux attentes de son temps! Certains thèmes du *Cercle des jours* répondent d'ailleurs à des inquiétudes très contemporaines, telle la crise climatique et la pédophilie dans le clergé – féminin dans ce cas, il est vrai.



Le Cercle des jours, de Ken Follett (Robert Laffont, 606 p., 26 €)

On regrettera, ici et là, les choix opérés par la traduction: l'action de razzier le territoire ennemi se trouve par exemple rendue par le verbe «dévaliser», ce qui semble bien civilisé! Dans tous les cas, ne boudons pas notre plaisir: comme tous les grands monuments, chaque roman de Ken Follett est fait d'une base ancienne et de matériaux contemporains qui participent à l'éternelle restauration des splendeurs du passé. **BRUNO DUMÉZIL**

JEAN-PIERRE PÉCAU ALEXANDRE JUBRAN BERTRAND DENOULET



JÉRUSALEM

L'histoire antique et épique de l'une des cités les plus fascinantes

UN BEAU CAHIER ILLUSTRÉ EN FIN D'ALBUM

TOME 1 SUR 3 AU RAYON BD OCTOBRE 2025

DELCOURT



CAPTURE ÉCRAN/FESTIVAL INTERNATIONAL PHOTO DE L'OEIL EN SEYNE/DR

Micheline Pelletier Decaux

“Alain ne jugeait pas, il essayait de comprendre”

Le 23 juillet dernier fut célébré le centenaire de la naissance, en 1925, du plus fameux des conteurs d’histoire, la grande et la petite. Écrivain, journaliste, directeur d’*Historia* de 1969 à 1971, Alain Decaux fut aussi membre de l’Académie française et ministre. Son lointain successeur à la direction éditoriale de notre magazine a recueilli les confidences de celle qui, pendant trois décennies et demie, aura partagé son destin : sa seconde épouse, la reporter-photographe Micheline Pelletier Decaux. PAR FRANCK FERRAND

Un dimanche de l'automne 1979, une jeune femme reporter-photographe à l'agence de presse Gamma, s'en vint sonner, au Vésinet, à la porte d'un Alain Decaux alors au sommet de sa gloire. Jean Mistler, «perpétuel» de l'Académie française, lui avait en effet commandé les portraits d'académiciens de fraîche date, et Decaux venait d'être élu le 15 février précédent. L'historien lui parut doublement intrigué: il attendait, dit-il, «un» photographe et ne savait plus précisément pour quel type de portrait. «Celui qui restera de vous, lors de votre disparition», envoya Micheline Pelletier avec un aplomb qui frappa son modèle, et commença de le séduire. Comment aurait-elle pu imaginer qu'elle épouserait bientôt cet homme? Le récit de leurs premiers rendez-vous n'aurait pas déparé chez Sacha Guitry – le mentor de Decaux dans sa jeunesse.

Trente-six ans plus tard, c'est toujours Micheline qui, le 27 mars 2016, devait assister dans ses derniers moments celui qu'entre-temps Pierre Nora avait qualifié d'«instituteur national». À présent, elle préside aux célébrations du centenaire: plaque apposée sur l'immeuble du boulevard Flandrin, expositions*, messe chez les Dominicains de Paris, émission d'un timbre par La Poste, publication chez Perrin d'un recueil de textes choisis et présentés par les enfants du Maître, Isabelle et Laurent – le fils de la photographe… «Alain était un homme léger, joyeux, facile à vivre, et cependant discipliné, se rappelle son épouse. Il menait une existence réglée, dévouée à cette passion qu'il savait si bien partager. L'être humain lui inspirait toute l'empathie du monde et ce, dans tous les cas. Il ne jugeait pas, il essayait de comprendre. Jamais – pas une seule fois – je ne l'ai entendu dire du mal de quiconque. Cette bienveillance se doublait d'une humilité sincère, lui faisant dire à propos de sa carrière hors-norme: "Je n'ai rien demandé, tout m'est arrivé." Ce qui était faire peu de cas, tout de même, de l'énorme travail qu'il a toujours déployé.» Si l'histoire est, au sens premier, une enquête, Alain Decaux était né enquêteur. «Il se regardait comme un détective, poursuit-elle, cherchant à toujours mieux saisir les êtres et les situations. Soucieux de replacer les personnages et les événements dans leur contexte, il se rendait volontiers in situ, et pouvait traquer la piste de Blanqui jusqu'en Corse [le révolutionnaire fut incarcéré deux ans à Corte, sous le Second Empire, ndlr], celle de Hugo jusque dans les îles anglo-normandes.»

La médiatisation de l'homme de *La Caméra explore le temps*, de *La Tribune de l'Histoire*, d'*Alain Decaux raconte* faisait le reste… «Des révélations lui parvenaient souvent par voie postale, poursuit Micheline Pelletier Decaux. Parfois même par le biais d'un message téléphonique – comme ce jour où Robert Badinter l'appela pour lui confier une preuve troublante de la culpabilité de Landru dans les crimes qu'on lui avait imputés. Une autre fois, c'est un proche collaborateur du roi Hassan II qui lui révéla la vérité sur le destin de Ben Barka… Jusqu'au chauffeur de Pierre Laval qui lui a fait des confidences!» Et Micheline de se rappeler l'excitation de son mari, le jour où deux universitaires lui confièrent la version non expurgée du Journal d'Adèle Hugo.

Une émission sur Vincent Moulia, mutiné de la Grande Guerre, retint l'attention de Michel Rocard. Naquit une amitié qui, plus tard, devait conduire l'académicien à assumer la charge d'un ministère délégué à la Francophonie. Decaux prit cette fonction à bras-le-corps, avant de rappeler, dans un ouvrage plein d'une élégante ironie, que lui-même, pour autant, ne s'était guère pris au sérieux «sur le tapis rouge»… «Ce dont il était le plus fier? Avoir contribué au lancement des satellites de TV5, qui permettraient de diffuser en langue française des émissions partout dans le monde».

> **«Alain Decaux menait une existence dévouée à sa passion, l'histoire, qu'il savait si bien partager»**

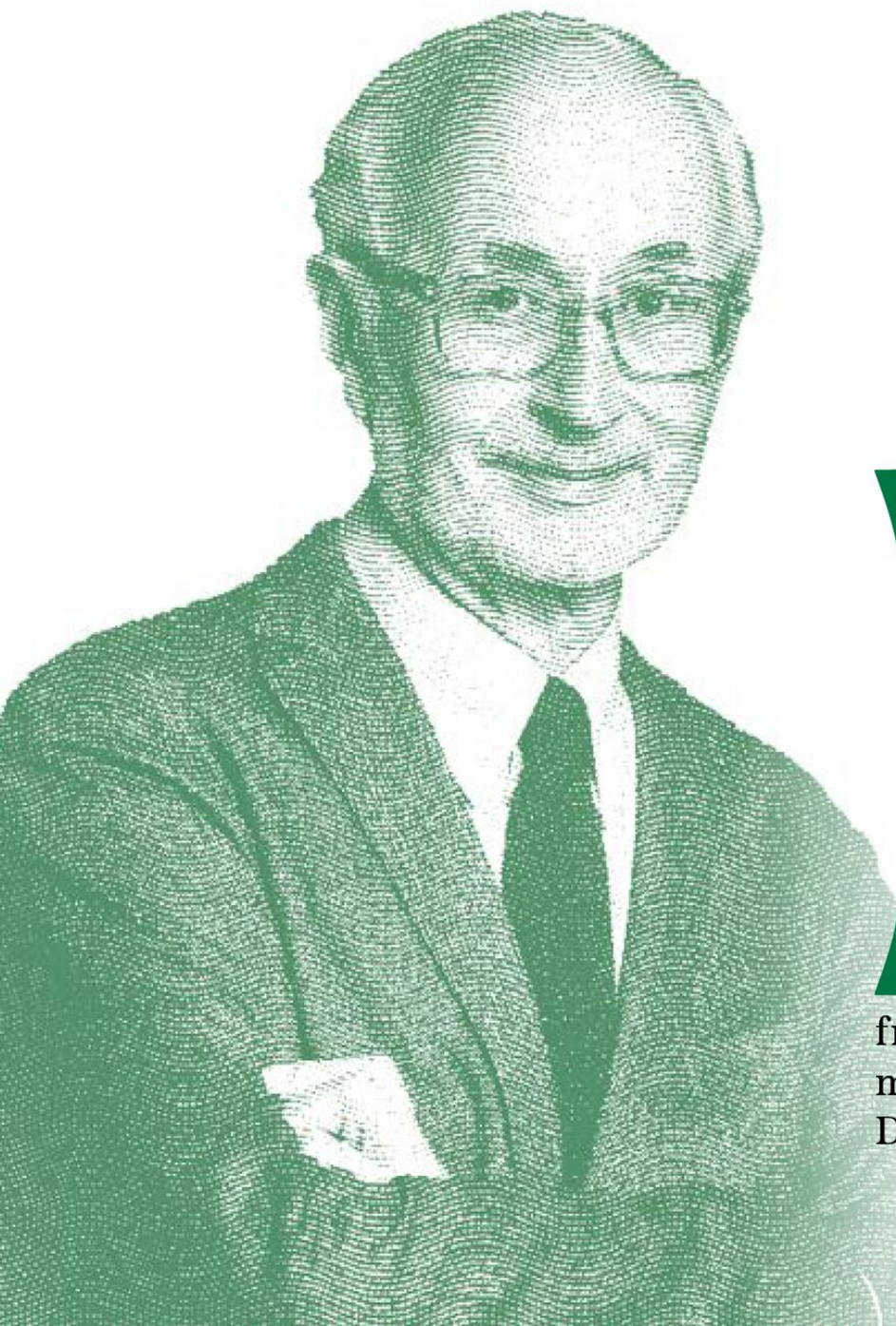
Micheline aime à rappeler qu'Alain Decaux, homme d'action ancré dans son temps, bienfaiteur du château de Monte-Cristo et du domaine de Chantilly, ne fut pas seulement un merveilleux conteur. Elle rapporte qu'au temps de la première guerre du Golfe, on a même un jour tiré, au Liban, sur son hélicoptère, et qu'il a tenu tête, au Yémen, à un émir armé! De quoi surprendre les fidèles? Peut-être pas. Un homme qui parle si justement des autres a forcément beaucoup vécu. H

* **Alain Decaux, la voix de l'histoire**, avenue Joffre, Chantilly, du 20 septembre au 20 novembre.
Alain Decaux raconte l'histoire à un ami, Cité internationale de la langue française, Villers-Cotterêts, du 7 octobre au 4 janvier 2026.

Récit

De Gaulle, de la France libre à la France-Afrique

Dès 1940 se tissent entre le Général et l'empire colonial français africain des liens indéfectibles, centrés sur l'effort de guerre pour libérer la France. Lors de son retour au pouvoir en 1958, et devant les vents d'indépendance, de Gaulle s'empresse de consolider son union avec le continent noir, ce qui implique d'achever la décolonisation tout en supportant les jeunes États. Ainsi naît un nouveau type de relations, qui permet à l'Hexagone de conserver sa sphère d'influence en Afrique. PAR ÉRIC ROUSSEL



AURIMAGES

Dans l'armée française, avant la Seconde Guerre mondiale, deux sensibilités existaient. D'un côté, ceux qui croyaient que l'avenir de la France était lié à ses colonies, notamment en Afrique. De l'autre, ceux qui gardaient l'œil fixé sur la ligne bleue des Vosges. Charles de Gaulle appartenait à cette dernière catégorie. Il ne connaissait pas le continent africain. La seule expérience qu'il avait eue hors d'Europe s'était déroulée au Liban et en Syrie, de 1929 à 1931. Ce séjour n'avait fait que l'ancrer dans ses convictions. Comme en témoignent ses écrits d'alors, il avait tout de suite compris que la présence française serait vite remise en question et, en toute hypo-



La voix du changement
Conscient du formidable effort fourni par les colonies de l'AEF et l'AOF pour la libération de la France, de Gaulle décide de leur octroyer plus de liberté… mais exclut leur autonomie. Conférence de Brazzaville, 30 janvier 1944.

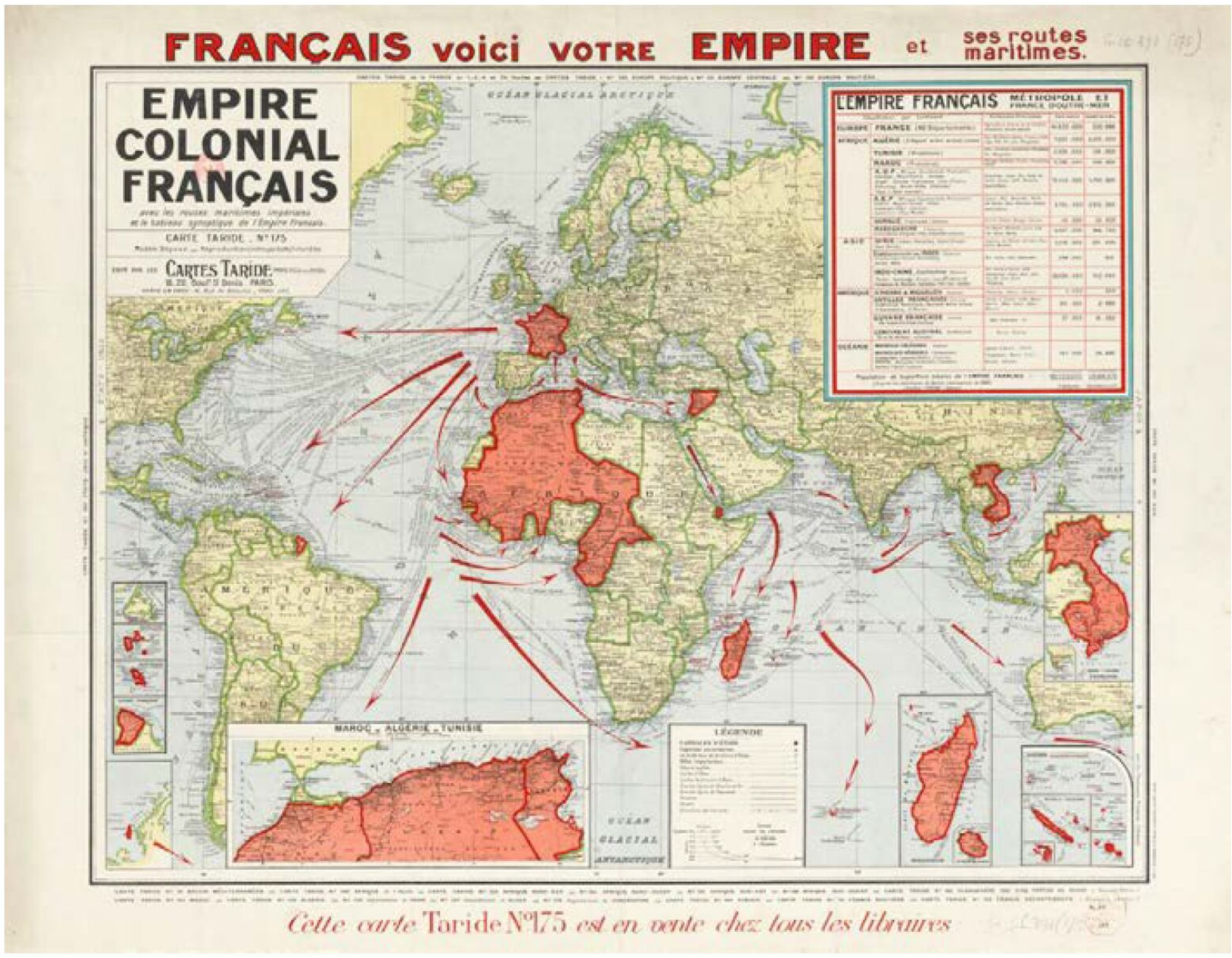
thèse, ne pouvait se maintenir que par la force. Trente ans plus tard, il aboutira à des conclusions identiques en Algérie. La continuité de la pensée est évidente. Par un de ces paradoxes dont l'Histoire est friande, l'Afrique comptera cependant beaucoup dans le destin de celui qui, en juin 1940, refusa la défaite.

Établi à Londres après son appel historique, de Gaulle se trouve dans la dépendance du gouvernement britannique. Entre Churchill et lui, il y aura à l'origine une complicité mais rien ne sera jamais simple. Les Anglais, ils ne le cachent guère, attendaient, pour continuer la lutte commune, une personnalité beaucoup plus connue: Paul Reynaud ou Georges Mandel.

L'expédition de Dakar est un fiasco cuisant

Finalement, de Gaulle est reconnu chef des Français libres mais aspire vite à disposer d'une base territoriale autonome. Ainsi va naître, au cours de l'été 1940, le projet d'investir Dakar, à l'époque capitale de l'Afrique-Occidentale française (AOF). Les Britanniques ne voient pas d'un mauvais œil cette perspective car ils savent que le Général ne parviendra pas à s'imposer s'il semble être un pion entre leurs mains. L'opération suscite d'autant plus d'enthousiasme au siège de la France libre que, dès la fin du mois d'août, les gaullistes réussissent à rallier les colonies importantes en Afrique subsaharienne: le Tchad le 26 août, le Cameroun le 27 et le Congo le 28. Et ce grâce à un tout petit groupe de personnalités très déterminées: René Pleven, un homme d'affaires proche de Jean Monnet, •••

L'empire contre-attaque En août 1940, le Tchad, le Congo et le Cameroun rejoignent la France libre, suivis du Gabon. L'Afrique noire joue donc un rôle central en fournissant 20 000 hommes dès 1940, 30 000 en 1943, soit près de la moitié des Forces françaises libres. Ci-contre, en rouge, les colonies françaises en 1938.



BNF

• • • Claude Hettier de Boislambert, un aspirant qui connaît bien l'Afrique pour y avoir chassé le fauve, et enfin Philippe Leclerc de Hautecloque. «Dès la fin du mois d'août, soulignait René Pleven, je me suis retrouvé secrétaire général de l'AEF (Afrique-Équatoriale française). De la sorte, nous avons réussi à maintenir un territoire où les lois françaises continuaient de s'appliquer, un morceau de France vraiment libre.»

L'expédition visant à s'emparer de Dakar est en revanche un fiasco cuisant. À la tête d'une véritable armada composée pour l'essentiel de bateaux britanniques, de Gaulle arrive le 23 septembre devant la capitale de l'AEF. Mais rien ne se passe comme prévu. Un épais brouillard trouble d'abord les opérations. Nommé par Vichy, le gouverneur général Boisson oppose une résistance résolue aux assaillants, alors qu'il s'était montré à l'origine plutôt hostile à l'armistice. Missionnés par de Gaulle, des parlementaires sont mitraillés et faits prisonniers. Pire, on annonce l'arrivée de plusieurs bâtiments de guerre envoyés par le gouvernement de Pétain.

Les troupes noires prennent part à l'effort de guerre

Devant ces circonstances imprévues et défavorables, les Britanniques baissent pavillon. Privé de soutien, de Gaulle abandonne. L'épisode lui laisse un goût amer. Ses fidèles le disent profondément déprimé. La rumeur – infondée – d'une tentative de suicide court même à ce moment-là. Pour la France libre, c'est un coup très dur. Aux États-Unis, l'échec produit un effet calamiteux. Le Général ne trouve de réconfort qu'auprès de Churchill, avec lequel il a noué des liens étroits durant l'été et qui, dans l'épreuve, lui reste fidèle.

Malgré tout, la France libre continue de marquer des points en Afrique. En novembre, grâce à Leclerc, le Gabon tombe dans l'orbite gaulliste. Si le bloc AEF-Cameroun réunissant six millions d'habitants est pauvre, il est stratégiquement important. Dès lors, les ralliements de personnalités notoires se multiplient. Arrive ainsi à cette époque le gouverneur général Félix Éboué, premier Noir à accéder à de si hautes responsabilités dans l'administration coloniale. Dès le 27 octobre 1940, soit quatre mois après son appel à la résistance sur les ondes de la BBC, de Gaulle implante donc à Brazzaville, siège des institutions de l'AEF, la capitale de la France libre. Il y crée le conseil de défense de la France libre, embryon d'un gouvernement, et l'ordre de la Libération est institué le 16 novembre. Radio Brazzaville devient l'émetteur national de la France libre. Enfin, en matière militaire, une instruction personnelle et secrète du

> «En octobre 1940, de Gaulle implante la capitale de la France libre au Congo. Radio Brazzaville en devient l'émetteur national»



TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES



EVERETT COLLECTION/AURIMAGES

Aux armes, indigènes ! Le général de Gaulle et le colonel Leclerc passent les troupes en revue à Douala (ci-dessus) en octobre 1940. Le Cameroun vient en effet de rejoindre les rangs de la France libre. Toujours en octobre, Félix Éboué, gouverneur du Tchad lors de l'appel du 18 juin, et qui s'était rallié à la France libre, reçoit de De Gaulle le titre de gouverneur général de l'Afrique-Équatoriale française (ci-contre).

Général permet que se constitue, dès cette époque, la colonne Leclerc au Tchad. Les bases de la future 2e DB sont ainsi posées.

De ce fait, assez vite, l'Afrique joue un rôle central dans l'histoire de la France libre. Parties de Douala et de Pointe-Noire, les troupes noires participent bientôt à un effort de guerre formidable. Au nombre d'environ 20 000 en 1940, les soldats noirs de l'AEF et du Gabon constitueront à l'été 1943 près de la moitié des Forces françaises libres (30 000 soldats coloniaux contre 39 000 citoyens français). Comme on peut s'en douter, toutes ces recrues n'ont pas été intégrées sur la base du volontariat. En fait, l'enrôlement reposait sur la désignation d'un contingent de recrues •••



KEYSTONE PICTURES USA/AURIMAGES

Victoire En août 1958, le Général (ici, à Brazzaville) présente son projet de Communauté française permettant, aux États qui le veulent de conserver des liens forts avec la France dans le cadre de la nouvelle Constitution. Hormis la Guinée, tous votent pour.

••• pour l'administration auprès des chefs coutumiers ou des notables élus. On continue aussi de recruter selon des critères ethniques; certaines populations civiles sont mises à contribution. Le travail forcé existe encore et l'on ne se prive pas d'y avoir recours. Un homme tel que Félix Éboué se trouve parfois déchiré entre son patriotisme et son hostilité aux abus.

Longtemps méconnu, le concours des Africains à l'épopée gaulliste est aujourd'hui mis en lumière par les historiens, donnant raison à Jacques Soustelle qui affirmait: «Avec quelle rage l'antigaullisme s'acharne à propager la légende de "la résistance de Londres"! Aux uns comme aux autres, j'oppose la vérité: la France libre fut africaine.» Avant que les troupes venues d'Afrique du Nord apportent à la lutte une contribution de poids à partir de 1943, les combattants de l'Afrique subsaharienne jouèrent un rôle capital. Dès le débarquement allié de novembre 1942 en Afrique du Nord, c'est dans cette zone que se déroulent les événements décisifs. Après l'assassinat de l'amiral Darlan le 24 décembre 1942, le général Giraud, évadé d'Allemagne, détient le pouvoir avec le titre bizarre de commandant en chef civil et militaire. En réalité, ce militaire traditionaliste, rétif à rompre avec l'idéologie de Vichy, exerce son autorité sous la protection intéressée des Américains.

Alger devient l'autre pouvoir français face à Vichy

Le président Roosevelt n'a jamais compris le sens de l'entreprise de De Gaulle. Pour lui, le Général fait figure de gêneur et il le soupçonne de visées dictatoriales. Lors de la conférence d'Anfa en janvier 1943, une première rencontre révèle l'antagonisme entre les deux hommes. Le chef de la France libre enrage de voir les territoires du Maghreb libérés et, alors sous tutelle française, échapper à son autorité. Il ne parvient à l'asseoir qu'au terme d'une longue partie de bras de fer avec Giraud. En juin 1943, alors qu'il bénéficie du soutien explicite de la Résistance intérieure, il réussit enfin à s'imposer. Un Comité français de la libération nationale est formé avec pour coprésidents de Gaulle et Giraud. Mais le tandem singulier ne dure pas. Dès l'automne, l'homme du 18 Juin marginalise son rival, cantonné dans des fonctions purement militaires. C'est un tournant majeur. Alger devient le siège d'un pouvoir français qui se donne de plus en plus l'allure de la légalité face à Vichy. À l'automne 1943 est ainsi instituée une assemblée consultative provisoire. Les représentants de la Résistance y siègent pour moitié aux côtés de vingt membres du Parlement tel qu'il était composé en 1939 et sous réserve qu'ils n'aient pas prêté serment au maréchal Pétain. Bien que l'assemblée n'ait que des pouvoirs très limités, c'est en son sein que l'on commence à imaginer la reconstruction de la France. Malgré ses réticences à l'égard du parlementarisme, le Général laisse ces débats suivre leur cours: il en sortira, entre autres projets, l'instauration de la Sécurité sociale et d'une École nationale d'administration.

« Le Général est lucide quant à l'avenir de la présence française en Afrique [...] tout en excluant une évolution vers le self-government »



KEYSTONE PICTURES USA/AURIMAGES

Bain de foule À l'occasion de sa deuxième visite en Algérie après son retour au pouvoir, l'homme du 18 Juin est acclamé par la foule. Orléansville (Oranie), le 2 octobre 1958.

Pour autant, de Gaulle se montre lucide quant à l'avenir de la présence française en Afrique du Nord. Le comportement de certains pieds-noirs vis-à-vis des musulmans le choque. Le système en place ne peut, à son avis, durer. Cette certitude, de Gaulle l'étend à toutes les possessions françaises en Afrique. Dans l'immédiat, il n'est pas question de donner l'impression de vouloir les émanciper : face à Vichy qui accuse la France libre de brader les droits de la France, il s'agit de ne pas capituler. À terme, le Général n'exclut pas, en revanche, des évolutions : tel est le sens du discours historique qu'il prononce à Brazzaville le 30 janvier 1944. On a souvent interprété cette allocution comme la profession de foi d'un décolonisateur résolu. En réalité, le chef de la France libre se déclare simplement en faveur de solutions négociées et relativement libérales. Il le confirme implicitement en nommant le général Catroux gouverneur général de l'Algérie : ce militaire de haut rang, disciple de Lyautey, est en effet connu pour son esprit d'ouverture.

S'il assure que le lien entre la France et ses colonies est définitif et exclut toute évolution vers le self-government, le Général appelle de ses vœux des changements : « En Afrique française, comme dans tous les autres territoires où des hommes vivent sous notre drapeau, il n'y aurait aucun progrès qui soit un progrès si les hommes, sur leur terre natale, n'en profitaient pas moralement et matériellement, s'ils ne pouvaient s'élever peu à peu jusqu'au niveau où ils seront capables de participer chez eux à la gestion de leurs propres affaires. C'est le devoir de la France de faire qu'il en soit ainsi. »

Vers l'émancipation des territoires soumis à la France

De Gaulle a tracé une direction mais il faudra une quinzaine d'années pour que la France s'affranchisse de son empire colonial en Afrique. Sous la IVe République, la loi-cadre portée en 1956 par le socialiste Gaston Defferre met en place une semi-autonomie en Afrique subsaharienne, en accordant de plus larges pouvoirs aux assemblées locales désormais élues au suffrage universel. Lorsque de Gaulle revient au pouvoir en 1958, il trouve donc un cadre légal permettant d'aller plus loin vers l'émancipation des territoires soumis jusqu'alors à la France. Il accélère le processus : la nouvelle constitution de la Ve République offre aux territoires d'outre-mer une véritable autonomie dans le cadre d'une communauté française basée sur le modèle du Commonwealth. Dans un premier temps, la communauté paraît acceptée : seule la Guinée de Sékou Touré la refuse. De Gaulle devient président de la République française et de la Communauté, comme l'atteste sa photo officielle, affichée dans tous les lieux publics.

Mais, en 1960, le Cameroun, le Sénégal, le Mali, Madagascar, le •••



KEYSTONE-FRANCE/GAMMA RAPHO

Passation Le pavillon français cède la place au drapeau malgache peu après l'indépendance de la Grande Île, en juin 1960. Des accords de coopération persistent néanmoins entre la jeune République et la France.

••• Niger, la Haute-Volta, le Tchad, la Côte d'Ivoire, le Dahomey, le Gabon, le Congo-Brazzaville et la Mauritanie accèdent à une pleine indépendance. À la fin de l'année, il ne reste plus du vaste empire français d'Afrique noire que la côte française de Somalie (actuel Djibouti). Malgré l'échec de la Communauté, le Général a réussi à opérer une mutation profonde sans trop de dommages – à tel point qu'il sera considéré par beaucoup comme un décolonisateur. En réalité, malgré sa lucidité quant à l'avenir des colonies, il souhaitait préserver au maximum les positions stratégiques de la France. Contre la vague qui entraînait les peuples jadis soumis vers l'indépendance, il savait qu'il ne pouvait rien, sinon faire preuve de pragmatisme. Telle fut la raison d'être de la France-Afrique, pilotée par un fidèle d'entre les fidèles de l'homme du 18 Juin: Jacques Foccart. Après 1960, l'Afrique francophone devient le pré carré de la France. L'aide financière n'est pas mesurée aux anciens territoires émancipés, non plus que le soutien intéressé à nombre de dirigeants parfois peu recommandables.

Autrement difficile sera le processus qui aboutira à l'indépendance de l'Algérie. De Gaulle, on l'a dit, n'a jamais cru à la pérennité de la présence française. Par ailleurs, il n'a pas gardé un très bon souvenir de son séjour à Alger à partir de 1943. Il a ressenti les Européens hostiles à sa personne, fidèles de Giraud pour la plupart, nostalgiques de Pétain pour certains. Pour autant, il s'est refusé à agir sous la pression.

Dès 1946, de Gaulle envisage l'indépendance de l'Algérie

Après la Libération, l'indépendance de l'Algérie est réclamée non seulement par Messali Hadj, chef historique du Parti du peuple algérien mais par des modérés comme Ferhat Abbas. Et les États-Unis appuient de plus en plus ouvertement cette revendication. De ce fait, de sérieux incidents éclatent. À Sétif, le 8 mai 1945, survient un drame: après l'assassinat de 75 colons, une répression impitoyable s'abat sur les nationalistes algériens. En Indochine, en Syrie, au Liban, le Général a toujours voulu affirmer les droits de la France avant d'engager une négociation. En Algérie, il suit la même règle.

Après sa démission en janvier 1946, il ne cache pas à quelques interlocuteurs, les anciens résistants Louis Terrenoire, Christian Pineau et Alain Savary, que «rien n'arrêtera le mouvement revendicatif des Arabes». Il envisage clairement l'éventualité de l'indépendance mais se garde d'en faire état publiquement. Précisons que le Maroc et la Tunisie – anciens protectorats – ont accédé à l'indépendance en 1956.

En 1958, quand il revient au pouvoir, l'équivoque subsiste. Le 4 juin, à Alger, il s'exclame: «Je vous ai compris», formule suprêmement habile qui ménage l'avenir tout en rassurant les Européens et l'armée, dont la colère a favorisé son retour. Assez vite, il se dirige vers la reconnaissance du droit à l'autodétermination des Algériens mais il espère trouver un autre interlocuteur que le FLN. Au futur Hassan II, au président de la République italienne Gronchi, il le confie sans ambages. Cela ne calme pas la colère d'une partie de l'armée et de nombreux Européens, totalement opposés à l'abandon des départements français d'Algérie. En janvier 1960, de violents affrontements opposent à Alger les forces de l'ordre aux défenseurs de la présence française. En avril 1961, quatre généraux, Salan, Challe, Jouhaud et Zeller tentent un coup d'État, vite déjoué. La tension monte. Aux opérations menées par les rebelles algériens répond l'action terroriste de l'Organisation de l'armée secrète (OAS) fomentée par les ultras de l'Algérie française. À la fin de l'hiver 1962, de Gaulle décide de trancher le nœud gordien: signés le 18 mars, les accords d'Évian mettent fin à un conflit de plus de huit ans et ouvrent la voie à l'indépendance de l'Algérie. Ils sont ratifiés, du côté français, par le référendum du 8 avril 1962 à l'issue duquel le oui recueille 91 % des suffrages. De Gaulle n'a pas réussi à garder le Sahara, il a dû négocier avec le FLN et se montre conscient du caractère fragile des accords. À l'historien Charles Morazé, il avoue: «Seuls les imbéciles refusent d'être malheureux.» Il a su malgré tout trouver une issue à une guerre sanglante.

Désormais, il a les mains libres pour mettre en œuvre la grande politique étrangère dont il rêve depuis longtemps. Il condamnera la politique des blocs, se détachera de l'Amérique, essaiera de faire naître une Europe de l'Atlantique à l'Oural. L'Afrique, qu'il ne visitera plus, l'intéressera essentiellement dans le cadre de la préservation d'une sphère d'influence française.

Le chaos de la Guerre de Cent Ans.
La traque acharnée d'un tueur sanguinaire.
Et au milieu, une femme : Jeanne...

JEAN DUFAUX – JUAN LUIS LANDA

L'Ogre



© Éditions Glénat 2025

BD DISPONIBLE LE 24 SEPTEMBRE

Glénat

Un pays en marche En mars 1961, le chah et son épouse, Farah, visitent les ruines de Persépolis, l'ancienne capitale de l'Empire perse, dans le sud de l'Iran.

Dossier

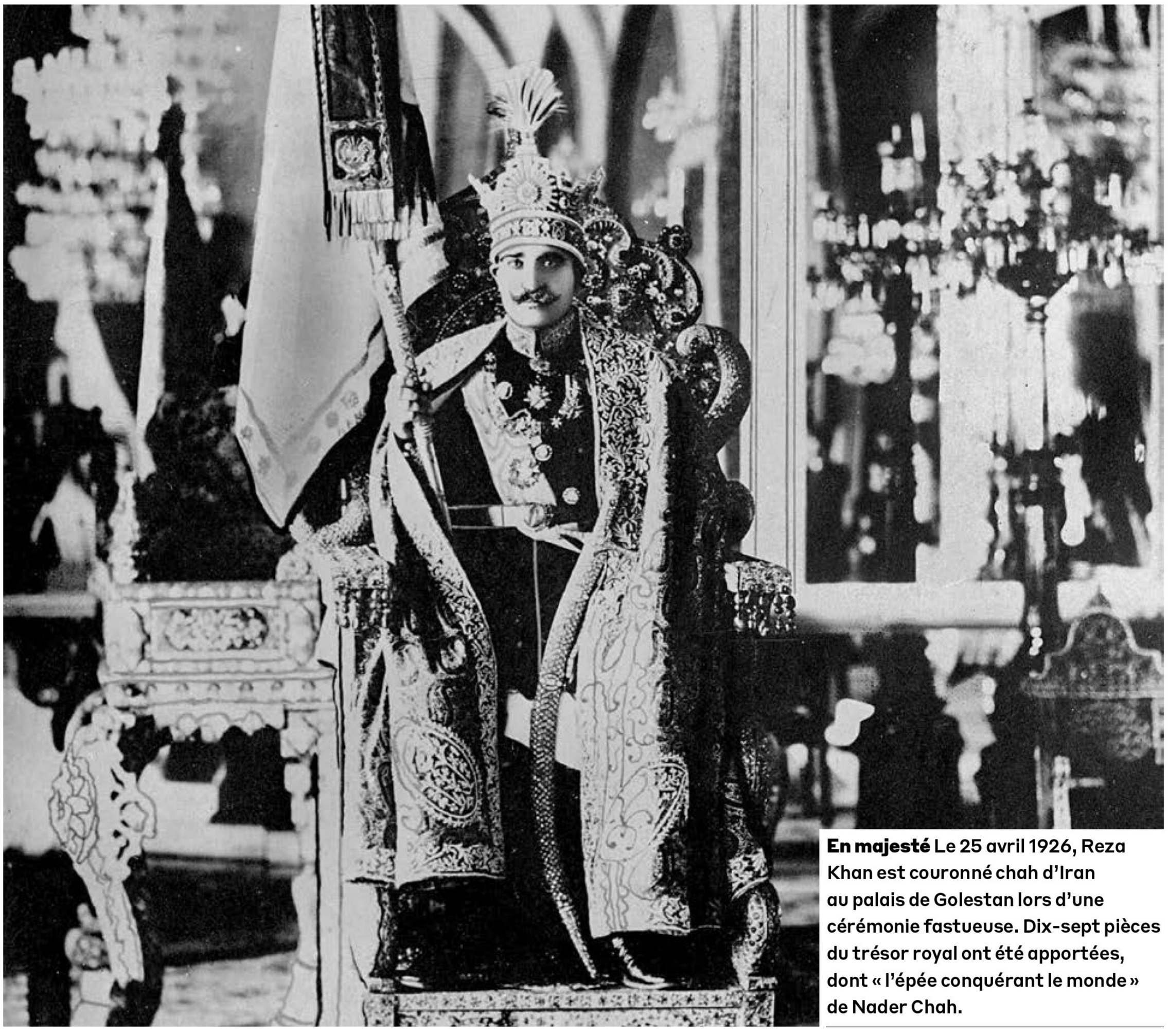
L'Iran d'avant les mollahs

À l'automne 1925, il y a tout juste cent ans, la dynastie Pahlavi accède au pouvoir en Iran. La monarchie alors en place porte ses efforts sur le développement économique et social, la promotion de l'éducation et le respect des droits des femmes – notamment –, tout en se montrant intraitable avec ses opposants. *Historia* revient sur ce demi-siècle d'un Iran méconnu et effacé par la révolution islamique de 1979.

GETTY IMAGES

1925 : la dynastie Pahlavi prend le pouvoir

En février 1921, Reza Khan, officier d'origine modeste, s'impose sans violence à la tête d'un pays tiraillé entre ingérences, monarchie faible et clergé fort. Proclamé empereur fin 1925 et couronné en avril 1926, il modernise l'État, réduit le rôle des mollahs et fait de l'école laïque un levier de l'égalité des sexes. PAR ARMAND SHAHBAZI



En majesté Le 25 avril 1926, Reza Khan est couronné chah d'Iran au palais de Golestan lors d'une cérémonie fastueuse. Dix-sept pièces du trésor royal ont été apportées, dont « l'épée conquérant le monde » de Nader Chah.

ALBERT HARLINGUE/ROGER-VIOLLET



PHOTO12

Délitement d'une dynastie À la tête d'un pays affaibli, Ahmad Chah Qadjar, destitué en 1921 par Reza Khan, est impuissant face à l'occupation en 1916 de Qazvin (à 150 km de Téhéran) par les Cosaques, cavalerie d'élite russe qui défile entre les fantassins.

Au début du XXe siècle, la Perse, comme l'appelaient encore les puissances étrangères, ou l'Iran, comme ses habitants l'ont toujours appelé, n'était plus que l'ombre d'un empire. Gouverné par la dynastie Qadjar depuis plus d'un siècle, le pays était à genoux. Son territoire, jadis vaste et prospère, avait été grignoté par les appétits coloniaux. Le pouvoir central s'était effondré, rongé par la corruption, les rivalités de cour, les luttes tribales et l'indifférence des souverains à l'égard des souffrances populaires. Contrairement à une idée répandue, la modernisation de l'Iran ne commence pas avec l'arrivée au pouvoir de la dynastie Pahlavi. Elle trouve ses racines en 1906, lors de la révolution constitutionnelle. Ce soulèvement sans précédent, déclenché par une coalition hétéroclite d'intellectuels, d'artisans, de commerçants du bazar, de religieux réformateurs et de femmes, déboucha sur l'adoption d'une Constitution écrite, une première dans le monde musulman, et la création d'un Parlement, le *Majles*. L'objectif était clair: limiter les prérogatives du monarque, instaurer une justice équitable et indépendante et réduire l'emprise d'un clergé omnipotent. Très vite, ces espoirs furent confrontés aux dures réalités de l'Iran d'alors. Bien implanté dans la société et protégé depuis des décennies par les Qadjars, le clergé chiite traditionnel résista à toute tentative de séparation entre le pouvoir spirituel et temporel.

Ingérence russe dans les affaires intérieures

Pire encore, les Qadjars, la dynastie au pouvoir, se sont liées à des intérêts étrangers menaçants signant avec l'Empire russe en 1828 le traité de Turkmanchaï, qui cède une partie du Caucase et autorise l'ingérence russe dans les affaires intérieures. Ce traité accordait aussi au clergé chiite des garanties tacites, Moscou soutenant leur autorité en échange de leur fidélité au régime. Ce triangle – monarchie faible, clergé fort, puissance étrangère protectrice – verrouillait toute possibilité de réforme réelle. Les modernisateurs se sont heurtés à une coalition conservatrice fermement décidée à préserver ses privilèges. Et les tensions entre Russie et Grande-Bretagne ont transformé l'Iran en champ de bataille diplomatique. Le pays fut divisé de facto en deux sphères d'influence à travers un accord secret anglo-russe en 1907, sans que les Iraniens en soient informés. Face à ce démembrement humiliant, les institutions nées en 1906 ont rapidement perdu en crédibilité. Le Parlement fut plusieurs fois dissous, les constitutions suspendues et le peuple sombra de nouveau dans le désespoir. Bien que le pays fût officiellement neutre, la Première Guerre mondiale fut une catastrophe: invasion de troupes étrangères, famine, épidémies, déplacement de population. L'Iran était exsangue, sans pouvoir central réel. C'est dans ce vide de pouvoir que surgit Reza Khan. Modeste officier issu des rangs des brigades cosaques, une force militaire organisée à l'origine par les Russes, il s'imposa par sa discipline, sa rigueur et son patriotisme. En février 1921, il mena une marche éclair sur Téhéran. Ce n'était pas un soulèvement armé à proprement parler: aucune résistance ne fut opposée. L'armée resta passive, les notables, silencieux. Même le clergé ne leva pas le petit doigt. Ce calme apparent révélait un profond désir de changement dans la société. Le fait que Reza Khan s'empara du pouvoir sans effusion de sang témoigne d'un soutien implicite, voire d'une attente du peuple. Il représentait une •••

••• figure nouvelle: ni prince, ni mollah, mais un homme de la nation. Lassée des querelles de palais, des ingérences étrangères et de l'instabilité chronique, la population voyait en lui un rempart contre l'effondrement.

Il ne s'imposa pas comme putschiste mais entra dans le cadre légal hérité de la révolution constitutionnelle. Il fut nommé commandant en chef de l'armée, ministre de la Guerre et enfin Premier ministre en 1923. Créé en 1906, le Parlement valida chacune de ces nominations. Même quand il envisagea de proclamer la République, à l'image de son modèle turc Atatürk, il agit dans les limites de la Constitution. Mais le clergé, inquiet de perdre son influence, s'y opposa fermement. Pour préserver leurs privilèges, les mollahs préférèrent le maintien d'une monarchie afin d'en contrôler les contours. Face à cette opposition, le Parlement décida d'instaurer une nouvelle dynastie. En décembre 1925, l'Assemblée constituante, régulièrement convoquée et légitime au regard de la loi fondamentale de 1906, vota la fin de la dynastie Qadjar. Reza Khan fut proclamé empereur sous le nom de Reza Chah Pahlavi. Voté, inscrit dans le cadre légal et présenté comme une continuité de l'élan constitutionnaliste, ce changement fut imposé sans rupture violente et non par la force. Le nom fut choisi avec soin. Il renvoyait à la langue moyen-perse de l'époque sassanide, mais surtout aux *pahlevan*, les héros chevaleresques du *Livre des Rois* du poète Ferdowsi. Ce choix symbolique marque une volonté de renaissance nationale, de retour à une identité iranienne, débarrassée des influences ottomanes ou arabes.

Élan modernisateur et autoritarisme croissant

Une fois couronné, il mit en œuvre un vaste programme de modernisation. Il construisit des routes, des chemins de fer, des écoles, des universités, réforma le système judiciaire en introduisant un Code civil inspiré du modèle français. Il limita le pouvoir des chefs de tribus et du clergé dans la justice et l'éducation. Il fit de l'école un lieu laïc, obligatoire et central dans le projet de construction nationale. Les femmes furent intégrées au système éducatif, les premières écoles féminines ouvrirent. En 1936, le port du voile obligatoire fut aboli dans les lieux publics. Mais cette modernisation s'accompagna d'un autoritarisme croissant: partis politiques interdits, presse muselée, opposants exilés ou emprisonnés. Reza Chah imposa sa vision d'un État fort, centralisé et laïc, sans partage. Pourtant, dans cette concentration de pouvoir, il porta plus loin que ses prédécesseurs l'idéal de 1906: celui d'un Iran souverain, maître de son destin. Cent ans après, faut-il retenir l'autoritarisme du règne ou l'élan modernisateur qu'il a su incarner? Faut-il juger l'homme ou mesurer l'héritage? Ce qui est certain, c'est que Reza Chah a marqué une étape décisive. En rompant l'alliance néfaste entre les Qadjars, le clergé et les puissances étrangères, il a restauré la souveraineté de l'État. Et bien que les espoirs démocratiques aient été étouffés, les aspirations de 1906 n'ont jamais disparu.

Elles ressurgissent aujourd'hui, avec la jeunesse iranienne, les femmes qui bravent les interdits, les mouvements comme «Femme, vie, liberté», qui réclament un retour à la laïcité, aux libertés civiles, à la justice. En Iran, l'histoire n'est pas linéaire: elle porte en elle les rémanences d'un rêve ancien. Malgré ses paradoxes, l'avènement de la dynastie Pahlavi reste un moment fondateur de cette quête inachevée. H

Les Qadjars, un pouvoir à bout de souffle

La dynastie Qadjar, issue d'une tribu turcophone originaire d'Asie centrale, régna sur l'Iran à partir de 1789. Bien qu'elle ait ouvert le pays au monde et qu'elle ait été à l'origine de nombreuses améliorations – dans la formation de l'armée, le transport ferroviaire, le domaine bancaire et l'acheminement du courrier –, l'Iran est, au début du XXe siècle, tiraillé entre traditions et ambitions modernistes. De plus, Ahmad Chah, le dernier de ses souverains à être monté sur le trône en 1906, ne parvient pas à endiguer la corruption endémique qui ravage son administration. La révolution constitutionnelle, qui impose par ailleurs une Constitution et un Parlement au pays, ne fait qu'accentuer les divisions internes. Si, comme l'explique l'historien de la Perse Yann Richard, « les tentatives anglaises, notamment en 1919, pour mettre définitivement la main sur la Perse en profitant de l'éclipse russe, furent mises en échec par un sursaut patriotique », la grande dynastie des Qadjars finit cependant par être « balayée ». En 1921, Reza Khan, un officier cosaque, profite de ce moment de chaos politique pour prendre le pouvoir. Ahmad Chah est alors destitué et, en décembre 1925, Reza Khan proclamé chah d'Iran. La dynastie royale des Pahlavi est née. H EMMANUEL RAZAVI



PHOTO12/ALAMY/PIEMAGS

Cour des Qadjars Fath Ali Chah (1797-1834) sur le trône du Paon, entouré de courtisans. Panneau de laque peint décoré de couleurs vives et d'or, milieu du XIXe s.

Reza Khan, l'officier cosaque devenu chah

Orphelin à 7 ans, « l'enfant du miracle » est élevé par son oncle. Il rejoint la division cosaque, où il gravit tous les échelons. Couronné chah, il s'inspire des réformes d'Atatürk, son modèle qu'il a connu. PAR YVES BOMATI



WIKIMEDIA COMMONS

Les putschistes du 3 Esfand Commandant de la division cosaque de Sa Majesté, Reza Khan (à g.) pose avec ses hommes, dont Seyyed Ziaeddine Tabatabaï (au centre), qui deviendra le chef du premier gouvernement du nouveau régime. C'est avec eux qu'il prend le pouvoir le 21 février 1921, le 3 Esfand 1299 du calendrier persan.

Le 21 février 1921, un coup d'État, orchestré à Téhéran par un certain Reza Khan, « commandant de la division cosaque de Sa Majesté », ébranle les Qadjars qui gouvernaient l'Iran depuis 1789 *(lire encadré p. 40)*. Quatre ans plus tard, le 15 décembre 1925, le Parlement en fait son nouveau chah, qui choisit le nom de Pahlavi en hommage à l'ancienne langue iranienne.

Ce Reza avait pourtant tout pour échouer. Il est né le 15 mars 1878 dans une région éloignée des cercles de pouvoir, à Âlâcht, au nord du pays. Son clan, les Pahlavan à la morale très rude, était peu connu si ce n'est par son grand-père, le colonel Morad Ali Khan, mort en 1856 lors de la reconquête d'Hérat. Son père, Abbas Ali Khan, né en 1815, avait épousé une Géorgienne, Nouche-Afarine, de 21 ans sa cadette, fille d'immigrés dont le pays avait été annexé par la Russie en 1828. Toute la famille vivait pauvrement dans une seule pièce en terre battue. Lorsque le père mourut en 1878, Nouche-Afarine se retrouva isolée, en butte à l'hostilité des villageois d'Âlâcht qui n'avaient jamais accepté la présence de l'«étrangère». Elle décida de partir pour Téhéran avec Reza, qui avait alors 9 mois. Dans les bras de sa mère, qui marchait à travers les montagnes enneigées, le bébé manqua de mourir plusieurs fois. Plus tard, on l'appela «l'enfant du miracle» et l'on bâtit sa légende.

Enfin à Téhéran, Nouche-Afarine retrouva un de ses frères, médecin militaire, qui lui offrit un toit, sans plus. Exténuée, elle mourut en 1885, incapable de payer une école pour que son fils apprenne à lire et à écrire. Reza avait alors 7 ans. Orphelin, bagarreur, il grandit dans la rue, sans loi.

« J'étais un soldat presque nu : je n'avais rien »

À 14 ans, c'était un adolescent téméraire d'1,90 m. Son oncle, de crainte qu'il ne sombre dans la délinquance, le fit entrer dans la seule unité militaire structurée alors, la «division cosaque». «J'étais un soldat presque nu, confia plus tard Reza Chah. Je n'avais rien, pas même de quoi manger. J'avais faim. Je n'avais jamais ressenti d'affection ni de mon père ni de ma mère. J'étais souffrant, affamé, sans un sou en poche, tout près de la mort. Personne ne me remarquait. Les difficultés de la vie m'ont appris la vie. J'ai décidé de ne plus avoir peur, de briser tous les obstacles et d'avancer avec force vers l'avenir.»

Dès lors, il gravit tous les échelons, sous la discipline de fer des officiers russes qui dirigeaient cette section d'élite. Il y apprit à lire et à écrire, sans grand éclat toutefois. Ses qualités de chef furent cependant vite repérées : en 1920, il devint le premier Iranien promu commandant de cette «division cosaque». L'avenir s'ouvrait devant lui.

Il rêva alors d'un autre Iran, admiratif qu'il fut bientôt du parcours de Mustafa Kemal Atatürk, président de la Turquie qui, de 1924 à 1937, changea son pays par des réformes fondamentales sur l'éducation, l'égalité des sexes, le vote des femmes, la laïcité, etc. Reza Chah, qui le rencontra en 1934, en tira tous les fils conducteurs de son action *(lire p. 46)* pour faire également de l'Iran un État moderne.



ROGER-VIOLLET

Les Alliés misent sur le fils de Reza

En août 1941, les forces anglo-soviétiques envahissent l'Iran, malgré sa neutralité, afin de contrôler le Corridor perse. Contraint d'abdiquer, Reza Chah cède le trône à son fils, Mohammad Reza. PAR ARMAND SHAHBAZI

Chemins de fer, routes, industries: les projets se multiplient, portés par des centaines d'ingénieurs et techniciens allemands. Le pays entre dans une nouvelle ère. Mais cette coopération, jusqu'alors bien vue, devient une source d'inquiétude lorsque la Seconde Guerre mondiale éclate. À Londres comme à Moscou, des doutes émergent: et si derrière les bureaux d'études et les chantiers se cachaient des espions du Reich?

Été 1941. Tandis que l'Europe brûle sous le feu de la guerre, l'Iran de Reza Chah Pahlavi tente de garder le cap, droit dans sa neutralité. Depuis son arrivée au pouvoir en 1925, Reza Chah rêve d'un pays souverain, fort et moderne, affranchi à la fois de l'ombre russe au nord et de la mainmise britannique au sud. Pour se libérer de cette double tutelle, il cherche des partenaires sans passif colonial. Son choix se porte sur l'Allemagne.

Perçue comme lointaine, technique, pragmatique, la puissance allemande semble idéale pour moderniser l'Iran.

Quelques ingénieurs allemands renvoyés

L'Iran n'est plus désormais un simple pays neutre situé au sud de l'URSS. Il devient un carrefour vital dans l'échiquier mondial. Le Corridor perse, cet axe ferroviaire et routier traversant le pays, du golfe Persique à la mer Caspienne, devient l'artère principale pour acheminer armes et matériel vers l'Union soviétique, prise dans la tourmente de l'invasion allemande. Pour Churchill et Staline, il ne peut y avoir

Abdication forcée Acculé par les Alliés qui réduisent à néant la souveraineté de l'Iran en quelques jours, Reza Chah Pahlavi (à g.) doit transmettre le pouvoir à son fils, Mohammad Reza Pahlavi (à dr), à qui il confie, en septembre 1941, le poignard-relique de la famille.

de place pour l'ambiguïté. Un pont saboté, une voie minée, et tout l'effort de guerre soviétique pourrait vaciller.

Reza Chah, face aux pressions, accepte de renvoyer quelques Allemands. Mais il s'accroche à sa neutralité. C'est trop peu pour les Alliés. Les rapports d'agents s'accumulent et les soupçons s'épaississent: les Allemands en Iran sont-ils de simples ingénieurs… ou les avant-postes d'un réseau nazi? Il n'en faut pas plus. Le 25 août 1941, sans déclaration formelle, les troupes britanniques et soviétiques envahissent l'Iran. En quelques jours, la souveraineté du pays s'effondre.

Reza Chah, acculé, est contraint d'abdiquer. Pour sauver la souveraineté de l'Iran et ce qu'il reste de dignité nationale, il cède le pouvoir à son fils, Mohammad Reza Pahlavi, âgé de 22 ans. Le jeune prince, inexpérimenté mais docile aux yeux des Alliés, est vu comme une garantie. Il doit assurer que le Corridor perse reste ouvert, protégé, et que l'Iran ne bascule pas du mauvais côté de l'histoire.

Iran ou Perse, un malentendu sémantique

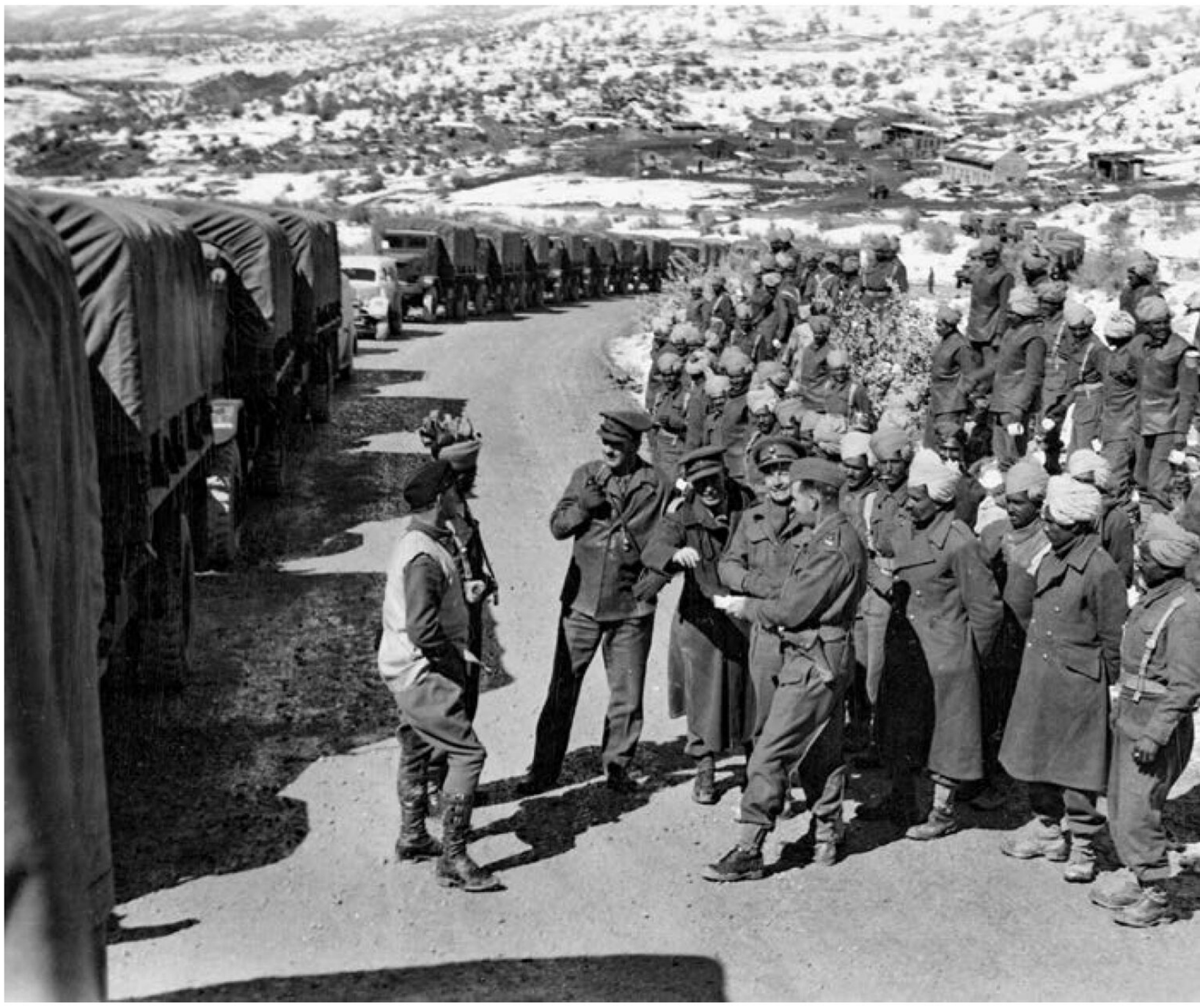
C'est sous occupation étrangère que commence le règne de Mohammad Reza Pahlavi. Les Alliés justifient leur intervention par la présence allemande, bien qu'aucune alliance n'ait été signée avec le régime de Hitler. L'Iran n'a jamais reçu d'armement nazi. La véritable raison est géopolitique: le pays occupe un point de passage crucial.

Un malentendu sémantique renforce également la méfiance occidentale. En 1935, Reza Chah demande que le nom «Iran» remplace officiellement «Perse», afin d'affirmer une identité nationale enracinée dans l'histoire. «Iran» signifie «terre des Aryens», un terme ancien sans connotation raciale dans son usage d'origine. Déjà au XIe siècle, le poète Ferdowsi exprimait l'attachement profond et ancien à cette appellation: «Si l'Iran n'existe plus, alors que mon corps cesse d'exister.»

Cette initiative tombe à une époque marquée par la montée du nazisme en Europe. Le fait que le mot «Iran» fasse référence aux Aryens est alors instrumentalisé par la propagande nazie pour établir une affinité raciale. Bien que totalement étrangère aux intentions iraniennes, cette récupération opportuniste par le régime nazi sème le trouble en Occident.

Dans ce contexte d'occupation, un autre événement marquant se produit: la création du parti communiste Toudeh, fondé en 1941 par des intellectuels de gauche et des militaires. Issu d'un courant pro-soviétique, il prône la justice sociale et les droits des travailleurs. Rapidement, il devient un relais politique de l'Union soviétique. Le parti Toudeh soutient activement la présence militaire russe dans le nord de l'Iran et appuie la politique de Moscou, notamment durant la crise de l'Azerbaïdjan et les mouvements séparatistes. La proximité de ses dirigeants avec l'ambassade soviétique, leur dépendance idéologique et leur appui face aux ingérences de l'URSS provoquent une profonde méfiance parmi les nationalistes. Ainsi, l'occupation de 1941 a non seulement brisé la neutralité iranienne, mais également semé les graines d'un affrontement politique durable entre forces communistes et souverainistes *(lire p. 64)*.

Le rêve d'un Iran souverain, porté par la révolution constitutionnelle de 1906, s'effondra sous les pressions de la realpolitik. Tandis que le Corridor perse remplit sa mission logistique, l'ancien souverain, Reza Chah Pahlavi, meurt en exil à Johannesburg, en Afrique du Sud, le 26 juillet 1944. Son fils hérite d'un trône affaibli, dans un pays devenu enjeu stratégique mondial et exposé à toutes les convoitises.



NATIONAL ARMY MUSEUM, LONDON/BRIDGEMAN IMAGES

Sous bonne escorte Lors de la Seconde Guerre mondiale, le Corridor perse reçoit un flux massif de ravitaillement des Alliés vers l'URSS – plus de cinq millions de tonnes de matériel. Ce convoi qui l'emprunte en 1944 traverse une zone sécurisée par des soldats indiens, qui ont pris part à l'invasion anglo-soviétique de l'Iran en août 1941.

SCALA/COURTESY OF THE MINISTERO BENI E ATT. CULTURALI E DEL TURISMO/ GRANDPALAISRMN



1

ALFRED YAGHOBZADEH



2

Les Juifs et la Perse, l'alliance oubliée

L'histoire millénaire des Perses et des Juifs est tissée de liens, d'une mémoire partagée nourrie de figures vénérées par les deux peuples, tels Cyrus II, libérateur des Hébreux, ou Xerxès Ier. Poursuivie sous les Pahlavi, cette relation est reniée par la République islamique depuis 1979. PAR EMMANUEL RAZAVI

Tout commence avec Cyrus II, le roi achéménide. Ce souverain charismatique et visionnaire, né au sein de la tribu des Pasargades, conquiert Babylone en 539 av. J.-C. et change à jamais le destin du peuple juif. Alors que les Hébreux, qui ont été déportés par Nabuchodonosor II après la chute de Jérusalem, survivent en exil, il leur ouvre les portes de la liberté. Par un édit gravé – comme le commande la tradition royale – sur un cylindre d'argile, il abolit l'esclavage, garantit la liberté de culte et ordonne la reconstruction du Temple de Jérusalem, qui sera financée sur ses deniers et supervisée par Zorobabel, gouverneur de la province perse de Judée, décrit comme l'un des ancêtres de Jésus-Christ dans l'Évangile de Matthieu (Matthieu 1.12). Sa décision, d'une rare mansuétude, fait de lui un «messie» dans les textes sacrés juifs. «Moi, je marcherai devant toi; les portes de bronze, je les briserai», dit l'Ancien Testament, attribuant à Cyrus le Grand une stature divine. À cette époque, nombre de Juifs choisissent de demeurer en Perse. Ils participeront au rayonnement de l'empire en tant que conseillers des rois, ou simples artisans de son essor.

Esther, l'orpheline juive devenue reine des Perses

Une autre histoire, tout aussi symbolique, rappelle l'union des deux peuples: celle de la reine Esther. Élevée par son cousin Mardochée, cette jeune femme d'une grande beauté intègre le harem de Xerxès Ier, fils du roi perse

ALFRED YAGHOBZADEH





3

Communauté millénaire Dans ce tableau de Véronèse (1), Esther révèle sa judaïté au roi des Perses Xerxès Ier. Son tombeau, situé à Hamadan (2), est le plus important lieu de pèlerinage du pays pour les Juifs d'Iran – entre 9 000 et 20 000 selon les évaluations. Ils vivent majoritairement à Téhéran et à Chiraz, où ils peuvent prier dans leur synagogue (3). « Nous sommes différents des Juifs de la diaspora. Dans l'Ancien Testament, le nom "Perse" apparaît presque aussi souvent que celui d'"Israël" », a confié l'un d'eux.

Darius Ier, sans lui révéler sa religion. Lorsque Haman, le puissant vizir du roi, décide d'exterminer les Juifs, Esther, bravant tous les dangers, dévoile sa judaïté au roi. Son courage le bouleverse, et il fait exécuter Haman, sauvant les Hébreux du carnage. Cette histoire est commémorée chaque année lors de la fête de Pourim, lorsque les Juifs célèbrent Esther.

La relation entre Perses et Juifs s'est forgée d'autant plus facilement au cours des siècles qui précèdent les invasions musulmanes, que le zoroastrisme, religion officielle prônant un dieu unique et l'opposition entre le Bien et le Mal, est en de nombreux points proche du judaïsme. Les Juifs s'intègrent donc facilement en Perse, tout en préservant leurs spécificités culturelles. Mais cette harmonie vacille sous l'empire des Sassanides (224 à 651), lorsque le Zoroastrisme devient religion d'État. Les Juifs subissent alors des persécutions et des restrictions annonciatrices des bouleversements à venir avec la conquête arabo-musulmane du VIIe siècle. Celles-ci perdureront – plus ou moins en fonction des époques – jusqu'au début du XXe siècle. L'histoire judéo-perse connaît un renouveau spectaculaire sous la dynastie des Pahlavi.

De l'amitié sous les Pahlavi à la rupture islamique

Lorsque Reza Chah monte sur le trône en 1925, il engage l'Iran sur le chemin de la modernité. Il abolit la notion d' «impureté rituelle» pesant sur les Juifs et leur ouvre l'accès aux universités et aux professions jusqu'alors réservées. Mais c'est sous le règne de son fils, Mohammad Reza Chah, que l'amitié entre les deux peuples atteint son apogée. Quand l'État d'Israël proclame son indépendance en 1948, le souverain iranien, adepte d'une relation apaisée avec le nouvel État, le reconnaît de facto. Isolées dans un Moyen-Orient majoritairement arabe et sunnite qui leur est hostile, les deux nations collaborent dans de nombreux secteurs tels que l'économie, l'énergie, le renseignement et la défense. Leur proximité géographique et culturelle s'accompagne d'une affection réelle, car les Iraniens voient en Israël une sorte de modèle. La lune de miel tourne court en 1979, avec l'avènement de la République islamique. Nouvel homme fort de l'Iran, l'ayatollah Khomeyni fait d'Israël son ennemi juré, qualifié de «petit Satan» aux côtés du «grand Satan» américain. L'instrumentalisation de la cause palestinienne devient un outil de légitimation pour le régime, qui rompt toute relation avec l'État hébreu. Les Juifs d'Iran, bien que reconnus comme une minorité religieuse détenant un siège au Parlement, vivent sous surveillance. Les discriminations se multiplient : interdiction de voyager en Israël, accès limité aux emplois publics et accusations récurrentes d'espionnage pour le compte du Mossad suivies de procès expéditifs et d'exécutions. Un paradoxe persiste : malgré la rhétorique antisioniste du régime, une partie de la population iranienne continue de regarder Israël avec fascination. Tel un symbole de cette amitié, le 9 juin 2025, Iman Pahlavi, 31 ans, fille du prince héritier en exil, Reza Pahlavi, a épousé à Paris l'homme d'affaires juif américain Bradley Sherman.

1963, l'Iran fait sa « révolution blanche »

Ratifiée par référendum, la révolution du chah et du peuple entend moderniser l'État et l'éducation publique, réformer l'agriculture et favoriser l'émancipation des femmes. Cette « révolution blanche » s'inscrit dans un contexte géopolitique compliqué, où l'Iran est depuis 1945 au cœur des enjeux internationaux – britanniques, soviétiques et bientôt américains. PAR YVES BOMATI

Un contexte complexe

Mohammad Reza Pahlavi a 22 ans lorsqu'il succède, en 1941, à son père Reza Chah contraint par les forces alliées à l'abdication et à l'exil *(lire p. 42)*. En trente-sept ans de règne, il tenta de dépasser une situation politique où les Iraniens étaient marginalisés et de composer avec une emprise américaine dont on dit, parfois bien hâtivement, qu'il en fut le jouet.

Peu à peu en effet, en se substituant aux Britanniques dès les années 1950, les États-Unis s'étaient rapprochés de l'Iran, attirés par sa position clé entre le golfe Persique et la mer Caspienne et bien sûr par ses richesses pétrolières, un Iran qu'ils voyaient en relais politique et économique important face à une Union soviétique communiste inquiétante. En l'espace de vingt ans (entre 1950 et 1970), ils lui avaient accordé entre 500 millions et un milliard de dollars de prêts, selon les estimations, afin d'aider à la relance de son économie. Un « cadeau empoisonné » duquel ils espéraient de copieux retours sur investissement à tous niveaux.

Face à une telle puissance qu'il risquait d'indisposer, le chah voulut cependant, dès les années 1960, « prendre les choses en mains », quitte à « être en même temps Xerxès et Fidel Castro », selon la formule du professeur Mohammad Nassiri. Rien de plus opposées certes que ces deux figures : Xerxès Ier, le grand roi achéménide (519-465 av. J.-C.) rêvant à l'« empire universel » de Cyrus le Grand et Fidel Castro (1926-2016), révolutionnaire et ancien président communiste de Cuba ! S'accommodant de ce paradoxe, Mohammad Reza Pahlavi ravive une utopie qu'il avait caressée dès les années 1950, en lançant sa « révolution blanche ».

Une révolution en six axes

Dès le 7 octobre 1962, il en donne les prémices en promulguant un décret-loi relatif aux élections des conseils départementaux dont il change les règles en vigueur jusque-là : tout Iranien, homme comme femme, musulman ou non, est électeur, chacun pouvant en outre prêter serment sur le livre saint de son choix et non plus sur le seul Coran. C'est un coup de tonnerre voire une déclaration de guerre aux religieux les plus conservateurs, qui poussent alors Qom, la ville sainte, centre névralgique du chiisme, à réagir violemment. Un certain Ruhollah Moussavi Khomeyni, encore titré *hodjatoleslam* (religieux chiite de rang intermédiaire), s'autorise à écrire au chah : « D'après ce qu'on dit dans la presse, on va accorder le droit de vote aux femmes. Cela inquiète les oulémas et d'autres strates de la population. Je vous prie humblement de bien vouloir donner des ordres afin que ce genre de mesures soient supprimées des programmes du gouvernement et des partis politiques. Le peuple musulman vous en sera reconnaissant. » Le chah répond en réaffirmant son respect des préceptes religieux mais en rappelant que, le monde changeant, il faut adapter les lois d'un pays aux nouveaux usages internationaux.

Pliant cependant sous d'autres pressions politiques qui craignaient les émeutes commençant à gagner les grandes villes, il finit par suspendre son décret. Il le regretta vite, pensant que cette « révolution blanche » serait la réforme majeure de son règne. Aussi, le 11 janvier 1963, accompagné de son Premier ministre, Ali Amini, il en annonce, sans sourciller devant le Congrès national des agriculteurs d'Iran, les six axes principaux, dont il ne retranche rien. En premier lieu, l'État procéderait à une redistribution des terres afin de lier plus étroitement producteurs et outils de production, une idée peut-être inspirée de la réforme agraire de Mao Zedong. En effet, à cette époque, •••

Le chah en majesté Colorisé, ce cliché de Mohammed Reza Chah saluant la foule, après le Congrès des agriculteurs de janvier 1963, a servi de matériel de propagande pour promouvoir sa « révolution blanche ». Il a été reproduit en affiche et en forme de médaille en or.

WIKIMEDIA COMMONS

••• bien que l'agriculture iranienne fasse vivre 75 % de la population, soit 16 millions d'habitants, plus de 60 % des paysans n'étaient que les fermiers des grands propriétaires terriens qui détenaient 65 % des terres arables et 55 % des villages. Cet acte politique majeur, en abolissant la grande propriété féodale, modifierait donc en profondeur le modèle social et le quotidien du pays. Il s'accompagnerait de la mise en place de tribunaux électifs dans les campagnes, chargés de la résolution amiable des conflits locaux qui naîtraient. Les autres mesures phares de la «révolution» concerneraient le transfert à l'État de la protection des forêts et pâturages – sorte de nationalisation des espaces naturels –, la vente de certaines entreprises d'État à des investisseurs privés, la participation des ouvriers et employés aux bénéfices de leurs entreprises, la réaffirmation – tant contestée par le clergé – de l'égalité entre les sexes incluant le droit de vote et d'éligibilité des femmes de plus de 20 ans. La création des armées du savoir, de l'hygiène et du développement constituerait enfin le sixième grand axe de la «révolution blanche». La population iranienne n'étant alors alphabétisée qu'à 30 % environ, on formerait rapidement des conscrits volontaires, titulaires du baccalauréat, qui pourraient s'installer dans les villages, même les plus reculés, pour créer des écoles rurales et enseigner aux enfants comme aux adultes.

Tous ces principes posés, il restait à les faire valider. On choisit alors, malgré les oppositions, de recourir au référendum, le peuple souverain devant décider de son destin. Une charte en six points est donc soumise à l'avis du peuple le 27 janvier 1963. Elle suscite l'hostilité du clergé conservateur, qui, en perdant la gestion d'une partie de ses domaines dont il tirait sa puissance financière, risquait également un affaiblissement de son influence idéologique sur le peuple, au travers de ses œuvres caritatives. Soutenue par le monde rural et les femmes, elle recueille l'immense majorité des votes: 5598711 pour, 4115 contre. Même l'Union soviétique – au grand dam des États-Unis – salue l'initiative du chah et son plein succès, escomptant sans doute que ce serait un premier pas vers un socialisme à l'iranienne.

Une audace diversement perçue

Ce qui avait antécédé la proclamation de cette «révolution» continua à alimenter les discussions, aussi bien dans le peuple le moins éduqué que chez les intellectuels et les religieux. Un changement de société était à l'œuvre. N'altérerait-il pas l'identité iranienne, ses traditions millénaires, sa religion? Monarchie et révolution étaient-elles compatibles? Et que dire d'une «cohabitation entre Xerxès et Fidel Castro»!

Au plus haut sommet de l'État, on argumente que ces changements, éléments incontournables d'une trans-

La France, un modèle pour les Pahlavi

Dans leur volonté de moderniser l'Iran, les Pahlavi perçoivent la France comme un exemple de rayonnement. Reza Chah Pahlavi s'inspire notamment de l'organisation centralisée et de la laïcité françaises pour mettre en place des réformes administratives et éducatives. Dès 1920, des officiers iraniens sont formés en France et le lycée et l'université de Téhéran se structurent sur son modèle scolaire. Dans les faits, le modèle social français inspire son fils, Mohammad Reza Chah, qui porte l'ambition d'un État tourné vers le progrès. Ses réformes sociales et économiques, comme la « révolution blanche » de 1963, sont proches de l'esprit jacobin français et comprennent la centralisation et la modernisation du pouvoir, la promotion de l'éducation publique, la prise en charge de la santé par l'État, la redistribution des terres aux paysans, ou encore l'émancipation des femmes qui obtiennent le droit de vote. Formée à l'École nationale supérieure d'architecture de Paris et influencée par la politique culturelle et les institutions françaises, l'impératrice Farah place l'art et le patrimoine au cœur de la modernisation de l'Iran. Elle promeut l'accès à la culture aux enfants et aux jeunes à travers tout le pays. Francophone et francophile, elle favorise également les échanges culturels avec la France, qui demeure un repère constant pour le dernier « roi des rois » d'Iran. HILDA DEHGHANI-SCHMIT



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Visite impériale Le 12 octobre 1961, en France, Farah Diba Pahlavi découvre le musée du Jeu de paume en compagnie d'André Malraux, ministre de la Culture (1959-1969).



PHOTO12/PRIVATE COLLECTION

Cadeau royal Pour promouvoir sa réforme agraire de 1963, mesure phare de sa « révolution blanche », le chah distribue aux paysans des titres de propriété de terres appartenant à la Couronne, comme en témoigne cette photographie.

formation politico-socio-économique durable, ont tout intérêt à être décidés d'en haut pour éviter les bains de sang des révolutions française et bolchevique ; ils s'inscrivent dans le mouvement du monde. Les opposants répliquent que c'est réduire le monde à l'Occident et à ses usages. Bref, le changement génère ses résistances féroces qui, au fil du temps, se densifièrent.

Ruhollah Khomeyni refait surface et rentre dans l'arène. « Je proclame, écrit-il dans deux fatwas, que la procédure référendaire et le recours à une approbation nationale sont sans valeur en islam [...]. Le pouvoir tyrannique va proclamer l'égalité des hommes et des femmes et la mettre en œuvre. Il va ainsi violer les préceptes de l'islam et du Saint Coran. [...] Il va envoyer les jeunes filles musulmanes pures dans les casernes. Il va les envoyer dans les centres de prostitution. Les étrangers visent le Coran et le clergé. » Il en profite pour proclamer sans fard, lors de son discours du 3 mai 1963 prononcé dans l'école coranique Feyzieh de Qom, sa haine d'Israël, dont le chah serait l'agent : « Monsieur le Chah, on te dit de faire tout ça pour que l'on puisse te considérer comme un Juif et que j'ordonne que tu sois chassé de ce pays comme impie, comme scélérat, que ton sort soit ainsi réglé... » La violence extrême de ses propos outrageants conduit à son arrestation le 15 juin 1963 ; celle-ci génère la mobilisation de près de 5000 émeutiers dans les grandes villes, les 15, 16 et 17 juin. La réaction dite «noire» du pouvoir fit 75 victimes. Khomeyni fut accusé de fauteur de troubles et, surtout, de «connivence avec les puissances étrangères», le lien avec l'Égypte de Nasser, qui avait financé les émeutes, ayant été établi. Bien que la haute trahison ait été prouvée, le chah opte pour l'apaisement et l'*hodjatoleslam* regagne, libre, Qom.

On l'oublia jusqu'au 26 octobre 1964. En ce jour anniversaire du chah, il prend le prétexte de l'ingérence américaine qui avait obtenu des privilèges juridictionnels pour ses ressortissants travaillant en Iran pendant l'exercice de leurs fonctions pour pousser à de nouvelles manifestations. On l'arrête et on parle de le supprimer. •••

Quand le chah rêvait d'un Hollywood iranien



PHOTO12/7E ART/DR

La Perse à l'américaine Le chah mise sur un cinéma à grand spectacle pour faire rayonner l'Iran à l'international. Anthony Quinn dans le film *Caravane* (1978).

Dans les années 1970, le chah Mohammad Reza Pahlavi décide de développer une industrie cinématographique. Fasciné par le rayonnement du cinéma américain, il voit dans le 7e art un outil pour moderniser l'image de son pays et briller à l'international. Pour concrétiser ce rêve, il s'appuie sur des talents iraniens qui ont travaillé aux États-Unis, notamment pour Universal Studios et Hollywood. Ces techniciens et producteurs américano-iraniens, imprégnés des techniques occidentales mais dotés d'une culture persane, reviennent en Iran avec une vision nouvelle. Le projet phare de cette époque est une coproduction ambitieuse : le film *Caravane*, réalisé en 1978 par James Fargo, avec la star hollywoodienne Anthony Quinn. Tourné à Ispahan et dans le désert iranien, ce long-métrage incarne l'espoir d'un cinéma à grand spectacle, mêlant récit épique et esthétique soignée. Mais en 1979, avec l'avènement de la République islamique, les films sont censurés et l'industrie cinématographique devient la cible des dirigeants islamistes, qui voient dans le cinéma une influence occidentale corruptrice. Pourtant, les graines semées ne meurent pas, les cinéastes iraniens apprennent à contourner la censure. Leur travail porte ainsi l'héritage d'un Iran qui osa rêver de Hollywood. EMMANUEL RAZAVI

••• Ses pairs lui confèrent alors la qualité d'ayatollah, ce qui le protège de la peine de mort – il l'obtient surtout grâce à l'ayatollah Kazem Shariatmadari [sous la République islamique, ce dernier sera arrêté, assigné à résidence et déchu de son titre d'ayatollah, ndlr]. Khomeyni part en exil en Turquie, avant de se fixer en Irak, à Nadjaf, une ville sainte chiite.

Les réformes du chah enflamment cependant d'autres opposants, essentiellement les Fedaiyan-e Khalq (Fédayins du peuple), à l'idéologie marxiste-léniniste, et, à partir de 1965, les Moudjahidines du peuple iranien, suiveurs du sociologue Ali Shariati conjuguant islam et socialisme. Tous dénoncent violemment les multiples exactions, les emprisonnements, les disparitions, dont ils sont les victimes depuis la création, en 1957, de la si controversée Savak, chargée de la «sécurité nationale», ainsi que la confiscation du pouvoir par le chah, épaulé par les États-Unis.

Des résultats en demi-teinte

Mohammad Reza Pahlavi aurait bien sûr voulu que tout aille très vite à présent que la «révolution blanche» était massivement approuvée. En fait, si l'économie progresse à grands pas, la production de pétrole passant, par exemple, de 1,1 million de barils par jour en 1960 à 5 millions en 1971 et si l'argent coule sur l'empire, enrichissant toujours plus les classes supérieures, la révolution agraire et sociale entraîne des conséquences que personne n'avait prévues. La paysannerie reçut certes des parcelles mais souvent trop petites pour faire vivre une famille entière. En outre, privés des connaissances agronomiques des ingénieurs, et des semences et des tracteurs que les grands propriétaires mettaient à leur disposition auparavant, certains paysans, sans ressources ni savoirs, finissent par vendre leurs terres à vil prix. Leur migration massive vers les villes en fit gonfler la population, qui, de 1960 à 1972, passa de 31 à 41%. Et celle de Téhéran de 1,8 à près de 3 millions d'habitants. Dès lors, les problèmes sociaux s'y multiplièrent avec l'installation de bidonvilles dans les périphéries.

Affaiblissant le pouvoir des élites féodales, la réforme agraire crée donc, sans qu'on l'ait suffisamment anticipé, une nouvelle classe d'urbains «pauvres», alimentant par ricochet les tensions sociales qui sourdaient. À l'inverse, certains paysans, devenus de prospères propriétaires terriens, voulurent à leur tour peser dans la politique du nouvel Iran, une porte qui restait étroite. Quant aux jeunes intellectuels qui sortirent de leur classe sociale d'origine en acquérant des diplômes prestigieux, ils ne trouvèrent pas les postes auxquels leurs formations les destinaient, les meilleurs emplois restant réservés aux grandes familles. Le terrain était donc en partie miné malgré les progrès considérables que, par son progressisme assumé, la «révolution blanche» avait permis, notamment concernant le statut des femmes et celui des minorités religieuses.



PHOTO12/ALAMY/HISTORIC COLLECTION

En prière Le 16 avril 1961, le chah se recueille au sein du mausolée de l'imam Reza, l'une des plus grandes mosquées d'Iran, située au nord-est du pays.

Un souverain mystique à distance du clergé

Tel Cyrus le Grand, le chah se voit en berger guidé par la lumière divine. Il favorise un islam contrôlé par l'État et des rites religieux officiels. **PAR FIROUZEH NAHAVANDI**

Lorsque Mohammad Reza Chah succède à son père en 1941, il n'a qu'une éducation religieuse superficielle, en accord avec le projet modernisateur et laïc de son père, Reza Chah. Par la suite, globalement, sa position face aux religieux demeure ambiguë et fluctuante. Tout en étant convaincu que le clergé est un frein à la modernisation et en cherchant à réduire son influence sociale et politique, il essaye d'éviter la confrontation. Après la «révolution blanche», il tente de créer un islam contrôlé par l'État, en soutenant des figures religieuses modérées, voire soumises, ou en organisant des cérémonies religieuses officielles destinées à afficher son attachement à l'islam, tout en marginalisant le clergé critique. Pourtant, dans le même temps, cette approche technocratique masque un rapport plus intime à la spiritualité.

Mohammad Reza Pahlavi développe une forme de mysticisme personnel, ancré dans une vision impériale du destin de l'Iran et dans son intérêt pour des poètes iraniens, tels Roumi (1207-1273) ou Hafez (v. 1325-v. 1389). Il se situe dans la lignée des souverains inspirés par la lumière divine *(faqr-e izadi)*, à l'image des rois achéménides. Les tentatives d'assassinat – à l'université de Téhéran, en février 1949, quand il échappe à cinq balles tirées à bout portant, ou au palais de Marbre en avril 1965 – accentuent en lui un sentiment de mission ou de destin personnel.

Des balles déviées par la main de Dieu

Dans ses Mémoires (*Réponse à l'Histoire*, 1979), il évoque sa survie comme un signe du ciel. Il affirme que les balles qui auraient dû l'atteindre ont été déviées par la main de Dieu. Il est persuadé que son destin est indissociable de celui de la nation : s'il a été sauvé, c'est que sa mission n'était pas achevée.

Il rapporte également des rêves à portée prophétique dans lesquels il se voit guidant son peuple à travers les épreuves, tel un berger visionnaire. Il les interprète comme des signes célestes de son rôle providentiel qui confortent sa conviction qu'il n'est pas un roi ordinaire, mais l'élu de l'histoire perse. L'un des plus célèbres est un rêve qu'il dit avoir fait peu avant la tentative d'assassinat de 1949, dans lequel il se voit entouré de feu mais protégé par une force invisible. Il l'évoque, rétrospectivement, comme un message divin, signe qu'il était destiné à survivre pour accomplir une mission historique.

Mohammad Reza Chah a une vision quasi mystique du pouvoir monarchique, où le trône est un symbole sacré et lui-même non plus seulement un souverain constitutionnel mais l'incarnation vivante de l'Iran éternel, un guide historique et spirituel, dépositaire d'un héritage sacré remontant à Zoroastre et Darius. Il se rêvait successeur de Cyrus le Grand, guidant son peuple vers une renaissance. Les célébrations des 2500 ans de l'Empire perse à Persépolis en octobre 1971 sont probablement l'expression la plus spectaculaire de cette vision mystique du pouvoir où le «roi des rois, lumière des Aryens» s'inscrivit dans une lignée quasi divine, bien au-delà de l'islam chiite dominant.

Soutiens et opposants à

**C’est dans le contexte de l’après Seconde Guerre mondiale qu’émergent les figures
Les uns se dressent contre le modernisme du chah, quand d’autres le soutiennent jusqu’à**

Les fidèles

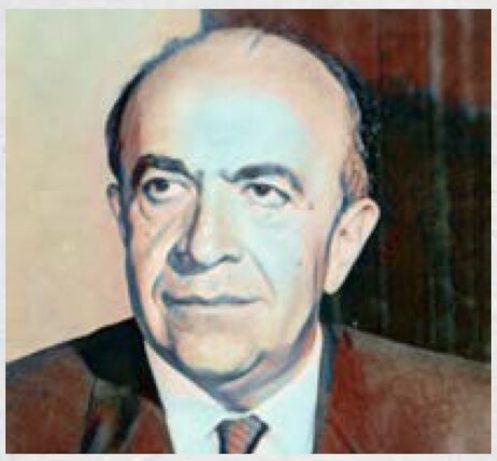


PHOTO12

Amir Abbas Hoveida (1919-1979)

Ce francophile, amateur d’art et de littérature, est nommé Premier ministre du chah du 26 janvier 1965 au 7 août 1977. Il est totalement dévoué à sa vision de modernisation, inspirée des modèles occidentaux *(lire p. 46)*. Les deux hommes entretiennent pourtant des rapports complexes. Le chah utilise Amir Abbas Hoveida comme un paratonnerre pour gérer les aspects impopulaires de sa politique, comme la répression des opposants communistes. En 1977, face à la contestation populaire et tenant compte des opinions publiques internationales, le chah le destitue et en fait l’un des responsables de ses échecs. Hoveida, qui lui reste cependant fidèle, est assassiné d’une balle dans la tête, le 7 avril 1979, à l’issue de son procès.



FRANÇOISE DEMULDER / ROGER-VIOLLET

Gholam Reza Azhari (1912-2001)

Général iranien né à Chiraz, c’est un fidèle du chah Mohammad Reza Pahlavi. Militaire de carrière, il gravit les échelons de l’armée impériale, gagnant la confiance de ses supérieurs puis celle du chah en raison de sa loyauté et de son rôle très actif au sein de l’état-major. Nommé Premier ministre en novembre 1978, il dirige un gouvernement militaire pour juguler les manifestations de la révolution islamique iranienne. Malgré ses efforts pour réprimer l’opposition, il échoue face à la popularité croissante de Khomeyni. Resté loyal au chah jusqu’à son départ en janvier 1979, il s’exile aux États-Unis. Son lien avec le chah était basé sur leur conception commune de l’institution monarchique et des lois qui en découlaient.



DR

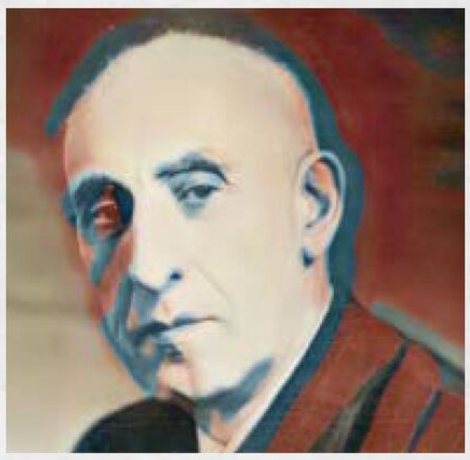
Manouchehr Khosrodad (1927-1979)

Considéré comme un héros national, particulièrement charismatique, il est à la fois pilote d’hélicoptère et cavalier de haut niveau. Général de division de l’armée iranienne sous le régime de Mohammad Reza Chah, cet ancien élève-officier, francophile, qui a étudié à l’académie militaire de Saint-Cyr, occupe le poste de commandant de la force aérienne impériale iranienne, ainsi que celui du corps des parachutistes d’élite. Fidèle aux Pahlavi, il se rend aux nouvelles autorités de la République islamique, persuadé qu’il ne lui arrivera rien. Un tribunal révolutionnaire islamique extraordinaire le déclare sans aucune preuve coupable de « corruption sur Terre » et le condamne à la peine capitale. Il est fusillé le 15 février 1979.

Mohammad Reza Chah

politiques et militaires qui vont sceller le destin de la monarchie iranienne.
son départ en janvier 1979, au péril de leurs vies. **PAR EMMANUEL RAZAVI**

Les ennemis



SUPERSTOCK / AURIMAGES

Mohammad Mossadegh (1882-1967)

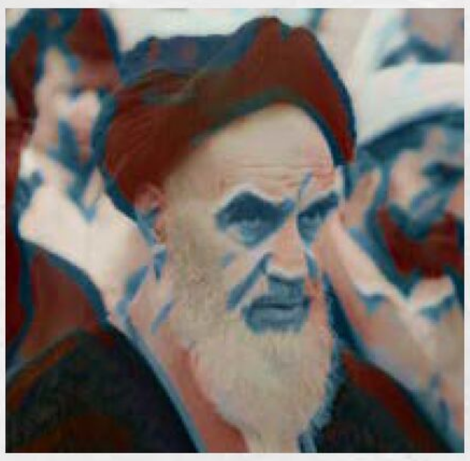
Premier ministre de Mohammad Reza Chah de 1951 à 1953, il entreprend de grandes réformes, comme la mise en place d'une sécurité sociale iranienne. Nationaliste et démocrate, il prône la souveraineté de l'Iran. Défiant la Grande-Bretagne, principal actionnaire de l'Anglo-Persian Oil Company (APOC), qui a la mainmise sur le pétrole iranien, il nationalise l'industrie pétrolière. Mohammad Reza Chah, qui entretient une relation empreinte d'admiration et de défiance envers lui, cède dans un premier temps, avant d'accepter l'aide de la CIA et du MI6 (service de renseignement britannique), qui organisent l'opération « Ajax » pour le renverser. Mossadegh est arrêté et assigné à résidence jusqu'à la fin de sa vie.



JACOB SUTTON/GAMMA-RAPHO

Chapour Bakhtiar (1914-1991)

Sa vie est celle d'un héros de roman. Chapour Bakhtiar, fervent défenseur de la démocratie, s'oppose durant toute sa vie au régime de Mohammad Reza Chah Pahlavi. Intellectuel charismatique, il s'est engagé, dans sa jeunesse, dans les brigades internationales pendant la guerre civile espagnole, avant d'intégrer l'armée française en tant qu'officier, puis la résistance contre les nazis. Rentré en Iran, il dénonce la monarchie pour son absolutisme et son alliance avec les puissances occidentales. En 1979, dans une ultime tentative de sauver l'Iran, Mohammad Reza Chah le nomme Premier ministre. En vain. Exilé en France après la chute de la maison Pahlavi, il est assassiné en août 1991 à son domicile de Suresne, sur ordre du régime iranien.



AGIP/BRIDGEMAN IMAGES

Ruhollah Khomeyni (1902-1989)

Adepte d'un islam radical, il est membre des *fedayin-e islam*, secte chiite – dont les chefs ont prêté serment de fidélité aux Frères musulmans égyptiens –, qui a commis plusieurs attentats en Iran. Opposé à la « révolution blanche » du chah, qui introduit l'égalité homme-femme et achète les terres du clergé à vil prix pour les redistribuer aux paysans, il se positionne comme l'adversaire le plus violent de la monarchie. En 1964, le chah le contraint à l'exil. Il se réfugie en Turquie, en Irak puis à Neauphle-le-Château, d'où il prépare son retour. Valéry Giscard d'Estaing propose alors au chah de l'éliminer, ce qu'il refuse. Khomeyni rentre en Iran le 1er février 1979, quelques jours après le départ du chah. Le 31 mars, il proclame la République islamique.



PHOTO12/ALAMY/KOHL-ILLUSTRATION

PHOTO12/ALAMY/THE PICTURE ART COLLECTION





PHOTO12/ALAMY/HISTORIC COLLECTION

Figures de proue
De g. à dr., la poétesse Tahéreh Qorrat ol-Eyn est considérée comme la première féministe ayant rejeté le voile. Journaliste et militante, Maryam Amid-Semnani (née v. 1881) a fondé le magazine féminin *Shokufeh* et la Société des femmes iraniennes. Reine de la musique persane, la mezzo soprano Qamar ol-Moluk est la première femme à chanter en public sans son voile.

Les pionnières du féminisme iranien

Bien avant la République islamique et les luttes actuelles des femmes pour la fin des discriminations, l'Iran a connu un mouvement féministe actif et pluriel, vecteur de progrès et d'émancipation. Longtemps oublié ou caricaturé, ce passé éclaire les résistances contemporaines des Iraniennes. PAR FIROUZEH NAHAVANDI

Dès la fin du XIXe siècle, sous la dynastie Qadjar, les femmes prennent la parole. Elles écrivent, publient, manifestent, revendiquent. Le statut féminin devient un enjeu politique, social, culturel et, dans un pays en quête de modernisation, le féminisme – multiple, parfois conflictuel – s'impose peu à peu comme un levier du progrès.

Certaines femmes rejoignent des sociétés secrètes ou en fondent, militent pour l'éducation, ouvrent des écoles pour filles, critiquent le port du voile et la réclusion, revendiquent des droits politiques et publient des magazines dans lesquels elles exposent leurs positions. La révolution constitutionnelle de 1906 voit même certaines d'entre elles prendre les armes. En 1910 est créé le Mouvement pour le droit des Iraniennes qui milite pour l'éducation des filles, la réforme du mariage, le droit au divorce, un héritage et des salaires égaux avec les hommes, des droits politiques et le dévoilement.

Une lutte pour la justice sociale et l'indépendance

Le féminisme iranien de l'époque se situe à l'intersection des luttes pour la justice sociale et l'indépendance nationale. Des figures pionnières marquent cette période: Qorrat ol-Eyn (1817-1852), poétesse et militante religieuse qui s'oppose au voile et à la polygamie, et défie l'ordre religieux; Zahra Khanoum Taj ol-Saltaneh (1883-1936), fille de Nasser ol-din Shah, qui milite pour l'égalité hommes-femmes et s'engage dans le combat constitutionnaliste, ou plus tard, Qamar ol-Moluk (1905-1959), qui devient la première femme à chanter en public sans se voiler, défiant les conventions sociales. Sous la dynastie Pahlavi (1925-1979), il faut comprendre l'avancée du statut des femmes et de leurs droits, non seulement comme résultat de la lutte des femmes, mais aussi dans le cadre de la volonté de la construction de l'État-nation et de la modernisation à l'occidentale.

Les réformes sont un bouleversement des normes existantes, même si toutes les femmes n'en bénéficient pas immédiatement ni de la même manière. Dès 1925, la politique de Reza Chah a pour objectif de mettre fin à l'isolement des femmes et contrer les oulémas. Pour lui, l'éducation des filles est un enjeu majeur. Le roi promeut aussi le travail et la place des femmes dans l'espace public. Le dévoilement est à ses yeux central, signe de la modernisation du pays et de leur libération.



ANONYMOUS/AP/SIPA

Toutes ensemble, toutes… Avec ou sans voile, des femmes manifestent à Téhéran le 13 août 1963 en faveur d'une élection générale et de la réforme du Chah qui leur accorde le droit de vote.

Son fils Mohammad Reza Chah va plus loin, notamment à partir de la «révolution blanche» de 1963. Dans la première partie de son règne, le cadre a changé: l'effervescence politique est grande et de multiples partis politiques, des organisations de défense des droits des femmes et des publications créées par les femmes voient le jour.

La loi sur le travail des femmes, un succès de la lutte

En 1963, les femmes obtiennent le droit de vote et d'éligibilité, au grand dam du clergé. En 1967, la loi sur la protection de la famille restreint la polygamie et facilite l'accès des femmes au divorce et à la garde des enfants. Amendée en 1975, elle limite le mariage temporaire *(sighe)*, fixe l'âge légal du mariage à 18 ans pour les femmes, autorise l'avortement sous certaines conditions et impose au mari l'obtention d'une autorisation judiciaire pour prendre une seconde épouse. Des femmes deviennent députées, sénatrices, diplomates, ministres. Le service national devient obligatoire pour les célibataires, souvent affectées à des missions éducatives ou sanitaires en milieu rural. L'Organisation des femmes d'Iran, fondée en 1966, joue un rôle actif dans la promotion des droits féminins, de l'éducation sexuelle et de la santé publique. Toutefois, les progrès bénéficient surtout aux femmes urbaines et éduquées. Ils n'intègrent pas toujours les revendications des femmes rurales ou religieuses. C'est pourquoi ils suscitent également des critiques, y compris dans certains milieux féminins. Une partie du clergé les rejette comme une occidentalisation décadente. À gauche, certains dénoncent leur caractère imposé et déconnecté des réalités populaires.

Néanmoins, les acquis sont réels. Le féminisme iranien d'avant 1979, bien que fragmenté, a profondément transformé le statut des femmes. Il a favorisé l'éducation et l'autonomie, transformé la législation et les structures familiales, donné aux femmes une place dans la vie publique, agi comme levier de mobilité sociale, redéfini les rapports de genre et ouvert des brèches dans l'ordre patriarcal, que la République islamique a tenté de refermer dès sa naissance – voile obligatoire, abrogation de la loi sur la famille, divorce et garde des enfants redevenus des privilèges masculins, restrictions d'accès au travail… ◻

Dossier

Les combats de l'impératrice Farah

Auprès du dernier chah, Farah Diba Pahlavi œuvre pour les droits des femmes, l'éducation et les arts, moteurs du changement social. À son initiative, l'université Pahlavi ouverte aux étudiantes, des bibliothèques et le musée d'art contemporain de Téhéran voient le jour. PAR HILDA DEHGHANI-SCHMIT

Née le 14 octobre 1938, Farah Diba épouse Mohammad Reza Shah Pahlavi, le 21 décembre 1959. L'impératrice s'impose vite comme une figure publique à part entière et transforme son rôle protocolaire en véritable mission d'action sociale, culturelle et éducative pour l'Iran. Malgré la révolution islamique de 1979, certaines de ses actions pour l'éducation, les arts et l'égalité femmes-hommes bénéficient encore de nos jours à la société iranienne.



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

L'instruction au cœur de l'engagement de Farah Pahlavi Sa visite en 1975 d'une école à Jiroft (province de Kerman, sud-est de l'Iran) suscite l'enthousiasme des élèves en uniforme, brandissant le drapeau iranien.

L'éducation comme base du progrès

Issue d'un milieu cultivé, Farah étudie l'architecture à Paris, où la fréquentation des musées et la participation aux débats intellectuels nourrissent sa conviction qu'éducation et culture constituent des moteurs de transformation de la société. De retour en Iran, elle parvient à lancer des actions concrètes, grâce au soutien du roi et du gouvernement. Elle encourage ainsi la création d'institutions académiques modernes, comme l'université Pahlavi de Chiraz, ouverte aux étudiantes pour leur permettre de faire partie de l'élite technique dans ce pays en voie d'une rapide industrialisation.

C'est également elle qui soutient la mise en place de bibliothèques dans les villes et villages, même les plus éloignés et inaccessibles du pays. Ses actions accompagnent la « révolution blanche » de janvier 1963 *(lire p. 46)*, qui permet la création du *Sepah-e danesh*, les corps de l'alphabétisation. Grâce à ce programme, des milliers de jeunes enseignants, y compris des femmes, partent dans les campagnes pour lutter contre l'analphabétisme *(lire p. 58)*. Cette initiative a permis de scolariser des millions d'enfants et de réduire drastiquement l'écart éducatif entre villes et zones rurales.



ALFRED YAGHOBZADEH

L'art mis au pas Fondé sous l'impulsion de Farah Pahlavi, le musée d'art contemporain de Téhéran a acquis une riche collection – Pollock, Rothko, Pissarro, Vuillard… Lors de la révolution islamique de 1979, les œuvres sont décrochées des cimaises et gardées dans des réserves. Seules quelques-unes sont depuis montrées, comme cette *Vue de Giverny*, de Claude Monet. Téhéran, juin 2009.

Égalité femmes-hommes : des symboles et des lois

Le référendum de 1963, qui entérine la «révolution blanche», accorde le droit de vote et d'éligibilité aux femmes et, malgré l'opposition d'une partie du clergé, donne le signal d'un basculement politique majeur avec l'entrée de députées au Parlement. Soutenues par le couple impérial, les lois de la protection de la famille de 1967 et 1975 luttent contre la polygamie, élèvent l'âge légal du mariage et renforcent les droits des femmes en matière de divorce et de garde des enfants. Farah Pahlavi promeut des réformes en parrainant des organisations comme celle dédiée à la protection des mères et des enfants, qui améliore l'accès aux soins et à la formation des mères et l'école Reza Pahlavi pour les aveugles, qui permet aux jeunes filles malvoyantes de recevoir une éducation et une formation professionnelle. Autre exemple, l'ancienne scoute devient la présidente d'honneur des Dokhtarane Pishahange Iran (filles scoutes d'Iran) et parraine des rencontres majeures et de niveau international. Elle marque ainsi son soutien visible à l'autonomie, l'épanouissement civique et éducatif des jeunes filles.

Arts et culture : un pari de rayonnement

La politique culturelle de Farah Pahlavi vise à positionner l'Iran au carrefour artistique international tout en articulant modernité et patrimoine national. Elle est à l'origine du musée d'art contemporain de Téhéran, inauguré en 1977, qui rassemble l'une des plus riches collections d'art moderne au monde. Parallèlement, elle soutient des artistes iraniens et crée des musées spécialisés – tapis, arts décoratifs, antiquités… Son parrainage permet également de créer des programmes pour l'enfance, dont le centre pour le développement intellectuel des enfants et adolescents, et d'installer des centres de formation artistique. Et c'est encore elle qui fonde le Festival des arts de Shiraz-Persépolis en 1967, lieu unique de rencontre et de dialogue entre traditions orientales et avant-gardes occidentales, où se côtoient des musiques expérimentales, du théâtre et des arts modernes et traditionnels.

L'héritage de valeurs portées par les jeunes Iraniens

C'est avec simplicité et sans arrogance aucune que Farah Pahlavi réussit à faire tomber des tabous pour permettre de transformer la société iranienne. La révolution islamique de 1979 met fin à son action et annule nombre des réformes qu'elle a impulsées. Mais le musée d'art moderne et les collections qu'elle a constituées demeurent, rappelant l'ambition culturelle de l'époque. En exil à Paris, elle continue de défendre la mémoire culturelle iranienne et les droits des femmes à travers des interviews, des actions et des initiatives caritatives associées à son nom. Pour beaucoup d'Iraniens, elle incarne, aujourd'hui encore, un modèle de modernisation culturelle et sociale. Longtemps vilipendée par la République islamique, la découverte de son engagement pour l'éducation, les arts et l'égalité demeure une référence historique pour les jeunes Iraniens qui militent en faveur des valeurs qu'elle a su porter avec force et intelligence dans les années 1960 et 1970 en Iran.

« Nourrir l'espoir que l'Iran renaîtra de ses cendres »

Farah Pahlavi, celle qui fut impératrice d'Iran, vit en exil entre les États-Unis et Paris, où elle nous a reçus en exclusivité. Aux côtés de son mari, Mohammad Reza Chah, elle a contribué à faire entrer l'Iran dans la modernité. Une femme proche de la population iranienne et qui a brisé de nombreux tabous. PROPOS RECUEILLIS PAR EMMANUEL RAZAVI, HILDA DEHGHANI-SCHMIT ET ÉRIC PINCAS-PHOTOS ALFRED YAGHOBZADEH

HISTORIA – Majesté, en quoi l'avènement de la dynastie Pahlavi a-t-il incarné une ouverture au progrès en Iran?

Farah Pahlavi – Lorsque je me souviens du passé, de mon enfance et de ma jeunesse, je me rappelle qu'en Iran, le développement a vraiment commencé sous le règne de Reza Chah le Grand. Puis feu sa Majesté Mohammad Reza Chah a pris le relais. Il a entrepris énormément de projets dans différents domaines pour faire avancer notre pays, issu, comme vous le savez, d'une grande civilisation, d'une grande culture et d'une grande histoire.

Quelles sont d'après vous ses réformes les plus marquantes?

Il y a eu ce que l'on appelle la «révolution blanche» de 1963. Alors qu'avant cette période, les femmes n'avaient pas le droit de voter ou d'être élues, leur émancipation leur a permis d'obtenir la liberté de le faire, ainsi que l'égalité avec les hommes. Il y a aussi eu la réforme agraire, qui fut très importante, car jusque-là les paysans ne possédaient rien. Cette réforme leur a permis d'acquérir leurs propres terrains. Au même moment, il y a eu également la création d'une «armée du savoir», qui consistait à envoyer de jeunes hommes diplômés enseigner dans les villages du pays où il n'y avait pas d'écoles, au lieu de les envoyer au service militaire.

À titre personnel, quels souvenirs forts gardez-vous de cette période?

Je me souviens être allée à Chiraz, où j'avais participé à un déjeuner avec de jeunes étudiantes. Elles m'avaient demandé: «Si des garçons participent à "l'armée du savoir", alors pourquoi pas nous?» J'en ai alors parlé à mon mari, Sa Majesté le roi. Et les filles ont pu se joindre à ce projet. Avec cette «révolution blanche», le roi souhaitait en réalité que le développement bénéficie à tout l'Iran, y compris aux villages les plus reculés. Comme je voulais servir mon pays, alors j'ai voyagé et je suis allée presque partout. Je rencontrais autant les paysans que les officiels, les femmes et les enfants. Je rapportais au roi ce qui m'avait marqué, les manques que je constatais et qu'il fallait combler, tout comme les problèmes qui m'apparaissaient importants. À cette époque, il y avait beaucoup d'organisations non gouvernementales, composées d'experts. J'ai pris la présidence honoraire de plusieurs d'entre elles et nous avons fait pas mal de grandes choses, dans de nombreux domaines.

Dans les années 1960, vous avez fait tomber de nombreux tabous dans le domaine social et la santé publique. Vous avez notamment tenu à rencontrer des lépreux. Vous souhaitiez qu'on arrête de les stigmatiser et qu'ils puissent aussi se réinsérer une fois guéris. En quoi vous sentiez-vous responsable d'eux?

J'ai été très marquée, lorsque j'étudiais à l'école Jeanne-d'Arc, par un Français dont j'ai malheureusement oublié le nom, qui était venu nous parler de cette maladie. J'avais lu aussi un livre intitulé *Soledad aux yeux verts*, qui racontait l'histoire d'une femme qui avait la lèpre et vivait sur une île. À cette époque, le monde entier craignait la lèpre. Je n'étais pas médecin, mais j'avais appris que cela n'était pas aussi contagieux qu'on le disait et que l'on pouvait en guérir. Il existait, •••

Dernière impératrice d'Iran En janvier 1979, Farah Pahlavi a dû quitter son pays avec toute sa famille après la chute de la monarchie, entamant un long exil, avec un attachement particulier à Paris.

ALFRED YAGHOBZADEH

••• en Azerbaïdjan iranien, un endroit où vivaient les malades de la lèpre. Ils étaient soignés par des médecins venus d'Inde, car les praticiens iraniens ne s'y rendaient pas: seules les sœurs de la Charité les visitaient. Les religieux iraniens, quant à eux, n'y allaient que pour les enterrements. Je suis donc allée les rencontrer. Je me rappelle à quel point j'étais gênée une fois parvenue sur place, car il y avait dans mon entourage une personne qui leur a jeté des gâteaux. Il y avait là des hommes, avec leurs femmes et leurs enfants, auxquels je suis allée parler. J'ai constaté que parmi eux, beaucoup étaient guéris, mais qu'ils ne pouvaient pas retourner dans leurs villages. À mon retour, j'en ai donc parlé à Sa Majesté et il a décidé de leur donner un terrain qui se trouvait dans l'est de l'Iran, près de la province du Khorassan. C'est ainsi que ces anciens malades guéris ont fondé le village de Behkadeh, qui, avec l'aide du gouvernement iranien, est devenu l'un des plus avancés. À tel point que beaucoup d'Iraniens non malades voulaient y résider! De mon côté, j'ai demandé aux médecins et aux universitaires de mieux faire connaître cette maladie. La seule et première personne qui a embauché un malade guéri de la lèpre est Marcel Baltazard, alors directeur de l'institut Pasteur d'Iran.

Avec le roi, vous avez été précurseurs dans de nombreux domaines, notamment celui de l'écologie. Comment vous est venue cette prise de conscience, avant même certains pays occidentaux?

Sa Majesté accordait beaucoup d'importance à l'écologie et l'agriculture. Je me souviens que tous les matins, lorsqu'il sortait du palais, il s'inquiétait de savoir s'il avait plu. Si on lui répondait négativement, il se montrait mécontent. Si on lui répondait positivement, il demandait alors dans quelle partie du pays la pluie était tombée. L'Iran étant un pays assez aride, il avait fait planter beaucoup d'arbres. Les arbres, comme les forêts, le préoccupaient particulièrement. Il avait aussi conscience que les énergies fossiles, comme le pétrole, ne seraient pas éternelles et qu'il fallait se tourner vers d'autres sources d'énergie, notamment solaires [...]. Nous avons également été les premiers au monde à mettre en place le ramassage des ordures plastiques dans la nature.

Comment voyiez-vous votre rôle à cette époque?

Je voulais être utile et apprendre. J'ai été scoute et cheftaine de louveteaux: je ne l'ai jamais oublié. Quand je me suis mariée, il n'était donc pas question que je reste repliée sur moi, au palais. Je rencontrais beaucoup de gens, qui abordaient avec moi les différents problèmes que je pouvais aider à résoudre. Je voulais servir mon pays et je me suis investie dans une vingtaine d'associations qui travaillaient dans de nombreux domaines, qu'ils soient scientifiques, écologiques, médicaux ou culturels.

Vous avez contribué à promouvoir la culture et l'art iraniens à travers le monde. D'où vous vient cette passion?

Pour moi, la culture est très importante. J'avais d'ailleurs fait des études à l'école spéciale d'architecture à Paris, à une époque où il y avait peu de femmes dans ce domaine. Or j'aimais cela. En Iran, on dit que «l'art appartient aux Iraniens et à eux seuls». Lorsque l'on a perçu les revenus du pétrole, on a pu construire des musées pour y exposer nos œuvres, comme celui d'art contemporain de Téhéran. On a par exemple utilisé un terrain où défilait l'armée, pour y faire des musées, comme celui du tapis. On a aussi construit des bibliothèques pour enfants dans différents endroits. Là où il n'y avait pas de possibilité d'accès, on apportait des livres à dos d'âne par le biais du Centre pour le développement intellectuel des enfants et des jeunes. Nous avons également créé le festival d'art de Chiraz, qui œuvrait au dialogue des civilisations. Dans cette ville magnifique, avec ses jardins anciens, on écoutait de la musique traditionnelle iranienne à proximité de la tombe du célèbre poète Hafez [né à Chiraz vers 1325] en même temps qu'on écoutait de la musique occidentale sur les autres sites comme Persépolis. Il y avait là des personnes de toutes nationalités, de grands artistes du monde entier qui se rencontraient. C'était extraordinaire.

“Je voulais servir mon pays et je me suis investie dans une vingtaine d'associations qui travaillaient dans de nombreux domaines, qu'ils soient scientifiques, écologiques, médicaux ou culturels”



ALFRED YAGHOBZADEH

Témoignage impérial Farah Pahlavi, qui fête cette année ses 87 ans, nous a accueillis vendredi 11 juillet dans son salon parisien. De g. à dr. : Farah Pahlavi, Éric Pincas, rédacteur en chef du magazine *Historia*, Emmanuel Razavi, grand reporter spécialiste du Moyen-Orient, et Hilda Dehghani-Schmit, membre du collectif Iran Justice.

Comment expliquez-vous que les philosophes français Jean-Paul Sartre et Michel Foucault aient tenu des propos aussi durs contre la monarchie iranienne, en 1978, quitte à travestir la réalité?

Vous savez, il y avait tout un courant idéologique qui était contre la monarchie en Iran, comme le Toudeh, qui regroupait les communistes iraniens ainsi que d'autres groupes de confession marxiste, islamiste, les MEK [l'organisation des Moudjahidines du peuple iranien] aussi bien que les partisans du Front national iranien [cofondé par Mohammad Mossadegh en novembre 1949]. Ils avaient des relais dans certains milieux de gauche à l'étranger. Je me souviens de toutes ces attaques contre nous dans la presse européenne et américaine. Je ne dis pas que l'on n'avait pas de problème, mais pas à ce point-là, pas comme c'était raconté. Sa Majesté le roi exerçait un certain contrôle sur le pays, mais il voulait surtout l'ouvrir au monde et permettre aux gens de progresser en ayant accès à l'éducation. Tout a débuté quand on a augmenté le prix du pétrole, ce qui a mécontenté les Occidentaux. Ils ont donc commencé à nous critiquer. Une partie de la gauche est venue encourager les mollahs à prendre le pouvoir. Comme les communistes n'avaient pas de parti, puisque cela leur était interdit, les gens ne sont pas venus les soutenir au cri de «Vive Lénine», mais en criant «*Allah Akbar*»: c'était plus facile. Les religieux en ont profité et une fois au pouvoir, ils ont assassiné ceux qui les avaient aidés. Les ennemis intérieurs et extérieurs ont été plus forts que nous. Maintenant, grâce à Internet, les jeunes Iraniens savent la vérité sur le roi et cette époque.

Quel message adressez-vous à ces jeunes Iraniens, notamment aux femmes?

J'admire les femmes iraniennes. Malgré la prison, les assassinats, les tortures, elles ont le courage de réclamer leur liberté et leurs droits, ce qui était un acquis social avant la révolte de 1978. Ces femmes qui enlèvent leur voile ont un grand courage. Même si je vis en France et que je ne peux pas me comparer à elles, elles représentent des exemples pour moi. Je le dis toujours: il ne faut jamais perdre l'espoir, car la lumière vaincra les ténèbres et l'Iran renaîtra de ses cendres. Cela m'a aidé à survivre tout au long de ces longues années passées en exil.

Swinging Téhéran : le vent

Au début des *seventies*, les citadins éduqués adoptent un mode de vie à l'occidentale,

ROY ESSOYAN/AP/SIPA



1



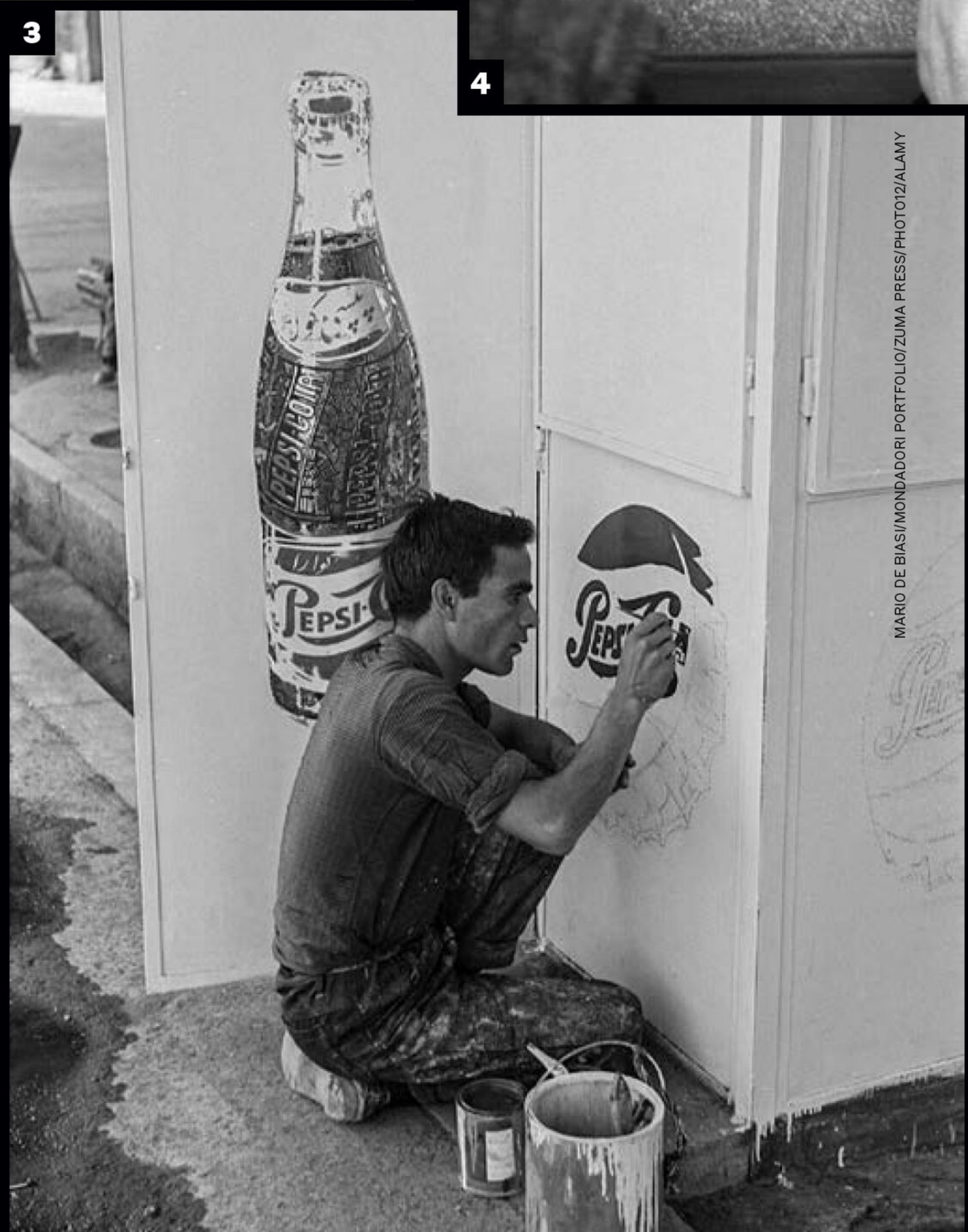
4

REPORTERS ASSOCIES/GAMMA RAPHO



2

3



MARIO DE BIASI/MONDADORI PORTFOLIO/ZUMA PRESS/PHOTO12/ALAMY

de la liberté

la culture pop envahit cinémas et disquaires.

MARIO DE BIASI/MONDADORI PORTFOLIO/BRIDGEMAN IMAGES



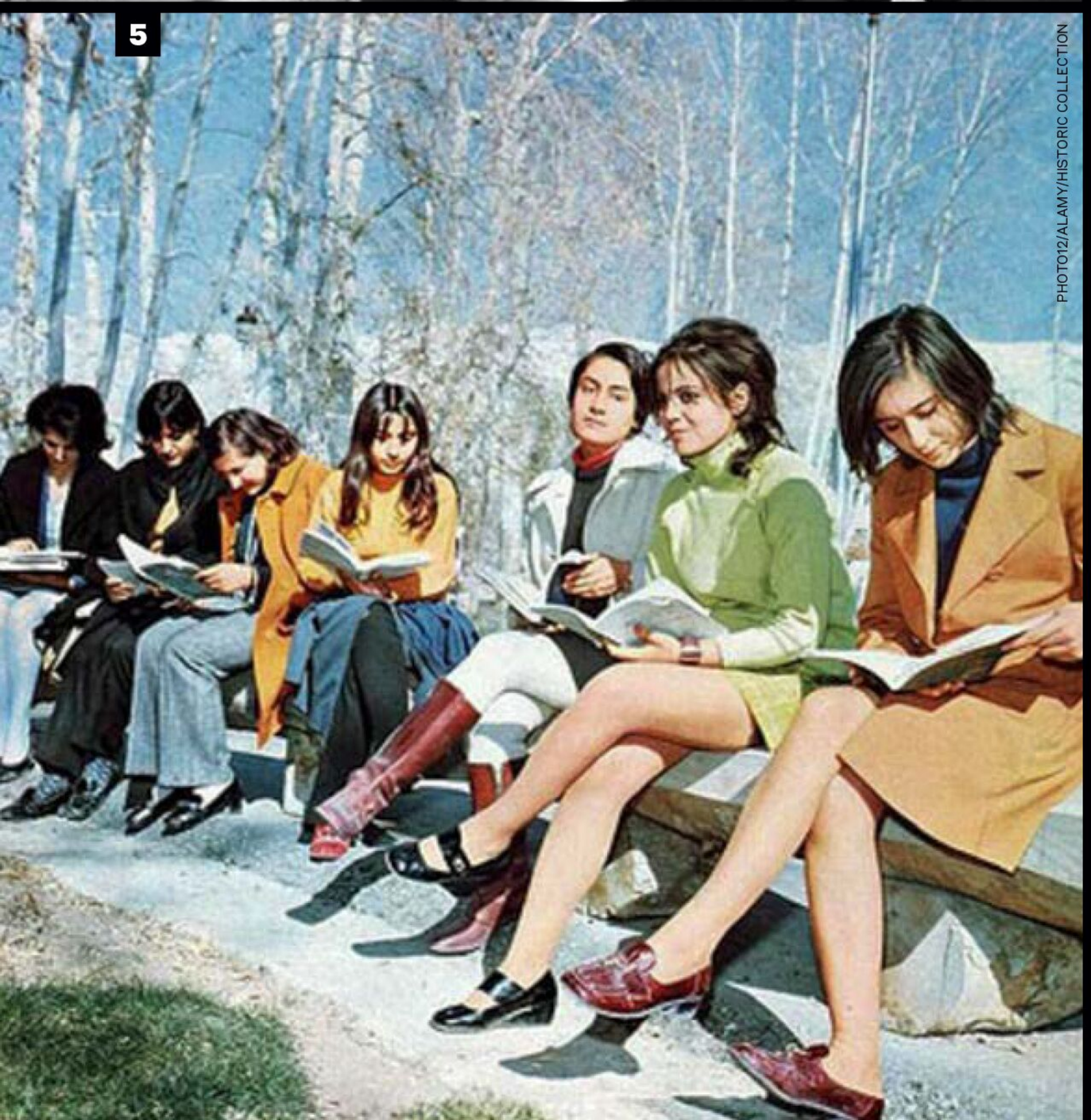


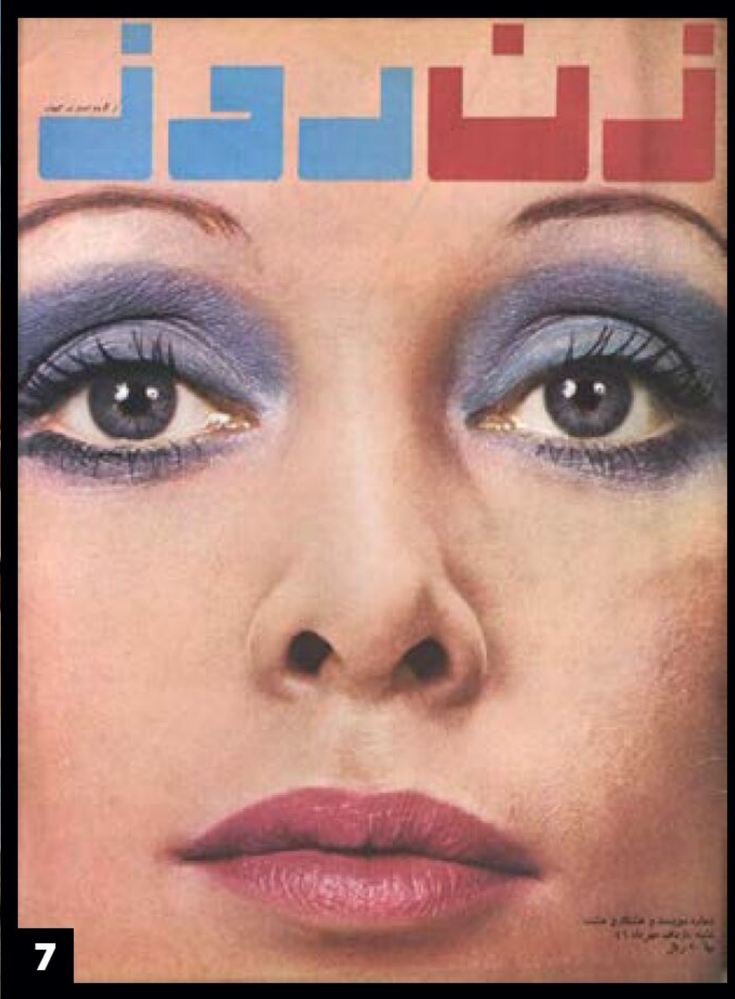
PHOTO12/ALAMY/HISTORIC COLLECTION

SCHERL/SZ PHOTO/BRIDGEMAN IMAGES



6

L'élan de la modernité Dans les rues animées de la cosmopolite capitale iranienne en juin 1970, palaces, vitrines et flot des voitures, dont des Cadillac, témoignent de la modernisation et de l'industrialisation du pays voulues par le chah. Au milieu de ce tourbillon, des passants vêtus à la mode occidentale se fraient un chemin sur un passage piéton bondé (1). En 1968 à Téhéran, dans ce supermarché bien fourni en magazines, la soif de lecture semble l'emporter sur le besoin de remplir son caddie (2). Devant un café d'Ispahan en 1964, cet homme s'applique à reproduire en devanture le logo Pepsi-Cola (3). Deux jeunes habitantes de Téhéran posent en 1956 devant des photos d'actrices et affichent leur ressemblance avec ces stars iraniennes de l'époque (4). Élégamment vêtues de pantalons, de minijupes et de vestes colorées, ces élèves de l'université de Téhéran révisent au soleil : en 1971, un avenir prometteur semble s'ouvrir devant elles (5). Des éclaireuses en uniforme assistent en 1936 à une cérémonie. La révolution islamique de 1979 a démantelé ce mouvement de filles scoutes d'Iran (Dokhtarane Pishahange Iran) (6). Datée du 3 octobre 1970, la une de *Zan-e Rooz*, lancé en 1968, affiche ses couleurs : une ligne éditoriale féminine et people consacrée à la mode. Après 1979, le comité de rédaction du magazine est remanié et *Zan-e Rooz* est recentré sur le mode de vie islamique (7).



WIKIMEDIA COMMONS

7



Le jour où tout a basculé
L'arrivée en Boeing 747 d'Air France, en provenance de Paris, de l'imam à Téhéran, le 1er février 1979, marque le début de la révolution islamique.

Le double jeu de Khomeyni

Le religieux, partisan d'un islam radical, s'allie aux milieux révolutionnaires palestiniens et aux factions communistes et islamo-marxistes iraniennes dès 1973. Une alliance contre-nature qui se retournera contre ces dernières. Son but : séduire les élites intellectuelles occidentales en s'appuyant sur elles afin de légitimer son projet de renverser le chah. Son allié Arafat, alors chef de l'OLP, et des figures telles que Sartre et Foucault jouent un rôle clé dans ce rapprochement. Un jeu trouble qui favorise l'avènement de la révolution islamique de 1979 mettant brutalement fin à la dynastie Pahlavi. PAR EMMANUEL RAZAVI



GABRIEL DUVAL/AFP

ALFRED YAGHOBZADEH

Démonstration de force
Brandissant des portraits de Ruhollah Khomeyni, ses soutiens défilent à Téhéran, en 1979. Parmi eux, des militants de la gauche islamique, des communistes et des islamistes.

Khomeyni s'est longtemps intéressé à Yasser Arafat. L'homme au keffieh a su s'imposer auprès des opinions publiques, des médias occidentaux et de l'Organisation des Nations unies (ONU), alors même que son mouvement est à l'origine de détournements d'avions, de prises d'otages et d'assassinats. Le vieil imam apprécie surtout la capacité du président de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) à se faire entendre des personnalités les plus influentes et des journalistes. Arafat sait agréger autour de lui des éléments d'organisations aux doctrines parfois contraires, alliant le croissant, la faucille et le marteau. Comme lui, Khomeyni est un révolutionnaire. Et il sait que le mot «révolution» est sans aucun doute celui qui est le plus à même de permettre une jonction entre des groupuscules gauchistes et les djihadistes qui le soutiennent.

Si Arafat se bat pour la terre de Palestine, le vieil ayatollah veut exporter sa révolution islamique au Moyen-Orient d'abord et devenir le guide des croyants du monde entier. Mais son premier objectif consiste à s'opposer, comme le leader palestinien, à l'influence d'Israël et des États-Unis dans cette grande région du monde. S'il déteste l'extrême gauche, il sait qu'elle lui fournira l'appui paramilitaire et intellectuel nécessaire pour parvenir à ses fins. Il a compris qu'en Europe, et en France notamment, la presse et les milieux universitaires sont en manque de grandes causes à défendre et que la cause palestinienne et les cohortes d'étudiants qui la soutiennent seront son sésame vers la victoire.

L'instrumentalisation de la gauche révolutionnaire

Khomeyni est un stratège, qui a bien cerné les névroses d'un Occident qu'il juge dépravé, impérialiste et colonialiste. Pour comprendre son fanatisme, il est utile de rappeler qu'il fut, dans sa jeunesse, influencé par Navvab Safavi (1923-1956), un leader chiite iranien proche des Frères musulmans égyptiens et fondateur, en 1946, de l'organisation terroriste des Fédayins de l'islam. Si ces derniers sont chiites, les Frères musulmans sont sunnites. Mais à l'époque, les deux groupuscules partagent un certain nombre de valeurs et la même volonté d'organiser la société autour de l'islam. Des liens se tissent donc naturellement. En 1953, Sayyid Qutb, théoricien majeur de la confrérie égyptienne, qui appelle au djihad contre les sociétés n'observant pas l'application stricte de la charia (loi révélée de l'islam), rencontre Navvab Safavi à Jérusalem. Les Fédayins de l'islam prêtent alors serment d'allégeance aux Frères musulmans.

Accusé d'avoir commandité des attentats contre des personnalités politiques, Safavi est pendu le 18 janvier 1956 à Téhéran. Khomeyni devient dès lors le chef de son organisation. Cet alignement avec la doctrine islamo-fériste ne l'empêche pas de chercher à créer d'autres alliances contre- •••

••• nature, notamment avec des groupes d'extrême gauche comme le parti communiste iranien [Tudeh, ndlr] et les Moudjahidines du peuple iranien, un mouvement islamo-marxiste dont les miliciens sont très actifs dans les universités iraniennes. Il les manipule en reprenant à son compte le postulat d'un leader du parti communiste iranien, Sultan-Zade (de son vrai nom Avetis Mikaelian), qui théorisa, en 1929, l'alliance entre les communistes et les tenants de «l'islam nationaliste» face à l'impérialisme. Khomeyni embrasse ainsi de la même façon la cause palestinienne, pour mieux l'instrumentaliser. Avec cet autre avantage de séduire l'Occident: après tout, comment le défenseur des victimes de l'impérialisme et du sionisme pourrait-il être un tyran?

De plus, alors que le monde est en pleine guerre froide, l'islam politique semble – particulièrement aux yeux de la CIA – être le meilleur rempart contre les appétits de l'ours soviétique au Moyen-Orient et en Asie centrale. En 1973, l'ayatollah envoie donc un dénommé Ali Akbar Mohtashamipur, l'un de ses fidèles disciples, rencontrer Arafat au Liban. Des liens forts se tissent entre les deux hommes et Mohtashamipur rejoint un camp d'entraînement de l'OLP situé dans la plaine de la Bekaa. Il y est formé au maniement des armes et aux techniques de guérilla, par des membres de la «Force 17». Cette unité spéciale a été créée par Ali Hassan Salameh (1940-1979) et a, entre autres missions, celle d'assurer la sécurité du leader palestinien. Salameh est un dur. On le considère comme le principal instigateur de la prise d'otages et de l'assassinat des onze athlètes israéliens aux jeux Olympiques de Munich, le 5 septembre 1972. C'est donc dans des camps comme celui où a été formé Mohtashamipur que vont se sceller des amitiés fraternelles entre djihadistes et miliciens révolutionnaires marxistes. Une fraternité qui va donner l'illusion d'une alliance au long cours. À la même époque, Ali Shariati (1933-1977), un intellectuel iranien proche de Frantz Fanon et Jean-Paul Sartre, crée le mouvement des «adorateurs socialistes de Dieu», qui prône la synthèse de l'islam radical et de la gauche révolutionnaire iranienne. Il est considéré comme l'inspirateur de la révolution islamique; son charisme séduit à la fois les partisans du djihad et les milieux communistes.

La stratégie gagnante de Khomeyni

En octobre 1978, après des années d'exil en Turquie et en Irak, Khomeyni est accueilli en France. Hébergé à Neauphle-le-Château, il reçoit le soutien d'intellectuels de gauche tels Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir et Michel Foucault. Aucun d'entre eux ne semble avoir lu ses textes politico-religieux, dignes d'un psychopathe, et annonciateurs du pire. Le 1er février 1979, c'est depuis Paris que Khomeyni retourne en Iran, à bord d'un avion Air France spécialement affrété pour lui. À ses côtés, près de 150 journalistes immortalisent l'événement. Dans les faits, la stratégie de l'ayatollah s'est avérée payante. Le 13 février, Foucault écrit, en parlant de la révolution islamiste dans le *Corriere della Serra*: «Il n'était pas besoin d'être voyant pour constater que la religion ne constituait pas une forme de compromis, mais bel et bien une force, celle qui pouvait faire soulever un peuple non seulement contre le souverain et sa police, mais contre tout un régime, tout un mode de vie, tout un monde. Il faut bien reconnaître que la revendication des justes droits du peuple palestinien n'a guère soulevé les peuples arabes. Qu'en serait-il si cette cause recevait le dynamisme d'un mouvement islamique, bien plus fort qu'une référence marxiste-léniniste ou maoïste?»

Le 1er avril, Khomeyni proclame la République islamique d'Iran. Il ne se passera pas deux ans avant qu'il se retourne contre ses alliés d'extrême gauche, qu'il fera arrêter par milliers. En 1983, le Toudeh est interdit en Iran. En 1988, au moins 8000 Moudjahidines du peuple iranien sont exécutés. L'alliance entre islamistes et révolutionnaires gauchistes n'a pas survécu à la révolution islamique.



WIKIMEDIA COMMONS

Sur leur 31 Les leaders du parti Tudeh au congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, à Moscou, en février 1956.

La chasse aux communistes

Un événement marquant de la Seconde Guerre mondiale en Iran fut la création, en 1941, du parti Tudeh, un parti communiste pro-soviétique. Fondé par des intellectuels et des militaires de gauche, dans le contexte de l'occupation conjointe du pays par les forces britanniques et soviétiques, ce parti prônait initialement la justice sociale, la défense des droits des travailleurs et la lutte contre le fascisme. Toutefois, il devint rapidement le relais idéologique de l'Union soviétique en Iran. Le parti Tudeh soutint la présence militaire soviétique dans le nord du pays, appuya les mouvements séparatistes pro-Moscou et entretint des liens étroits avec l'ambassade soviétique. Sa dépendance idéologique vis-à-vis de Moscou et son hostilité systématique envers l'Occident suscitèrent la méfiance des nationalistes iraniens. Son alignement inconditionnel sur l'URSS se révéla fatal. Après le coup d'État de 1953, le parti fut violemment réprimé. Toujours fidèle à Moscou, le Tudeh adopta des positions souvent perçues comme contraires aux intérêts nationaux. Même lors de la crise des otages américains en 1979, certains de ses membres contribuèrent à attiser le sentiment anti-occidental, dans le cadre d'une stratégie conforme aux orientations soviétiques. ARMAND SHAHBAZI

L'exil plutôt que la guerre civile

Afin d'éviter un bain de sang, Mohammad Reza Chah Pahlavi choisit de quitter l'Iran. Malgré un plan de l'armée visant à sécuriser le pays et les demandes de ses soutiens, dont plusieurs dignitaires chiites, l'implorant de rester. **PAR YVES BOMATI**



AP/SIPA

Un aller sans retour Le 16 janvier 1979 sur le tarmac de l'aéroport de Téhéran, le couple impérial rejoint son avion. Destination Assouan, où l'attend le président Sadate.

Le 16 janvier 1979, Mohammad Reza Chah Pahlavi reçoit son ultime visiteur, le professeur Baheri, un brillant juriste. Ce dernier s'emploie depuis plusieurs jours à le dissuader de quitter l'Iran. Peine perdue, quelques heures plus tard, tentant de cacher ses larmes à la presse, le chah monte avec ses proches dans *Le Shahine* (L'Aigle) impérial. Il s'envole pour Assouan en Égypte. Pourquoi l'exil plutôt que de rester dans son pays?

À vrai dire, son sort avait déjà été scellé lors de la conférence hypocrite de Guadeloupe qui avait rassemblé, du 4 au 7 janvier, à l'invitation de Valéry Giscard d'Estaing (France), les hommes d'État Jimmy Carter (États-Unis), James Callaghan (Royaume-Uni) et Helmut Schmidt (Allemagne de l'Ouest), tous quatre tombant d'accord pour remplacer l'empire par une république islamique. Il restait cependant au chah quelques atouts pour s'y opposer. De Bagdad, le grand ayatollah Koï, au sommet de la hiérarchie chiite, l'avait assuré dès novembre de son soutien et lui souhaitait un plein «succès au service de l'islam et de l'Iran». L'ayatollah Mohammad Kazem Shariatmadari, dans sa constante lucidité – qu'il paya fort cher à l'avènement de l'ayatollah Ruhollah Khomeyni – l'avait exhorté: «Sauvez le pays, faites rétablir l'ordre. Un bain de sang nous attend!» L'armée elle-même se tenait prête: elle avait élaboré un plan, le «plan Khach», dont l'objectif était de sécuriser le pays et d'inverser les rapports de forces internes pour, le calme restauré, négocier avec les opposants dans le cadre constitutionnel. Dès que le chah en donnerait l'ordre, des unités de «forces spéciales» et de police à Téhéran et en province arrêteraient les principaux meneurs de l'opposition radicale. Des officiers et sous-officiers de réserve assuraient en outre: «Nous descendrons dans la rue, occuperons les ministères, imposerons une politique de salut public!»

Malgré tous ces précieux soutiens – mais qui étaient bien minces face à ses anciens alliés –, le système impérial s'était grippé et le chah, désabusé mais toujours informé heure par heure, persista à interdire aux forces impériales l'usage de leurs armes, passant outre l'indignation de ses troupes mises jusque dans l'incapacité de se défendre.

Et puis, il le savait: depuis les horribles tragédies du samedi 19 août 1978, où le cinéma Rex avait flambé et le «vendredi noir» du 8 septembre 1978, tous les médias, alimentés par la seule opposition, l'accusaient des pires crimes envers son peuple – les preuves du contraire, loin de faire bouger les lignes, avaient aiguisé les ressentiments à son égard au risque de déclencher une guerre civile s'il restait.

Obéir aux pressions anglo-américaines qui l'avaient poussé à la libéralisation, invité à la modération et dissuadé d'appliquer la loi martiale fut l'erreur qu'il regretta amèrement plus tard: «Je sais que je me suis trompé. Mais il n'était pas facile de prendre une décision en ce temps-là. Je ne voulais pas faire verser le sang de mon peuple.»

Et le chah choisit l'exil.

La tribune de **Clément Therme***

« L'idée même d'un futur meilleur semble s'être évanouie »

* Chercheur associé à l'Institut français des relations internationales (Ifri).



DR

L'Iran n'affronte plus la seule crise nucléaire : il en subit plusieurs à la fois. Politique, économique, sécuritaire, sociale : cette multiplication des tensions forme une véritable polycrise, dont sa société peine à voir l'issue. La République islamique se referme davantage chaque jour dans une fuite en avant sécuritaire et une surenchère idéologique. La surveillance numérique s'étend, les arrestations arbitraires se multiplient et toute contestation est criminalisée. Résultat : un peuple désabusé, persuadé que l'avenir se résume à une suite de restrictions, d'humiliations. Autrefois nourrie par les promesses de réforme ou le rêve d'un changement politique profond, l'idée même d'un futur meilleur semble s'être évanouie.

L'économie est en chute libre. L'inflation dévore les salaires, le rial s'effondre, la pauvreté s'étend et la corruption gangrène tous les échelons du pouvoir. Les infrastructures vieillissantes ne suivent plus la croissance urbaine : transports et réseaux électriques défaillants, hôpitaux sous-financés, crise de l'eau. Étranglé par l'instabilité juridique et la mainmise des conglomérats liés aux gardiens de la révolution, l'investissement privé est en berne. L'Iran dispose pourtant de tout pour réussir : hydrocarbures, richesses minières, jeunesse éduquée et capital humain. Ces ressources sont mal utilisées, détournées au profit de cercles restreints, tandis que la majorité se débat dans un quotidien marqué par les privations et le déclassement.

À cela s'ajoute la montée des tensions sécuritaires. L'été 2025 a été marqué par une série d'explosions attribuées à des sabotages d'installations sensibles, signe d'une infiltration accrue des services étrangers, notamment du Mossad.

La jeunesse rêve d'émigration

Sur le front extérieur, l'escalade militaire avec Israël a franchi un seuil inédit en juin 2025 : plus de 550 missiles et 1000 drones iraniens ont frappé Israël, tuant 28 personnes et en blessant 3000 autres. Les frappes israéliennes ont fait 5800 blessés et 1062 morts, dont 800 militaires, selon les sources officielles iraniennes qui présentent ces attaques comme une démonstration de puissance balistique et une victoire politique – des médias conservateurs affirmant même que Washington aurait proposé un cessez-le-feu par crainte de nouvelles frappes sur ses bases militaires régionales. Mais ce discours masque une réalité crue : ces affrontements épuisent l'économie, traumatisent la société et accentuent l'isolement international. Ces crises ont un coût humain élevé. Des milliers d'Iraniens qualifiés quittent le pays, incapables de s'y projeter. Éduquée, la jeunesse connectée rêve d'émigration plutôt que d'innovation. La confiance dans l'État et ses institutions se délite. La cohésion sociale se fragilise, minée par les inégalités et un sentiment croissant d'injustice. L'Iran aurait pu suivre un autre chemin. Une économie réformée, une politique étrangère alignée sur les besoins de sa population, une gestion durable de l'environnement : autant de leviers pour bâtir un pays prospère et stable. Mais le régime persiste à confier son destin à des cercles idéologiques conservateurs, souvent issus des franges les plus défavorisées, sans expérience de gestion moderne, mais bardés de certitudes révolutionnaires. Plutôt que d'assumer ses échecs, il exige des Iraniens qu'ils acceptent la pauvreté comme une vocation patriotique, la pénurie comme une vertu.

Cette posture de résignation, souvent présentée comme une nécessité historique, est le produit d'un mode de gouvernance centré sur la préservation du régime plutôt que sur la satisfaction des besoins de la population. Sa persistance enferme le pays dans un cycle cumulatif de pauvreté, de défiance à l'égard des institutions et d'isolement international. Une large partie de la société évolue dans une incertitude structurelle qui inhibe la capacité de projection collective. Alors que les tensions militaires avec Israël apparaissent récurrentes, la République islamique continue de sacrifier les intérêts nationaux pour assurer sa survie en investissant dans la promotion de son idéologie et en prenant des décisions sécuritaires au détriment de la défense du bien-être de la majorité de sa population.

Et si la meilleure façon d'entrer dans l'histoire, c'était de s'y abonner ?



BULLETIN D'ABONNEMENT

1 Je choisis ma formule d'abonnement
(Je coche la case correspondante)

☐ OFFRE 1 AN **-54%**
10 n° + 4 hors-séries + l'accès digital pour 84 € au lieu de ~~181,40~~ €*

☐ OFFRE 6 MOIS **-50%**
5 n° + 2 hors-séries + l'accès digital pour 45 € au lieu de ~~90,70~~ €*

2 J'indique mes coordonnées

☐ Mme ☐ M. Nom (1) .....

Prénom (1) .....

Adresse (1) .....

CP (1) |_|_|_|_|_| Ville (1) .....

Tél. |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

Pour ne rien rater de l'actualité d'Historia, merci de renseigner l'email du bénéficiaire de l'abonnement :

Email .....

3 Je choisis mon mode de règlement

☐ **Par chèque bancaire ou postal** à l'ordre d'**Historia** à renvoyer avec ce bulletin dans une enveloppe non affranchie à l'adresse suivante : **Historia - Service abonnements - Libre Réponse 25694 60647 Chantilly Cedex**

☐ **Par carte bancaire,** rendez-vous sur la boutique d'abonnement d'Historia **boutique.historia.fr/942** ou flashez le QR code ci-contre →

☐ **Par téléphone** en contactant directement le **service clients** au **01 55 56 70 56** du lundi au vendredi de 9h à 18h.

Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros d'Historia au prix unitaire de 6€90, les numéros doubles au prix unitaire de 7€90 et les numéros d'Historia Hors-Série au prix unitaire de 9€90. Offre valable jusqu'au 31/12/2025 en France métropolitaine dans la limite des stocks disponibles. Service abonnements : 01 55 56 70 56. Email : **serviceclients@historia.fr**. *par rapport au prix de vente au numéro. En souscrivant à cette offre d'abonnement,vous acceptez nos conditions générales de vente disponibles sur le site **https://www.historia.fr/cgv**. Historia, géré par la SFPA et intégré au Groupe Les Echos, et en sa qualité de responsable de traitement, traite les données recueillies ci-dessus à des fins de gestion de votre commande et de votre abonnement via votre compte client. Les données indispensables pour remplir les finalités décrites sont signalées ci-dessus (1). Conformément à la règlementation en vigueur, vous bénéficiez d'un droit d'accès, de rectification, d'opposition, de limitation, de suppression et de portabilité de vos données. Pour exercer vos droits et/ou obtenir plus d'informations sur notre politique de confidentialité, vous pouvez vous adresser à : DPO Historia 10 boulevard de grenelle - 75015 Paris ou à l'adresse électronique DPO **dpo@lesechosleparisien.fr**. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'emails de notre part proposant des offres commerciales pour nos produits ou services analogues, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous souhaitez recevoir les offres des partenaires du groupe Les Echos - Le Parisien par email, merci de cocher cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas recevoir d'offres commerciales d'Historia par téléphone et/ou courrier postal, vous pouvez contacter le Service Clients par email à **serviceclients@historia.fr** ou par courrier à : Historia – Service Relations Abonnés - 45 Avenue du Général Leclerc - 60643 Chantilly Cedex

HKB894

Récit

Le Tintoret ou l'art de la ruse

En 1564, à Venise, les membres de la confrérie Saint-Roch doivent choisir l'artiste qui décorera leur église. Parmi les peintres en lice, Jacopo Robusti, dit « il Tintoretto », qui se joue de ses juges… et de ses adversaires ! PAR JEAN-YVES BORIAUD



En ces années 1560, Venise respire : n'étaient les soubresauts de bénignes montées des eaux et d'une peste récurrente, la paix, sous les doges Priuli, serait sans nuages. Au poste suprême se succèdent en effet alors, et sans véritable concurrence, deux frères : Lorenzo, mort en 1559 après seulement deux années de dogat, et Girolamo, élu aussitôt après, pour huit ans. Un homme paisible, connu surtout pour avoir, en 1562, imposé un uniforme couleur noire aux gondoles nobiliaires, jusque-là bariolées à l'envi. Mais si la Sérénissime savoure, toutes ces années, une salutaire paix politique et « sociale », cela ne signifie par pour autant que l'atmosphère y soit parfaitement irénique : conséquence de la prospérité ambiante, il y règne une concurrence d'un autre ordre mais tout aussi acharnée, entre les hommes de l'art, attirés de partout par les potentialités économiques offertes au sein d'une Venise au plus haut de sa prospérité.

Un appétit de beauté va se manifester au sein des *scuole*

La « bourgeoisie » marchande de la ville entend désormais s'entourer d'un décor aussi brillant que celui de la vieille aristocratie. Plutôt que dans de nobles *palazzi*, cet appétit de beauté va surtout se manifester au sein d'institutions semi-laïques, où aucun titre de noblesse n'est exigé : les *scuole* [confréries d'entraide typiques de Venise, *schole* en vénitien]. Il en existe quatre catégories : au bas de l'échelle, plusieurs centaines de *schole piccole*, corporations de petits artisans, des *schole de devozion*, organismes associatifs de charité voués au Saint-Sacrement, des *schole nationali*, regroupant des immigrés albanais, arméniens, allemands, grecs… et surtout six prestigieuses *schole grandi*, riches confréries à vocation charitable, assurant frais d'enterrement des plus pauvres, fournitures aux pèlerins, secours aux veuves…

Nous sont parvenus quatre de leurs somptueux sièges, tous organisés selon un même plan : une grande salle de réunion au rez-de-chaussée, la *Sala Terrena*, dévolue aux activités de charité, d'où un escalier monumental mène



BRIDGEMAN IMAGES

Plafond de la discorde Saint Roch protégerait de la peste. Une corporation d'artisans qui désire se placer sous son égide lance un concours. Le Tintoret en détourne les règles et dupe ses rivaux, dont Véronèse. Saint Roch en gloire, le Tintoret, église San Rocco.

à deux pièces d'apparat, l'une, la salle de l'Albergo, pour la réunion de la *Banca*, l'organisme de régulation économique de la *Scuola*, et de la *Zonta*, chargée de la gestion des questions sociales. L'autre, dotée d'un autel, constitue le point d'aboutissement des processions des confréries en l'honneur du saint tutélaire qu'elles se sont choisi. Et en ce riche *Cinquecento* se pose donc aux confrères une cruciale question : à qui faire appel pour donner à ces salles le décor pictural à même de faire honneur au saint en question, tout en surpassant les confréries rivales ?

Et, précisément, la question est d'actualité en 1564 pour une confrérie récente, puisque fondée seulement en 1461, mais déjà prestigieuse, celle de San Rocco, installée depuis 1478 dans le *sestiere* [quartier] San Polo, sur la place… San Rocco. Le saint que s'est choisi la confrérie n'est d'ailleurs pas n'importe qui : il s'agit de saint Roch, originaire de Montpellier et censé protéger contre la peste, particulièrement invoqué à Venise pour la première des grandes épidémies qui affectèrent la ville, entre 1347 et 1352. Toujours est-il qu'en 1560 l'architecture de l'édifice paraît complète aux confrères : ils •••



JUERGEN RITTERBACH/ALAMY/PHOTO12

Coup de maître **Emportée par la célérité et la virtuosité du travail du peintre, la confrérie décide de confier au Tintoret la décoration de l'Albergo.** Salle de l'Albergo dans la Scuola Grande de San Rocco, décorée par Le Tintoret d'une monumentale crucifixion (5 m x 12 m).

••• peuvent maintenant se mettre en quête du peintre qui saura, sur parois et plafonds, rendre le meilleur hommage à San Rocco. Pour cela, ils vont suivre la procédure habituelle et mettre le vaste chantier au concours.

C'est peu dire qu'ils ont l'embarras du choix dans une ville où fourmillent une infinité de peintres, regroupés – en principe et comme ailleurs – au sein de la confrérie de Saint-Luc. Le thème du «test» que devront passer les concurrents est précis: chacun devra fournir un dessin préparatoire au «san Rocco en gloire» destiné à figurer dans l'ovale central du plafond de la salle de l'Albergo. L'enjeu est d'importance puisqu'à l'artiste sélectionné sera confié l'ensemble de la décoration de la *scuola*. Ayant eu vent de l'affaire en amont, un peintre célèbre, Tiziano Vecellio («Titien», 1488-1576), a bien présenté un projet dès 1553 mais, bien que membre de la confrérie, il n'a pas été suivi par ses pairs. Le concours sera donc réellement ouvert. Se présentent d'emblée deux «étrangers» et deux «monstres sacrés» locaux. Les premiers sont deux artistes aux dents longues, qui tentent de s'immiscer dans les adjudications vénitiennes. Un Florentin de 44 ans, Giuseppe Porta, dit Salviati, qui a déjà travaillé à Rome, à Bologne et à Padoue, et un très jeune peintre marchois [région des Marches en Italie centrale], Federico Zuccari (v.1540-1609), jusque-là très attaché à la ville de Rome. Les deux «locaux» bénéficient déjà d'une large notoriété: Paolo Caliari, dit Véronèse (1528-1588), immense gloire vénitienne, a déjà décoré pas moins de deux salles du palais des Doges et vient de terminer (en 1563) les immenses *Noces de Cana* aujourd'hui au Louvre.

Certains détracteurs trouvent son style « halluciné »

L'autre peintre local est Jacopo Robusti dit le Tintoret (1518-1594), déjà bien connu du monde vénitien des *scuole*, puisqu'il a notamment réalisé, pour la *scuola della Trinità*, plusieurs représentations des scènes de la Genèse. Mais l'énergie, voire la fougue de son pinceau, ne fait pas l'unanimité à Venise, où il compte de solides détracteurs – certains trouvent son style «halluciné». Pour lui, donc, rien n'est acquis, d'autant qu'il a appris qu'un membre éminent du conseil, Gian Maria di Zignoni, offre de financer l'œuvre à hauteur de 15 ducats à condition que le peintre n'en soit pas le Tintoret! Lancé en mai 1564, le concours doit se clore très rapidement, c'est-à-dire dans le courant du mois de juin. Les trois premiers concurrents jouent donc le jeu, et nous avons même conservé des esquisses préparatoires du projet de Zuccari, actuellement au British Museum, ainsi qu'une copie de celui de Véronèse, aujourd'hui au Gardner Museum de Boston.

Or, le jour de juin fixé pour la réception des projets, le Tintoret est le seul à se présenter les mains vides. Son tour venu, il demande qu'on se hisse jusqu'au plafond afin de dévoiler l'ovale crucial. Et là, tétanisé, jury et concur-

“L’artiste, qui n’a pas respecté le cahier des charges, a bénéficié de complicités au sein de la confrérie pour installer nuitamment son œuvre”

rents découvrent, en cet ovale, la peinture, achevée, du Tintoret. Stupeur dans l’assistance: il a fallu au peintre, pour installer nuitamment son œuvre, des complicités internes, c’est-à-dire au sein même de la confrérie, et le Tintoret, de toute façon, n’a pas respecté le cahier des charges qui – on l’a dit – prévoyait… un dessin. Qu’à cela ne tienne, répond-il sans se démonter, il est tout à fait disposé à faire cadeau de sa composition aux frères, lesquels, il le sait bien, ne peuvent, statutairement, refuser un présent offert… à san Rocco. On passe quand même au vote et c’est évidemment le «projet» du Tintoret qui l’emporte, par 31 voix contre 20: l’acte de donation est signé le 22 juin, et le concours officiellement clos le 29.

En les mettant ainsi devant le fait accompli, le Tintoret a réussi à prouver aux confrères qu’il travaille vite et bien, ce qui, pour eux, est tout «bénéfice», au plein sens du terme: ayant compris la leçon, ils vont donc lui confier l’immense chantier de la *scuola*. Ils ne seront pas déçus: en 1565, il termine la décoration du plafond de l’Albergo, ce qui lui vaut d’être admis dans la confrérie, et en 1567, à peine terminée celle des murs de la pièce, il y est reçu au conseil d’administration. Pour rétribution, il n’a demandé qu’une pension annuelle – versée à vie – de 100 ducats. C’est peu, mais le chantier va jouer pour lui le rôle d’une brillante et durable vitrine: les deux salles du premier étage ne seront achevées qu’en 1581 et le rez-de-chaussée seulement en 1587. Inévitable contrepartie: l’«enfant terrible de la lagune» gagnera dans l’affaire la haine de son rival Véronèse – ce dont il s’accommodera fort bien. En revanche, sa cynique supercherie a valu à la ville de Venise l’un des plus purs chefs-d’œuvre de l’art de son temps.



THE TRUSTEES OF THE BRITISH MUSEUM

Recalé Exécuté à l’encre de Chine et lavis gris sur papier bleu pour le concours de la confrérie, ce dessin est signé Federico Zuccari, l’un des concurrents malheureux du rusé Tintoret. Esquisse du projet de médaillon de la Scuola San Rocco.

Les concours : une passion vénitienne ?

C’est Florence qui, dit-on, inaugura cette pratique renaissante en 1401, pour la réalisation de la seconde porte de bronze du baptistère Saint-Jean. À Venise, la mode fut lancée quelques décennies plus tard, lorsqu’il fallut édifier, sur le Campo Santi Giovanni e Paolo, un monumental groupe équestre, à la gloire du condottiere Bartolomeo Colleoni : la Sérénissime demanda alors à trois artistes (Alessandro Leopardi, Bartolomeo Bellano et Andrea del Verrocchio) de présenter leurs projets. Verrocchio l’emporta, en 1480, avec une maquette grandeur nature, en bois recouvert de cuir noir. Mais ce fut seulement en 1503 que fut décidé le premier concours de peinture, pour la fabrication d’un *telero*, grande toile destinée à la salle du Conseil. Dès lors allaient se succéder sans trêve des concours pour la « moindre » commande, émanant des petites ou grandes *scuole*. Cela jusqu’à un extraordinaire concours qui, en 1587, mit aux prises les vieux ennemis, Véronèse et le Tintoret, pour la réalisation du *Paradis* de la salle du Grand Conseil. Le Sénat choisit, cette fois, le premier, mais il mourut peu après et le magnifique projet échut, encore une fois, à son rival. J.-L. B.

Une œuvre, un artiste



THE WALLACE COLLECTION, LONDON

Une demoiselle sur une balançoire… Cette scène galante inspire-t-elle deux siècles plus tard sa chanson à Yves Montand ? Londres.

Les hasards heureux de l'escarpolette de Fragonard

Toile emblématique du rococo français, ce tableau s'impose comme une œuvre sentimentale, libertine, voire érotique, tel un écho pictural au fameux roman épistolaire de Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses*. PAR SERGE LEGAT

L'art de Fragonard fut redécouvert dans la seconde moitié du XIXe siècle, notamment grâce aux frères Goncourt, qui voyaient en lui «un *amoroso* galant, païen, badin». Il peignit avec franchise des friponneries délicieusement érotiques, des toiles alliant plaisir et polissonnerie. Souvent l'esprit de libertinage s'efface au profit d'une saine et joyeuse sensualité dans des œuvres où la liberté du sujet correspond à celle de la facture, tout en empâtements et jaillissements de tons et de teintes qui s'unissent dans un même élan vital.

Jean-Honoré Fragonard est né à Grasse en 1732. Très jeune, il suivit sa famille à Paris. Après un passage dans l'atelier de Chardin (1699-1779), il fit son apprentissage chez Boucher (1703-1770), dont la peinture claire et enjouée, dédiée à la beauté féminine, le marqua durablement. Vainqueur du premier prix de peinture de l'Académie en 1752, il entra à l'École royale des élèves protégés. Quatre ans plus tard, il partit pour l'Italie comme pensionnaire de l'Académie de France à Rome. De retour en France, il fut triomphalement agréé par l'Académie en 1765, mais préférant aborder des sujets plus aimables, il abandonna la peinture d'Histoire.

La fête avant les tempêtes

De 1771 à 1773, Fragonard travaille au décor du pavillon de Louveciennes pour Madame du Barry où ses peintures sont des pages rayonnantes de joie de vivre et de joie de peindre. Elles furent pourtant violemment critiquées car jugées démodées, et seront remplacées par des toiles de Joseph-Marie Vien (1716-1809), propagateur du néoclassicisme naissant. Après un second séjour en Italie, le style de Fragonard évolua. Sa facture se fit plus lisse, sa peinture moins claire et moins lumineuse. Délaissé par le succès depuis 1785, il se consacra, à partir de 1792, à son nouveau rôle de conservateur du musée du Louvre. Dès lors, il ne peignit plus guère et mourut en 1806, oublié de tous. • • •

En quatre dates

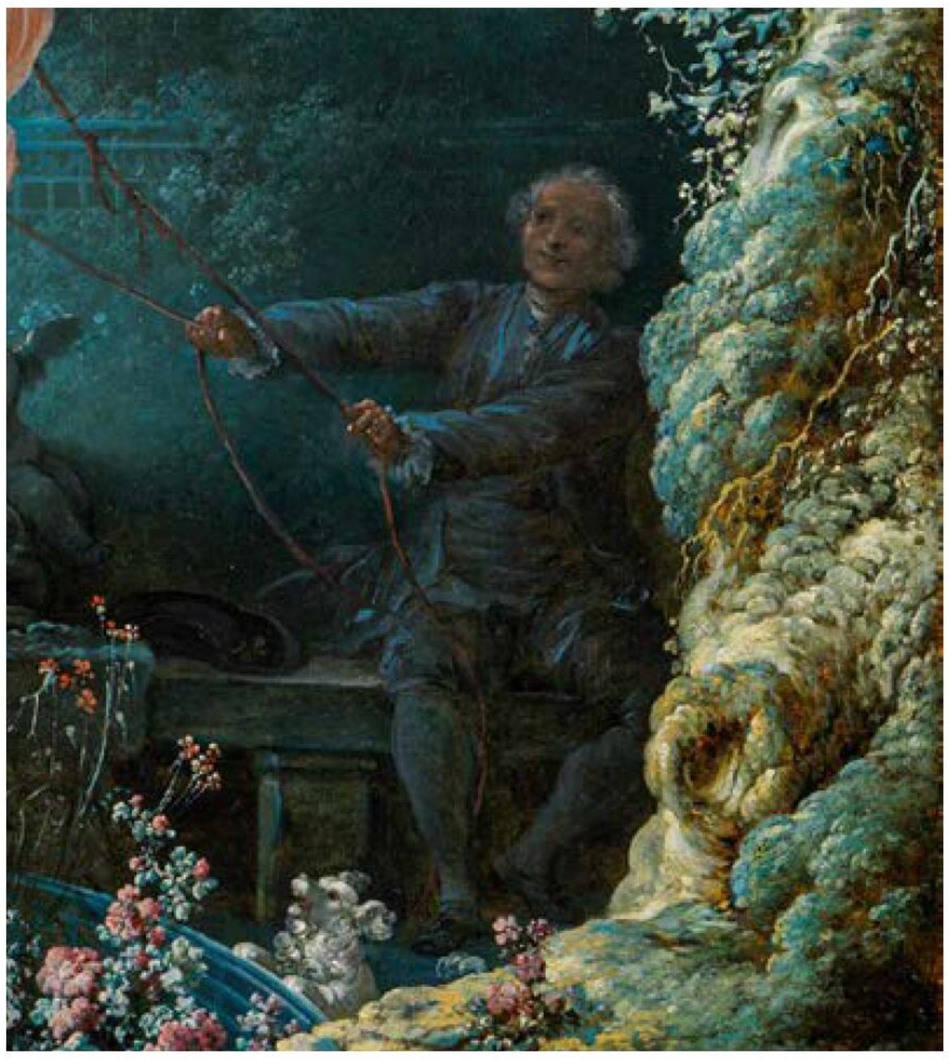
5 avril 1732
Naissance à Grasse.

1752
Remporte le Grand prix de l'Académie royale de peinture.

2 septembre 1769
Mariage avec Marie-Anne Gérard (peintre sur miniature), sœur de Marguerite, qui sera l'élève de Fragonard.

22 août 1806
Disparition de Fragonard à Paris.

Une œuvre, un artiste



L'homme poussant l'escarpolette

Contrairement au projet initial, l'homme qui pousse la balançoire n'est plus un évêque mais le mari trompé qui offre ainsi un délicieux spectacle à l'amant de sa femme. La restauration du tableau, en 2021, a permis à l'œuvre, recouverte par une couche de vernis jauni par le temps, de retrouver ses couleurs d'antan. L'homme âgé, placé à droite, ne porte pas les vêtements noirs symboliques d'un religieux mais est habillé de bleu, tel un laïc. La présence d'un évêque aurait pu être problématique et dangereuse pour la jeune carrière de Fragonard. Le jeune amant pose un autre problème car le baron de Saint-Julien est âgé de 54 ans au moment de la commande. Il pourrait, en fait, s'agir de son fils dont l'âge s'accorderait mieux à la physionomie du jeune homme.

La sculpture représentée

L'Amour menaçant, sculpture d'Étienne Maurice Falconet (1716-1791), couronne les frivolités de la scène. Réalisée vers 1757, la statue de marbre, de nos jours exposée au Louvre, fut commandée par Madame de Pompadour. En mai 1761, elle ornait les jardins de l'hôtel d'Évreux (actuel palais de l'Élysée), résidence parisienne de la favorite. L'index sur la bouche de Cupidon commande le silence et indique, avec une pointe d'humour, la nature secrète et discrète d'une relation à trois. La princesse Diana, en d'autres temps, aurait dû s'en souvenir !



La pantoufle volante

La jeune femme dévoile ses jambes et sa jarretière à un admirateur médusé. Comme un défi, une mule échappe de son pied menu. Allusion érotique, le dévoilement du pied annonce d'autres plaisirs à venir. Il symbolise l'abandon et la sensualité de la coquette dont le sourire malicieux et le regard complice excitent les appétits masculins.
De Renoir aux tenants de l'action painting, le tableau demeure une source d'inspiration pour les artistes qui y voient une célébration de la beauté, de la sensualité et de la liberté.

••• Si le XVIII[e] siècle fut celui de la fête par excellence, Fragonard en fut l'un de ses plus merveilleux représentants, mais le changement du goût que connut l'Europe dès les années 1750-1760 le frappa de plein fouet. Pour lui, comme pour beaucoup d'autres artistes, la fête était bel et bien terminée et pour tous ceux et celles qui avaient dansé, chanté et aimé au bord d'un gouffre béant, sans aucune conscience du péril, l'avenir devenait aussi précaire que le mouvement des escarpolettes sur lesquelles les charmantes figures de Fragonard se balançaient. Le commanditaire des *Hasards heureux de l'escarpolette* est vraisemblablement le baron de Saint-Julien, receveur du clergé de France et grand amateur de la peinture de Fragonard, dont il posséda plusieurs tableaux d'importance et de qualité. Il rédigea, selon les Mémoires de l'écrivain Charles Collé, la missive suivante: «Je désirerais que vous peignissiez Madame sur une escarpolette qu'un évêque mettrait en branle. Vous me placerez de façon, moi, que je sois à portée de voir les jambes de cette belle enfant et mieux même…» Le destinataire de cette lettre n'est pas Fragonard mais le peintre Gabriel-François Doyen,

qui en resta «pétrifié!», lui qui venait de connaître un immense succès au Salon de 1767, en réalisant son chef-d'œuvre *Sainte Geneviève et le Miracle des Ardents* pour l'église Saint-Roch de Paris… Doyen réagit: «Comme j'étais bien éloigné de vouloir traiter un pareil sujet, si opposé au genre dans lequel je travaille, j'ai adressé ce seigneur à M. Fagonat [sic] qui l'a entrepris et qui fait actuellement cet ouvrage singulier.» Fragonard, ravi, accepta la commande! Ce tableau est l'une de ses œuvres les plus célèbres et l'une des plus emblématiques de l'art du XVIIIe siècle. Selon Yuriko Jackall, conservatrice en chef de la Wallace Collection, il s'agirait du «plus grand tableau rococo». En 1765, Fragonard triomphe au Salon, en présentant *Le Grand Prêtre Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé* (musée du Louvre) qui lui vaut d'être agréé par l'Académie royale de peinture et de sculpture.

Amour galant, amour de l'argent

L'artiste s'annonce comme le grand peintre d'Histoire que le royaume de France attendait. Peine perdue! Fragonard préférera se consacrer à des toiles légères et libertines appréciées de commanditaires fortunés. Les scènes d'amour galant représenteront environ un cinquième de toute sa production. Son «appât du gain» n'y est pas étranger, selon Bachaumont en 1769. Citons également Madame d'Épinay à qui l'on demandait des nouvelles de Fragonard en 1771: «M. Fragonard? Il perd son temps et son talent: il gagne de l'argent.» La technique virtuose et le dynamisme de la touche de Fragonard transcendent pourtant le sujet frivole et libertin. Le spectateur est transporté dans un merveilleux parc, planté d'arbres immenses et peuplé de sculptures, qui devient le cadre enchanteur d'une scène joyeuse dont l'axe principal est l'escarpolette. La balançoire symbolise les sentiments instables de l'amour et, tout particulièrement, l'inconstance féminine. Le balancement et le mouvement évoquent le partage physique et émotionnel des relations amoureuses ouvertes. Loin des grivoiseries de Pierre-Antoine Baudouin (l'un des gendres de Boucher), Fragonard s'affirme comme le peintre du bonheur fugitif, de l'émotion palpable, du plaisir sans contrainte et, hélas, d'une époque révolue!

Les fêtes galantes : de Watteau à Fragonard



CC0 WIKIMEDIA COMMONS

La fête galante fera les beaux jours de Watteau et de ses suiveurs, Lancret et Pater, et atteindra son paroxysme sous les pinceaux de Boucher et de Fragonard. Tout commence en 1717, lorsque Jean-Antoine Watteau est reçu à l'Académie royale de peinture et de sculpture pour son *Pèlerinage à l'île de Cythère* (ci-dessus) – visible au musée du Louvre – pour lequel sera créé le genre de la fête galante. Des aristocrates élégants et oisifs se font la cour et continuent à badiner tout en quittant à regret une île arcadienne où ils connurent les plaisirs de l'amour. Pour originale que soit la fête galante, le genre n'en repose pas moins sur des traditions picturales anciennes. Héritages flamand et vénitien, dont Antoine Watteau fait la synthèse en puisant chez l'un ses sujets de prédilection, comme les scènes de kermesses ou de repas de noces, chez l'autre l'atmosphère bucolique chère à Giorgione et Titien. Chez Watteau, la fantaisie reste poétique, allusive, énigmatique même. Chez Nicolas Lancret et Jean-Baptiste Pater, les intentions sont plus appuyées. L'érotisme charnel prend le pas. La fête n'est plus rêvée mais consommée chez François Boucher et la sensualité assumée. Suivant la mode de la pastorale, ce dernier travestit fréquemment ses personnages en bergers et bergères de comédie (ci-contre *Un automne pastoral*, Wallace Collection, Londres), évoquant ainsi un monde champêtre idéalisé, dans la tradition de *L'Astrée*, roman d'Honoré d'Urfé. Comme l'écrira Théophile Gautier : « Chez Boucher, même les moutons sont savonnés ! » Fragonard élèvera le genre de la fête galante à une peinture du pur et vrai plaisir et peindra les derniers feux du style rococo et de l'art rocaille bientôt supplantés par la rigueur et l'austérité du néoclassicisme.



THE WALLACE COLLECTION, LONDRES



NADINE JESTIN/HANS LUCAS/MUCEM/SP

Poussières d'étoiles Plus de 300 pièces, dont de notables prêts du Louvre, notamment *L'Astronome* – parfois aussi titré *L'Astrologue* – de Vermeer, illustrent les liens tissés à travers les millénaires entre les hommes et la voûte céleste.

Se reconnecter aux astres

À Marseille, une exposition d'envergure explore l'histoire de l'astronomie et de l'astrologie dans les sociétés méditerranéennes pour mieux questionner notre relation actuelle à l'immensité étoilée. Et le risque encouru aujourd'hui de la perdre de vue !

Lever les yeux au ciel ne passe pas toujours pour un signe de désapprobation. Le Mucem nous y incite même le temps d'une exposition, dont un seul chiffre résume l'ambition: le Louvre lui a consenti une quarantaine de prêts parmi lesquels *L'Astronome*, chef-d'œuvre de Vermeer, qui y restera accroché jusqu'au 6 octobre. Au total, 300 instruments savants ou objets d'art s'offrent à notre observation et permettent de constater que l'esthétisme des premiers n'a rien à envier à celui des seconds. Entourés d'élégantes cimaises bleutées, nous voilà prêts à découvrir comment les sociétés méditerranéennes ont construit leur rapport à la voûte nocturne pour se situer dans l'univers, s'organiser sur Terre (prévoir les récoltes, naviguer…) ou y projeter leur imaginaire. La Mésopotamie peut se targuer des premiers relevés astronomiques connus. Consignés sur des tablettes d'argile au début du IIe millénaire av. J.-C., ils décrivent le cycle des astres,

notamment les constellations, avant que cette vision du ciel ne circule chez les poètes et savants des mondes grecs. «Quarante-huit constellations, dont celle du Zodiaque, sont fixées dans l'Antiquité», explique Juliette Bessette, l'une des commissaires. «Puis de nombreux noms d'étoiles dans le monde arabo-musulman médiéval». C'est là, qu'à partir du VIIIe siècle, ont lieu les avancées les plus significatives. En vitrine, de superbes objets illustrent cette évolution. Avec ses 6,3 cm de diamètre, une sphère ciselée passe presque inaperçue: il s'agirait, pourtant, du plus ancien modèle connu de globe céleste (IIe s. av. J.-C.?).

Chacun sera surpris de constater que l'astronomie et l'astrologie ont longtemps fonctionné dans un rapport complémentaire, parfois pratiquées par les mêmes personnes. Ainsi, Nostradamus faisait-il valoir un bagage savant pour prédire leur avenir aux puissants de la Renaissance. Ces disciplines n'ont, peu à peu, divergé qu'à partir de l'époque moderne, lorsque l'on a compris que la Terre n'était pas au centre du cosmos. L'importance de cette «révolution héliocentrique» est amplement mise en relief, comme l'impact de la lunette astronomique grâce à laquelle, au XVIIe siècle, les scientifiques accèdent à quantité d'étoiles encore inconnues. Imaginez la fièvre de Galilée lorsqu'il put observer, en 1609, que la surface de la Lune n'était pas régulière, mais parsemée de cratères!

Tout en retraçant les avancées de la connaissance, le Mucem, fidèle à sa vocation de musée de société, montre la relation que les populations ont créée avec les astres. Elle transparaît à travers notamment la prégnance des motifs étoilés dans l'art arabo-musulman.

Lumières dans la nuit

Certaines croyances demeureront, d'ailleurs, bien ancrées malgré les démentis scientifiques. La compréhension de la nature des comètes n'abolira pas les superstitions qu'elles engendrent… Aujourd'hui, 40 % des Français déclarent toujours croire que la position des planètes au moment de la naissance d'une personne influe sur sa destinée. Une curiosité symbolise cet engouement pour l'astrologie: la présentation du cabinet du «mage Belline», célèbre voyant des années 1950 à 1970, dont l'aspect se distingue à peine de celui d'un médecin. Les artistes contemporains, conviés à dialoguer avec l'Histoire, pointent, eux, un paradoxe. Alors que la connaissance des astres n'a jamais été aussi avancée, la pollution lumineuse rend les étoiles de moins en moins visibles à l'œil nu et nous risquons de perdre notre rapport au ciel. Le Mucem ne vise pas la lune en nous proposant de comprendre comment notre héritage commun s'est construit: il nous sensibilise aussi à sa préservation.

STÉPHANIE GATIGNOL

Lire le ciel. Sous les étoiles en Méditerranée, Mucem, Marseille (13), jusqu'au 5 janvier. www.mucem.org





LUCIA FARAIG/SP

Le chat et la souris Entre le prisonnier espagnol et le pacha barbaresque d'Alger se noue une étrange relation…

Cinéma

Cervantès avant Don Quichotte

Loin des récits scolaires, le réalisateur hispano-chilien Alejandro Amenábar mêle habilement réalité et fiction pour raconter un épisode de la vie rocambolesque de Miguel Cervantès (1547-1616). Capturé par des corsaires ottomans avec son frère Rodrigo en 1575, Cervantès est détenu à Alger. Il multiplie les plans d'évasion, assumant à chaque échec la responsabilité pour protéger ses codétenus. Durant ses cinq ans de captivité, il trouve refuge dans l'écriture, inventant des histoires qui fascinent aussi bien les captifs que le pacha. Quelques rares chrétiens se convertissent à l'islam. Mais Cervantès refuse d'épouser une autre religion. Craint et respecté, il bénéficie de privilèges qui lui permettent, durant quelques heures, de découvrir la beauté des rues animées d'Alger. La cité orientale est cosmopolite, plus tolérante socialement et sexuellement qu'en Espagne.

En miroir des ouvrages de Cervantès, Alejandro Amenábar livre un film romanesque, où le rocambolesque flirte avec l'Histoire puis s'enrobe de fiction. Si la littérature fait état de comparution de l'écrivain devant le pacha d'Alger, qui lui aurait laissé la vie sauve, la relation homosexuelle entre les deux hommes pourrait relever de l'imaginaire. « Même si, comme le souligne Amenábar, il est possible qu'il y ait eu une tension homo-érotique entre Cervantès et son geôlier le pacha, et […] qu'il est probable que Cervantès se soit laissé aimer pour survivre. » Porté par des acteurs convaincants, le film permet de redécouvrir la personnalité intrigante de Cervantès. **YETTY HAGENDORF**

Cervantès avant Don Quichotte, film d'Alejandro Amenábar, avec Julio Peña, Alessandro Borghi, Miguel Rellán… (134 min) Sortie le 1er octobre.

Télévision

Marie Stuart percée à jour



GEDEON PROGRAMMES/SP

En 2023, trois cryptanalystes amateurs annonçaient avoir « cassé » le code utilisé par Marie Stuart dans 57 lettres rédigées alors que sa cousine, Élisabeth Ire d'Angleterre, la retenait captive. Ce documentaire raconte comment un informaticien vivant en Israël est tombé, par hasard, sur ces documents que l'on croyait perdus – alors qu'ils dormaient à la BnF ! – puis comment un professeur de musique allemand et un astrophysicien japonais l'ont aidé à identifier l'autrice et à percer ses cryptogrammes très élaborés. Le spectateur appréciera autant le jeu de piste que l'opportunité offerte aux historiens d'approfondir leur connaissance de la reine d'Écosse, décapitée à 44 ans en 1587. **S. G.**

Marie Stuart, l'énigme des lettres codées, documentaire d'Augustin Viatte (90 min). Sur Arte, le 27 septembre à 20 h 55.



Cinéma

L'itinéraire d'un monstre

Présenté au dernier festival de Cannes, le film *La Disparition de Josef Mengele*, adapté du roman éponyme d'Olivier Guez (prix Renaudot 2017), a déjà fait l'objet d'une remarquable adaptation théâtrale, toujours à l'affiche au théâtre de La Pépinière, à Paris. Tourné en noir et blanc par le metteur en scène russe Kirill Serebrennikov, le film met l'accent sur l'effroyable impunité dont a bénéficié le monstrueux médecin d'Auschwitz, après s'être livré aux pires expériences sur les déportés. Sans complaisance, le réalisateur scrute le



2025 BAC FILMS DISTRIBUTION ALL RIGHTS RESERVED/SP

quotidien sordide d'un vieillard devenu paranoïaque et qui ne manifeste jamais le moindre remords, mais revendique fièrement, encore et toujours, l'idéologie nazie. Sa cavale sud-américaine, de Buenos Aires jusqu'à son décès au Brésil en 1979, est entrecoupée de flash-back qui morcellent le récit. Le film accorde un long moment à la visite de son fils Rolf, venu l'interroger pour essayer, en vain, de comprendre. Et le spectateur de se demander de quelles complicités Mengele a bénéficiées pour échapper à la justice pendant trente-quatre ans. Si August Diehl *(photo)*, dans le rôle principal, livre une performance subtile, le film reste bien en deçà du livre ou de la pièce, plus épurée, mais tellement plus efficace et puissante. **Y. H.**

La Disparition de Josef Mengele, de Kirill Serebrennikov, avec August Diehl (135 min). Sortie le 22 octobre.



Pour une peinture d'histoire(s)

À partir d'un tableau et d'une légende familiale, Gaëlle Nohant nous entraîne sur les traces de destins bouleversés par la Grande Guerre.





Transparence Un roman qui fouille les tempêtes existentielles.
Madame Hessel au coin du feu, par Édouard Vuillard (v. 1917, coll. part.).

Dans *La Part des flammes*, Gaëlle Nohant racontait l'épisode méconnu du tragique incendie du Bazar de la Charité, survenu le 4 mai 1897. Dans *Légende d'un dormeur éveillé*, elle évoquait la vie de Robert Desnos dans le Paris des Années folles jusqu'à sa mort à Terezín, en juin 1945. Dans *Le Bureau d'éclaircissement des destins*, elle nous invitait à suivre une certaine Irène qui s'était vu confier une terrible mission : restituer aux familles les objets ayant appartenu aux déportés assassinés dans les camps. Dans ce nouveau roman, elle inscrit, dans une réalité historique existante, celle de la guerre de 1914-1918, une légende qu'elle s'était forgée alors qu'elle était adolescente… Le tableau trônant dans le château familial, édifié au sein du vieux domaine viticole et représentant sa grand-mère, était l'œuvre d'un peintre roumain déserteur que celle-ci avait caché à l'insu de sa mère durant toute la durée de la Grande Guerre !

1917, la somme des peurs et des rêves

Quels extraordinaires points de départ, lorsqu'on est romancier, que les histoires de famille fabriquées par l'imagination et construites sur les sédiments que la mémoire dépose au fil du temps. Tout était donc en place. Il ne s'agissait plus que de structurer cette matière labile. Une jeune fille, sa mère, un jeune déserteur roumain, peintre, une période historique précise, l'hiver 1917, après Verdun, après la Somme, quand l'usure et le désespoir recouvrent tout. Et des personnages pris à des moments différents de leur évolution. La mère, Isaure, qui doit faire face à une autonomie toute nouvelle ; la jeune fille, Rosalie, toute en sève et en frustration ; le peintre enfin, Théodore, à la croisée des chemins, de sa vie et de sa peinture.

Dans ce livre, qui fait la part belle à une réflexion sur l'art – l'autrice avoue s'être beaucoup documenté sur les fauves et les expressionnistes –, chacun tente de trouver sa voie. Chacun sur son chemin, suivant comme il le peut une trajectoire que l'Histoire ne cesse de bouleverser. On songe à Valéry et à son *Cimetière marin* : « Le vent se lève, il faut tenter de vivre. » C'est le sujet même du livre, réflexion intense sur la résilience humaine et sur l'espoir, malgré les orages, qu'il faut à l'homme, pour avancer et ne rien lâcher de ses aspirations quand les circonstances lui interdisent toute liberté d'action et de pensée.

GÉRARD DE CORTANZE

L'Homme sous l'orage, de Gaëlle Nohant (L'Iconoclaste, 348 p., 21,90 €).

Au-delà des ténèbres



Péter Nádas a obtenu le prix du Meilleur Livre étranger 1999 pour son *Livre des mémoires*. Ce dernier était une traversée stupéfiante du XXe siècle, nourrie de tous les fantômes et de tous les cauchemars hantant une Europe marquée par les guerres qui l'avaient ensanglantée. Auteur d'une œuvre monumentale plaçant toujours l'homme au centre d'une Histoire qui le broie, il poursuit dans *Ce qui luit dans les ténèbres* son déchiffrement de la réalité hongroise. De l'éclatement de l'Empire austro-hongrois à la révolution de 1956, de l'imprégnation de la Shoah à la pesanteur communiste, c'est un siècle de tempêtes qui nous est ici restitué. Alors que la littérature contemporaine n'en finit pas de se regarder le nombril, Péter Nádas élève le débat, bouleversant les catégories morales, l'ordre politique, l'ensemble des croyances. En romancier qui n'hésite pas à prendre la grande Histoire à bras-le-corps, il pose la bonne question : « Qu'est-ce que penser l'Histoire en dehors de toute autorité ? » Péter Nádas, c'est Proust et Thomas Mann réunis. G. C.

Ce qui luit dans les ténèbres. Souvenirs de la vie d'un narrateur, de Péter Nádas (Noir sur Blanc, 1181 p., 34 €).

Tragédies roumaines



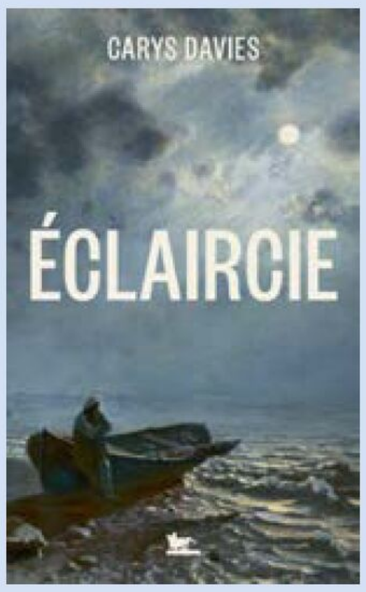
Lionel Duroy a découvert la Roumanie en lisant *Kaputt* de Curzio Malaparte. Une certaine Roumanie : celle du pogrom de Iași, durant lequel 13 000 Juifs furent massacrés sur ordre d'Ion Antonescu. « Je n'en finirai jamais avec la Roumanie », avoue notre auteur qui a déjà consacré au pays d'Aharon Appelfeld plusieurs livres, dont *Eugenia* et *Mes pas dans leurs ombres*. J'ai toujours pensé que derrière chaque grande œuvre se cache une obsession. Dans *Un mal irréparable*, Lionel Duroy revient sur la sienne : celle d'une histoire roumaine que les lecteurs français connaissent mal. Frédéric Riegerl, écrivain reconnu, s'y voit soudain confronté à un terrible secret de famille : les tortures qu'a infligées aux membres de cette dernière le régime communiste au début des années 1950. Lionel Duroy aime répéter qu'il n'est pas historien mais romancier : « Quand on écrit un roman sur des faits historiques, toute la difficulté est d'y introduire beaucoup d'éléments réels sans que cela commence à devenir un registre de connaissances. » Il dit aussi « avoir appris l'histoire dans les romans, plus que dans les livres d'histoire ». C'est exactement le sentiment que nous éprouvons à la lecture de ce grand récit au souffle puissant. G. C.

Un mal irréparable, de Lionel Duroy (Mialet-Barrault, 384 p., 21 €).

JARBINET
AIRBORNE 44
« Une des meilleures séries de guerre en BD »
GUERRES & Histoire
© 2025, Philippe Jarbinet / Casterman
Nouveau tome disponible au rayon bande dessinée
casterman

Aucun homme n'est une île

Dieu merci, John Ferguson débarque indemne sur l'île. Le voilà au beau milieu de nulle part, entre les Shetland et la Norvège. Fatigué. Détrempé. Transi. Quand le *Lily Rose* lève les voiles, le pasteur de la nouvelle Église libre d'Écosse (issue d'un schisme, en 1843 d'avec l'Église d'Écosse) se retrouve isolé sur ce bout de terre étrillé par les vents glacés. Seul, ou presque. Qu'est-il venu faire ici? Expulser le dernier habitant de l'île, Ivar, à la demande du propriétaire terrien pressé de libérer ses pâturages pour y élever des moutons – les *Highland Clearances*, ces déplacements contraints de populations des Highlands, avaient débuté au XVIIIe siècle. Le révérend, en manque de subsides, a



accepté, en dépit des réserves émises par son épouse Mary. Manque de chance, dès le lendemain, alors qu'il essaie de sécher ses vêtements, John glisse et chute d'une falaise… Et c'est Ivar qui lui porte secours. Puissant et éblouissant, ce roman de Carys Davies balaie tout sur son passage. L'autrice réussit avec un extraordinaire talent, et une écriture réduite au strict minimum, à dépeindre la relation entre ces deux hommes poussés – par la providence? – à se côtoyer et se connaître alors que rien ne les y préparait. Tout vit, tout respire, tout vibrionne dans ces pages. Les silences, eux, percutent l'âme. Un livre inoubliable. **VICTOR BATTAGGION**

Éclaircie, de Carys Davies, (La Table ronde, 192 p., 21 €).



Les ailes de l'espoir

Grand reporter français d'origine irakienne, prix Albert-Londres 2019, Feurat Alani revient une nouvelle fois sur le pays de ses ancêtres. Son premier roman, *Je me souviens de Falloujah*, était une belle réflexion sur la transmission et l'identité ; on y voyait un père et un fils renouer les fils d'un dialogue rompu. Dans *Le ciel est immense*, il raconte l'histoire d'un jeune pilote irakien, envoyé par l'armée de l'air pour être formé en URSS, et qui disparaîtra. Est-il mort en héros ? Est-il encore vivant ? Taymour, son neveu, part à la recherche de cet oncle pris dans la grande tourmente de l'Histoire. G. C.

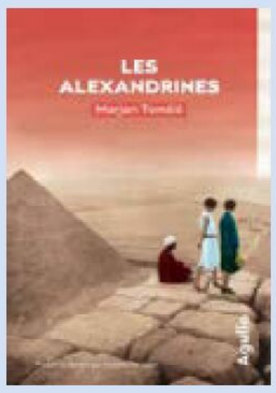
Le ciel est immense, de Feurat Alani (Lattès, 272 p., 14,99 €).

Sur les deux rives

Qu'il s'agisse de Colette ou de Paul Morand, Pauline Dreyfus aime raconter des vies. Dans ce dernier livre, elle a choisi de se pencher sur celle d'un pont qui, au lieu d'unir deux villages, finit par créer une opposition féroce qui va perdurer au-delà des générations. De la fin du XIXe s. à aujourd'hui, c'est toute l'histoire de France qui est revisitée. Opposition entre le monde agricole et le monde ouvrier, guerres de 1914-1918 et de 1939-1945, bouleversements sociaux, le pont est là, qui ne cesse d'observer l'évolution des hommes. Baromètre fragile, il mesure les variations de l'Histoire. Un des grands livres de cette rentrée. G. C.

Un pont sur la Seine, de Pauline Dreyfus (Grasset, 208 p., 19,50 €).





Visions d'Orient

Au début des années 1930, trois jeunes Slovènes embarquent à Trieste à destination de l'Égypte. Merica, Ana et Vanda sont des « Alexandrines », des travailleuses immigrées slaves très prisées comme nourrices ou domestiques à Alexandrie. Entre mal du pays, différences culturelles et accomplissement personnel, Tomšič livre un joli roman en forme de poupée gigogne, où le destin des héroïnes fait écho à celui de dizaines de compatriotes, dévoilant une page méconnue des liens entre Orient et Occident de la fin du XIXe au milieu du XXe siècle.

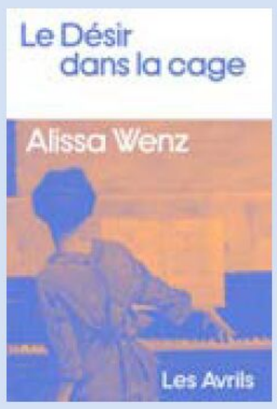
ISABELLE MITY

Les Alexandrines, de Marjan Tomšič (Agullo, 416 p., 23,50 €).

Des notes au-delà des assignations

Mel Bonis, pianiste et compositrice contemporaine de Debussy et de Satie, est longtemps restée dans l'ombre de ses collègues masculins avant d'être récemment redécouverte. Et pour cause : dans la société de la Belle Époque, l'artiste a dû s'effacer derrière l'épouse et la mère… jusqu'à ce que la passion et la musique la rattrapent. Il fallait toute la finesse d'une musicienne pour faire chanter la vie de cette femme aux ambitions et aux amours contrariées. Alissa Wenz compose une partition à la deuxième personne du singulier, aussi délicate que celles de Mel Bonis. I. M.

Le Désir dans la cage, d'Alissa Wenz (Les Avrils, 304 p., 22 €).



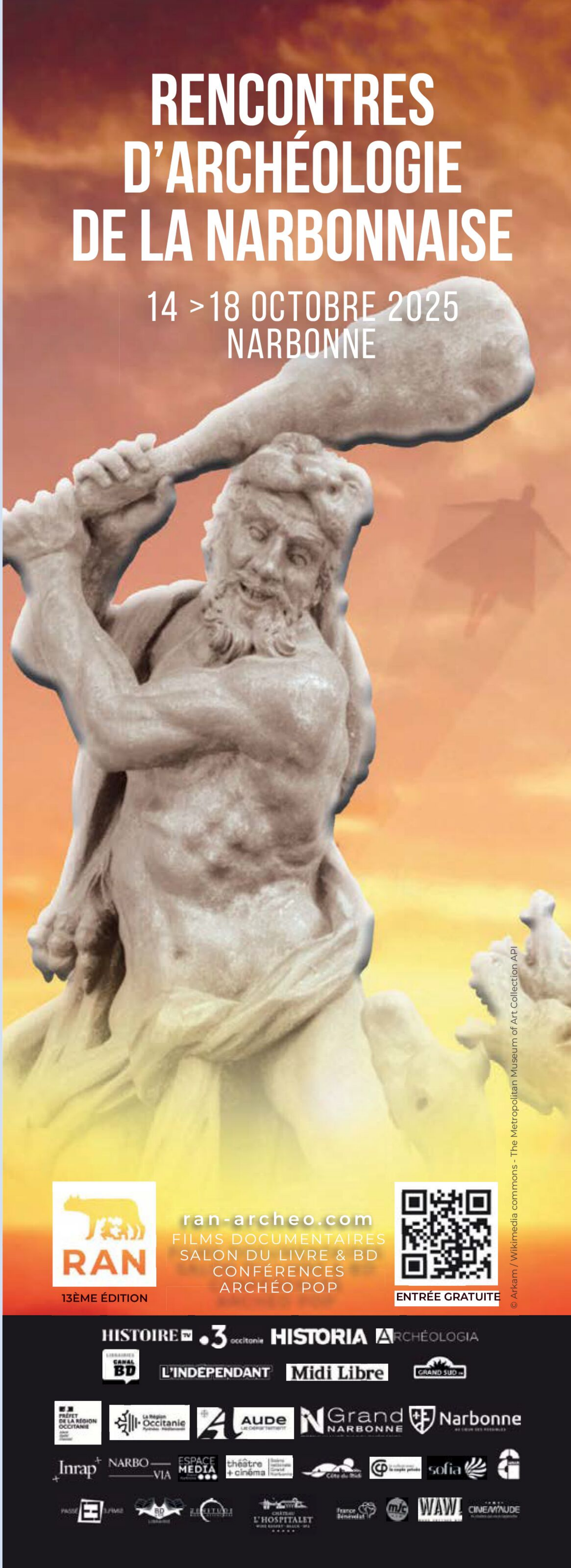


Fête du livre de Fontainebleau

«Histoire, histoires», tel est le thème général de la fête du livre qui se tiendra samedi 25 septembre de 10 heures à 21 h 30 à Fontainebleau, au théâtre municipal (rue Denecourt) et à l'hôtel de l'Aigle noir (27, place Napoléon Bonaparte). Une trentaine d'autrices et d'auteurs, journalistes, romanciers ou historiens participeront à cet événement: Alexandra Lapierre, Ali Rebeihi, Charles Pépin, Évelyne Lever, Stéphanie Duncan, Jean-Christophe Buisson, Johann Chapoutot, Dominique Missika, Nathalie Cohen, Antoine Mordacq, Alfred de Montesquiou, François Heilbronn… Toutes et tous dédicaceront leurs ouvrages et participeront pour la plupart au fil de cette journée à des tables rondes aux thèmes variés: «Espionnage en temps de guerre», «Écrire l'histoire des siens», «Le XXe siècle, pourquoi tant de secrets?», «Polars, une histoire qui dure», «Adèle Hugo et Miles Franklin: des femmes éprises de liberté», «Zombis, fantômes et revenants dans l'Histoire»… Cette journée se terminera par une initiative originale, au théâtre, avec un atelier d'écriture à la bougie sur le thème: «Écrivez une lettre à quelqu'un qui compte vraiment pour vous.» À côté d'autres partenaires, notre magazine soutient cette journée, et notre rédacteur en chef adjoint, Victor Battaggion, participera de 14 heures à 14 h 45 au théâtre à une table ronde sur le thème «Comment vient le goût de lire?», animée par Françoise Davout, avec Pierre Assouline, de l'académie Goncourt et Lilia Hassaine, autrice chez Gallimard.

DENIS LEFEBVRE

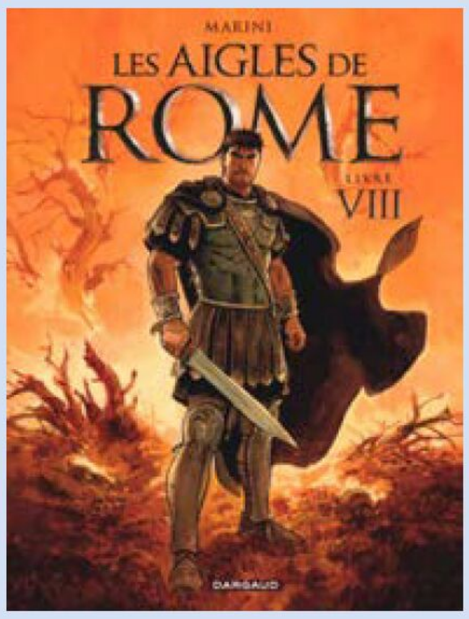
Entrée libre pour les dédicaces. Accès à toutes les conférences : 4 € pour toute la journée. Pour en savoir plus : www.fetedulivrefontainebleau.fr/pratique



Malheur aux vaincus !

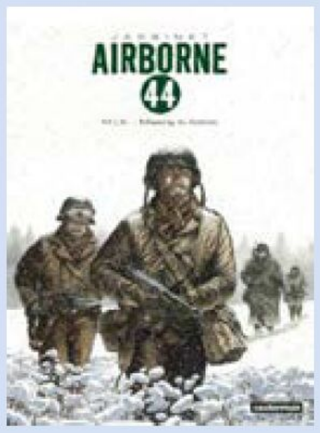
Ultime combat sur les terres germaniques pour les protagonistes de la série *Les Aigles de Rome*, commencée il y a dix-huit ans…

La bataille de Teutoburg, en l'an 9 apr. J.-C., où le chef barbare Arminius anéantit trois légions, semble marquer la fin de l'expansion romaine en Germanie. C'est du moins la leçon que retiennent les livres d'histoire. La réalité s'avère nettement plus complexe. Si le désastre donne d'épouvantables cauchemars à l'empereur Auguste – hurlant, dans son palais, « Varus, rends-moi mes légions ! » –, celui-ci n'entend pas pour autant abandonner la partie. Il envoie sur le Rhin l'un de ses meilleurs généraux, bientôt surnommé Germanicus, en hommage à ses victoires. C'est lui qui continue la lutte à la tête de huit légions. En l'an 15 (quand commence l'album), la situation demeure incertaine. À Rome, Tibère a succédé à Auguste : il n'aime guère Germanicus, bien trop populaire à son goût, mais il aurait aussi bien besoin de quelques victoires pour venger les défaites passées. De fait, Germanicus semble en passe de triompher : il lance des raids en territoire ennemi et cherche à exploiter les discordes des chefs germains. Arminius, qui rêve d'une couronne, ne se rend pas compte du nombre d'ennemis qu'il s'est fait. Mais pour l'heure, il est effondré car son épouse vient de tomber aux mains des Romains. Prêt à tout pour la retrouver, il vit les mêmes affres que Marcus Valerius Falco, son frère (ennemi) romain, qui veut, lui, sauver son fils capturé et le ramener à Rome. Les deux hommes, qui se vouent une haine mortelle, vont à nouveau s'affronter. Arminius rêve d'exterminer tous les Romains, à commencer par Marcus. Marcus entend venger les morts de Teutoburg et arracher aux mains des barbares les aigles des légions vaincues *(voir planche p. 88)*. Entamée il y a près de vingt ans, en 2007, la série continue de voler au firmament des BD historiques. **LAURENT VISSIÈRE**



Les Aigles de Rome (t. 8), d'Enrico Marini (Dargaud, 64 p., 17,50 €).

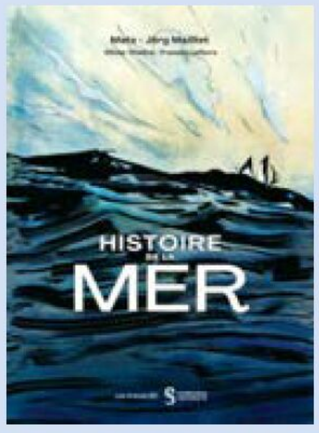
Un casque et puis plus rien…



En 2015, des détectoristes découvrent, dans un coin perdu des Ardennes, un casque américain qui porte un nom. Il n'en faut pas plus pour rouvrir une histoire étrange et douloureuse, car, d'après l'administration militaire, son porteur serait bien revenu au pays à la fin de la guerre, mais sa famille ne l'a jamais revu… L'occasion est donc donnée de mener l'enquête. Alors qu'à l'hiver 1944-1945 faisait rage la bataille des Ardennes, un drame sanglant semble s'être joué entre soldats américains. Et, dès le premier tome de ce diptyque, l'on devine que le pire ennemi qu'aient eu à affronter ces soldats n'était ni le froid glacial ni même la Wehrmacht, mais bien l'un d'entre eux. L. V.

Airborne 44, (t. 11 : « M.I.A. Missing in action »), de Philippe Jarbinet (Casterman, 64 p., 16 €).

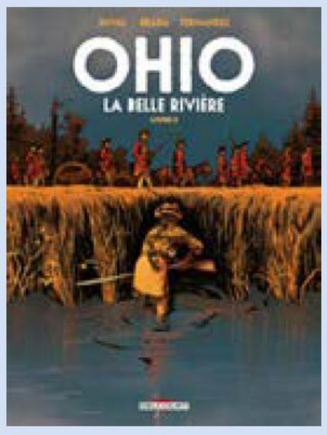
L'appel du grand large



XVe siècle av. J.-C. : cinq navires font voile vers le pays de Pount à la demande de la pharaonne Hatchepsout. C'est sans doute la première expédition maritime commerciale de l'Histoire. Les siècles s'écoulent, trières, caravelles, porte-conteneurs sillonnent les mers. Des personnages hauts en couleur explorent, conquièrent ou cherchent à préserver les océans, de Kubilaï Khan à Magellan, en passant par Erik le Rouge et Jeanne Barret. Une BD cadencée, au trait dynamique, ode à la mer d'hier, d'aujourd'hui et de demain. AURÉLIE PAWLAK

Histoire de la mer, de Matz et Jörg Mailliet (Les Arènes/Sorbonne Université, 322 p., 33 €).

Et au milieu coule une rivière



En 1754, les Anglais veulent chasser les Français du Nouveau Monde et lancent contre eux de féroces raids. Le conflit concerne d'abord la vallée de l'Ohio, qui relie les Grands Lacs au Mississipi. Peu nombreux, les Européens entraînent avec eux les tribus indiennes, habituées à se déchirer. Comment échapper à cette violence ? C'est ce que se demandent les héros de cette trilogie, Jacques de Lestac, ancien pirate devenu trappeur, Loutre et Loup Blanc, un couple d'Indiens, ou le père jésuite Lassalle, qui semble avoir perdu la raison. Un étonnant western humaniste au Siècle des lumières ! L. V.

Ohio. La belle rivière (t. 2), de Fred Duval et Brada (Delcourt, 48 p., 15,50 €).

À dévorer à pleines dents !

En 1912, lorsque Paris dépêche son meilleur chirurgien au chevet du roi du Cambodge, c'est la présence française en Orient qui est en jeu…



Au début du XXe siècle, le royaume du Cambodge est un protectorat français relativement fragile. Le pays est miné par des révoltes, menacé par le Siam voisin, convoité par l'Angleterre (voire par l'Allemagne), mais son roi, Sisowath, joue à fond la carte de la France. La visite officielle qu'il y a menée en 1906, accompagné de ses danseuses, a fait sensation. Aussi, quand, quelques années plus tard, le roi craint de perdre la vue, le gouvernement français lui dépêche le professeur Hermentaire Truc – sans doute le meilleur ophtalmologue de son temps.

Un Truc qui risque de clocher

Une manière d'obliger cet excellent allié de la France, et de montrer aux yeux de tous (c'est le cas de le dire !), l'excellence scientifique du pays. Durant tout son voyage, le professeur Truc va tenir un journal, que ses arrière-petits-fils, Jean-Laurent et Olivier Truc, ont utilisé pour scénariser cet album, aussi exotique qu'original. La mission du professeur semble simple sur le papier (une opération de la cataracte, déjà assez banale à cette époque), mais va se révéler truffée d'embûches. Si les Français sont bien implantés en Cochinchine, ils demeurent très peu présents au Cambodge et doivent ménager les hiérarchies locales. Le professeur, de son côté, ignore tout de la langue et des pratiques khmères : il est passablement désemparé face au protocole de la cour et à l'omniprésence des bonzes, sans l'accord desquels rien ne peut se décider. Pire encore : nombreux sont ceux qui aimeraient que l'opération rate ! Comme ils l'expliquent dans un excellent cahier historique, en fin d'album, les scénaristes ont largement romancé la mission de leur ancêtre pour lui donner un peu plus de piment. Le malheureux professeur tombe ainsi sous le charme de Simala, envoûtante danseuse et favorite du roi. C'est elle qui a les dents noires, car les élégantes du pays se teignent les dents en noir – à la stupéfaction des Européens. Simala fait aussi de la politique et fricote avec les espions du Kaiser, qui, eux, cherchent à déstabiliser la présence française en Orient. Mais, heureusement, le médecin bénéficie de la protection d'une charmante agente du Deuxième Bureau, sorte de James Bond féminin en corset, jupe longue et bottines (tenue idéale pour crapahuter dans la jungle). Un personnage amusant, mais parfaitement invraisemblable dans le contexte de l'époque. Bref, l'album est plus conçu comme un récit d'aventures que comme un témoignage mis en images. Ce qui ne pose d'ailleurs aucun problème : on ne comprend d'ailleurs pas pourquoi les auteurs se justifient d'avoir mêlé histoire et roman, en s'abritant sous la fragile autorité de pseudo-penseurs ou de « fulgurances journalistiques ». L. V.



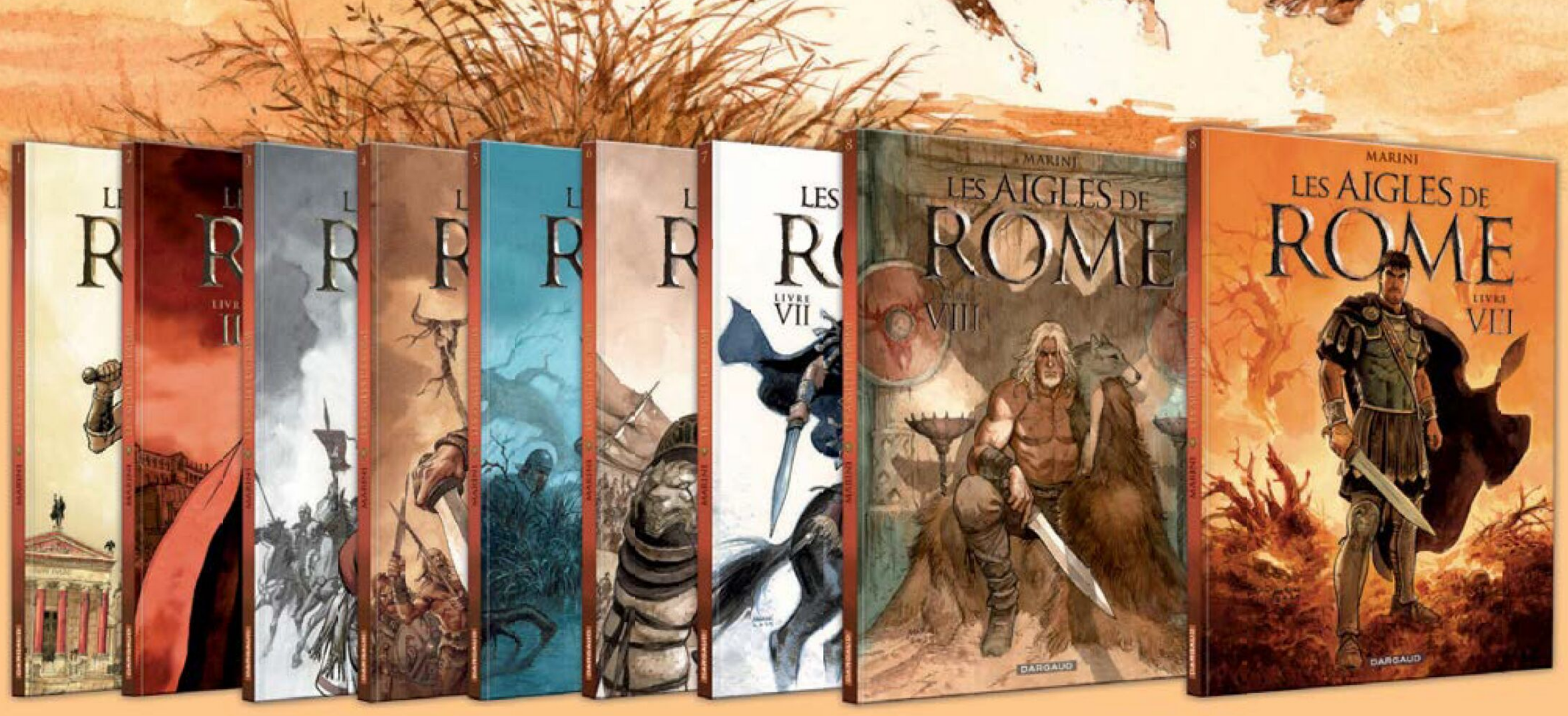
Couronnes L'ophtalmologue, pour déjouer les complots qui visent le souverain, compte sur l'aide de l'intrigante Simala.

La Danseuse aux dents noires
de Jean-Laurent Truc, Olivier Truc et Éric Stalner (Dupuis, 128 p., 21,95 €).

**Remontez le temps à l'époque de la Rome antique,
du règne d'Auguste et de la rébellion germanique.
Plongez dans un récit historique et une époustouflante
aventure humaine en bande dessinée.**

MARINI

LES AIGLES DE ROME



©Marini / Dargaud Benelux (Dargaud-Lombard S.A.) 2025

NOUVEL ALBUM DISPONIBLE
AVEC 2 COUVERTURES ALTERNATIVES

« Une fresque historique des plus épiques. » HISTORIA

LE FIGARO MAGAZINE

DARGAUD

AU RAYON BANDE-DESSINÉE

Extrait


CES LÉGIONNAIRES MASSACRÉS GISENT DANS CE LIEU, SANS SÉPULTURE, DEPUIS SIX ANS.
JE VEUX MENER UNE ENQUÊTE SUR CETTE CATASTROPHE, MAIS AUSSI RENDRE UN DERNIER HOMMAGE AUX RESTES DES MORTS.
CAESAR... J'AI OBTENU UN INDICE POUR RETROUVER UNE DES AIGLES.
MAIS IL FAUT AGIR RAPIDEMENT. AVEC UNE PETITE UNITÉ DE SOLDATS, POUR NE PAS ALERTER L'ENNEMI.
D'ACCORD. PARS AVEC STERTINIUS ET UNE UNITÉ D'HOMMES BIEN CHOISIS.
TU SAIS À QUEL POINT C'EST IMPORTANT DE RÉCUPÉRER CES ENSEIGNES.
JE CRAINS QUE ÇA NÉCESSITE DE RECOURIR À DES MOYENS... INSOLITES.
TU AS LA PERMISSION D'AGIR SELON TON GRÉ.
31

JÉRÉMIE JUNG/SIGNATURES





PHOTO12

Isabelle Carré & Rosa Parks

Alors que *Les Rêveurs*, son premier film en tant que réalisatrice, sort en novembre et qu'elle remonte sur les planches à la rentrée, l'actrice et écrivaine évoque son admiration pour l'icône des luttes antiségrégation aux États-Unis.

PROPOS RECUEILLIS PAR YETTY HAGENDORF

HISTORIA – Quand a eu lieu votre première rencontre avec Rosa Parks?

Isabelle Carré – Rosa Parks a toujours habité mon imagination. Enfant, je ne comprenais pas qu'il puisse exister des bus où les Blancs étaient assis à l'avant et les Noirs à l'arrière, souvent debout. Comme tous les gamins, j'étais très sensible à l'injustice. Adolescente, j'ai été fascinée par le militantisme de Rosa Parks. On la surnommait «la femme qui resta assise» (*the woman who sat down*), pour rendre hommage à celle qui fit se lever tout un peuple. Pour moi, elle était avant tout la femme qui savait dire non. Une chose que je ne parvenais pas à faire. Elle avait une vraie détermination, une persévérance tranquille et un incroyable courage malgré les menaces qu'elle subissait. J'aurais aimé avoir cette force-là.

Qu'est-ce qui vous touche dans son parcours?

Il y a bien sûr son refus de céder sa place à un passager blanc dans un bus à Montgomery (Alabama), en 1955, qui aboutit au boycott massif de la communauté afro-américaine et contraint la Cour suprême à déclarer inconstitutionnelle la ségrégation dans les bus de cette ville. Ce geste héroïque entraîne, en 1964, l'extension de la mesure dans tous les lieux publics aux États-Unis. Mais c'est surtout son engagement au côté des femmes noires qui me bouleverse. Qui se souvient de Recy Taylor, cette jeune Noire, kidnappée et violée par six hommes blancs, dont Rosa organise la défense? Les deux procès n'aboutissent à aucune condamnation, mais Rosa Parks ne baisse pas les bras. Elle intervient aussi pour Claudette Colvin, une adolescente de 15 ans, arrêtée et menottée pour avoir refusé de céder sa place à un homme blanc, et pour Mary Louise Smith, une jeune femme de 18 ans, incarcérée pour les mêmes raisons.

Selon vous, qu'est-ce qui anime Rosa Parks?

Elle est habitée par un profond désir de justice qui va au-delà de toutes les pressions et humiliations qu'elle subit. Elle refuse de baisser les bras après l'échec des deux procès, elle n'hésite pas à se mettre en danger pour Claudette Colvin, arrêtée neuf mois avant elle, ni pour Mary Louise Smith, dont la défense n'a pas été assurée, parce que son père était alcoolique. Comme si la jeune femme était responsable de l'alcoolisme de son père! Il ne faut pas oublier que Rosa Parks a exercé une influence importante sur Martin Luther King Jr et que tous deux ont entretenu une longue collaboration. Avec le recul, je trouve

> **«Le militantisme de Rosa Parks m'a toujours fascinée. Celle qui était surnommée "la femme qui resta assise" a réussi à faire se lever tout un peuple»**

magnifique qu'une femme ait réussi à générer un mouvement aussi important, à une époque où les féministes étaient peu entendues.

Comment s'est forgé son caractère?

Elle travaillait à la ferme de ses grands-parents, tout en fréquentant l'église, puis l'école pour filles de Montgomery, à deux reprises incendiée par le Ku Klux Klan, qui semait la terreur. La nuit, son grand-père montait la garde, armé d'une carabine, pour protéger la maison des attaques racistes. Toute son enfance est impactée par la terreur ségrégationniste. Imaginez ce qui se passe dans la tête d'une adolescente dont on brûle l'école… Elle imagine qu'on cherche à l'empêcher de s'instruire, d'avoir un métier… Ajoutée au déchirement du divorce de ses parents, cette discrimination a dû exalter son désir de se battre.

Votre enfance a-t-elle, comme pour Rosa Parks, influencé vos engagements? Vos grands-parents ont-ils également joué un rôle important dans votre vie? •••

••• J'ai grandi dans une famille d'artistes, avec une mère sculptrice et un père designer, qui réussissait tout ce qu'il entreprenait. Mes parents me faisaient confiance. J'ai voulu être danseuse, franchement, j'étais nulle, mais ils ont vu en moi une danseuse! Peut-être étaient-ils aveuglés par le désir profond que leurs enfants choisissent un métier artistique… La mère de Rosa s'est beaucoup occupée d'elle. Elle était très exigeante sur son éducation. Après le divorce de ses parents, Rosa Parks a grandi avec ses grands-parents maternels.

Ma grand-mère comptait beaucoup pour moi, elle était très impliquée dans le bénévolat et s'occupait d'au moins dix associations. Elle était très modeste mais elle donnait tous les mois de l'argent et s'investissait avec sérieux dans le bénévolat: visite de prison, distribution de soupe populaire, etc. Elle m'impressionnait énormément. À l'âge de 20 ans, j'ai essayé de l'imiter. Dès que j'ai eu des sous, j'ai envoyé de l'argent, d'abord à WWF (World Wildlife Fund), pour la sauvegarde des espèces menacées. J'ai même voulu être avocate pour défendre la cause des animaux! J'ai ensuite aidé l'association Un Enfant par la main, après avoir vu une publicité à la télévision. Depuis plus de trente ans, je suis marraine de Pour un sourire d'enfant, association humanitaire découverte lors du tournage de *Holy Lola*, de Bertrand Tavernier, au Cambodge. Et enfin SOS village d'enfants, dont je suis marraine également depuis quelques années et la Fondation pour la recherche médicale. Tout ce qui tourne autour de l'enfant m'intéresse.

Bio express Rosa Parks

Née à Tuskegee, en Alabama, le 4 février 1913, Rosa Parks milite très jeune contre la ségrégation raciale. Au sein de la NAACP (National Association for the Advancement of Colored People), elle enquête sur les crimes racistes dans cet État. Le 1er décembre 1955, son refus de céder sa place à un passager blanc embrase le pays et déclenche un boycott des bus durant plus d'un an. Son geste cristallise des années d'engagement en faveur de la justice sociale et propulse Martin Luther King Jr. au-devant de la scène. Ne cédant ni aux intimidations ni aux arrestations, Rosa Parks s'installe à Detroit et poursuit son militantisme dans l'ombre du député John Conyers. Décorée de la médaille présidentielle de la Liberté et du *Congressionnal Gold Medal*, elle participe à la création d'un institut éducatif à son nom. Surnommée « la mère du mouvement des droits civiques », Rosa Parks incarne l'insoumission lucide et le combat non violent face à l'injustice.

> « Toute l'enfance de Rosa a été impactée par la terreur ségrégationniste. Cette discrimination a dû exalter son désir de se battre »

Votre premier film *Les Rêveurs* a-t-il un lien avec la vie de Rosa Parks?

D'une certaine façon oui puisqu'il traite de l'enfance et de l'adolescence. Et peut-être avant tout de la confiance. Léona McCauley, la mère de Rosa, a accordé à sa fille une véritable importance. La bienveillance des parents est essentielle. Il ne s'agit pas simplement de la réussite scolaire, il faut aussi être en mesure, comme Léona l'a fait, de s'attacher à leur personnalité et de les accompagner. C'est une question clé pour le développement des jeunes. Le film que j'ai réalisé traite de la fragilité psychologique des adolescents, de l'adolescente que j'ai été dans les années 1980 et du mal-être des adolescentes d'aujourd'hui.

Avez-vous découvert d'autres facettes de Rosa Parks, d'autres éléments de sa vie?

J'ai appris qu'elle avait terminé ses études secondaires à une époque où seulement 7 % des Noirs atteignaient ce niveau, et qu'elle avait travaillé sur la base aérienne de Maxwell près de Montgomery, où la ségrégation était moins forte qu'ailleurs dans le Sud des États-Unis. Cette expérience lui a ouvert les yeux sur les possibilités d'égalité et a nourri son engagement. Elle a aussi exercé plusieurs métiers: couturière, aide-soignante et femme de ménage pour un couple blanc progressiste qui l'a encouragée à militer pour ses droits.

La question de la légitimité, évidente pour Rosa Parks, vous a longtemps préoccupée?

Je ne pourrai jamais me comparer à elle. Son combat est éminemment légitime. À son opposé, j'ai été une petite fille et même une adulte longtemps incapable de dire non.

La question de la légitimité résonne en moi depuis longtemps. Un jour, un journaliste m'a demandé: «Qu'est-ce que le féminisme pour vous?» J'ai répondu: «Faire entendre ma voix.» L'autrice britannique Deborah Levy racontait qu'elle ne parvenait pas à couper la parole aux gens. Elle parlait avec une toute petite voix, un peu comme Charlotte Gainsbourg. Écrire lui a donné une voix dans tous les sens du terme. Rosa Parks en tête, mais aussi Deborah Levy sont des femmes qui m'ont ouvert un chemin sur lequel glisser mes pas.

Comment l'exemple de ces femmes a-t-il influencé votre parcours?

Je me suis mise à l'écriture très tard. Lors d'un atelier, Philippe Djian m'a dit que j'avais des facilités. Je suis sortie en me répétant, incrédule, «bon sang, il a bien dit que j'avais des facilités!», alors que j'écris depuis longtemps en enfermant mes cahiers dans un placard. Ensuite, il y a eu Philippe Godot, qui m'a suggéré de réaliser un film adapté de mon premier roman, *Les Rêveurs*, et qui l'a produit. «Pas du tout, ce n'est pas ma place!» lui avais-je répondu. Finalement, j'avais besoin d'une voix masculine qui me conforte et me dise: «Tu es capable de le faire.»

Bio express Isabelle Carré

Formée au Cours Florent, Isabelle Carré impose rapidement sa présence douce et sa justesse émotionnelle dans le cinéma et le théâtre français. Avec des rôles intenses comme dans *La Femme défendue* (1997), *Se souvenir des belles choses* (2001) – qui lui vaut le César de la meilleure actrice en 2003 –, *Entre ses mains* (2005) ou *Les Émotifs anonymes* (2010), elle accumule les distinctions: prix Romy-Schneider (1998), deux Molières pour *Mademoiselle Else* (1999) et *L'Hiver sous la table* (2004). Elle publie un premier roman en 2018. Profondément concernée par les questions sociales et environnementales, elle n'hésite pas à mobiliser sa notoriété et à s'investir personnellement, avec constance et discrétion, pour défendre les enfants, les femmes, les personnes en difficulté. Elle est sur les planches, à partir du 18 septembre, au théâtre de la Renaissance à Paris, pour interpréter, aux côtés de Bernard Campan, *Un pas de côté*, d'Anne Giafferi.

Vous auriez grandi en Alabama dans la première moitié du XXe siècle, auriez-vous rejoint le combat de Rosa Parks?

J'aurais été beaucoup trop pleutre et timide. J'ai parcouru un long chemin pour parvenir à prendre la parole dans un livre, puis mettre en scène et diriger une équipe. J'ai longtemps été introvertie. Voilà pourquoi j'admire autant les femmes qui s'autorisent à dénoncer, vont sur le devant de la scène, ne se planquent pas derrière un personnage. Peut-être aurais-je été capable de l'accompagner dans les manifestations, mais en silence, derrière elle.

«Je ne pourrai jamais me comparer à Rosa Parks. Son combat est éminemment légitime. À son opposé, j'ai été une petite fille et même une adulte longtemps incapable de dire non»

Grâce à la nourrice Marianne, qui y mène chaque jour des enfants, la plage de Berck, froide et ventée, dévoile son potentiel médical et accueille, en 1861, le premier hôpital héliomarin pour soigner les petits Parisiens tuberculeux.

PAR JEAN-NOËL FABIANI-SALMON – ILLUSTRATION D'ANTOINE DUSAULT

Parmi ses 39 hôpitaux, l'Assistance publique-hôpitaux de Paris (APHP) compte trois centres héliomarins. Deux sont au Sud de la France, mais le plus ancien d'entre eux se situe à Berck-Plage sur les côtes de la mer du Nord. Qu'est-ce qui a conduit à envisager une structure de convalescence sur une telle plage, magnifique certes, mais dotée d'un climat assez rude, balayée par des vents froids et dont la température de l'eau de mer dépasse rarement 17 °C? Pour le comprendre, il faut retourner en 1852 et découvrir un personnage fascinant: la veuve Brillard.

Qui est donc cette femme qui vient tous les jours sur la plage, faisant rouler des enfants dans sa brouette? La plage de Berck est déserte, battue par le vent du Nord. On y devine au loin les minuscules silhouettes des pêcheuses à pied, qui poussent les larges épuisettes pour la pêche aux crevettes. Les enfants couverts de pelisses de laine épaisse s'égayent sur la plage rendue infinie par la marée basse. Ce sont les enfants des familles de pêcheurs dont Marianne – c'est son nom – assure la garde.

Est-elle demeurée?

Ils vont y rester tout l'après-midi et le lendemain à la même heure, Marianne va recommencer son étrange manège, totalement incompréhensible pour les gens raisonnables, à tel point qu'on la prend pour une demeurée. Qui aurait envie de rester plus de quelques minutes sur cette plage vide et glacée, d'où l'on ne distingue même pas l'horizon, entre la mer grise et le socle épais des nuages? La pauvre Marianne a d'ailleurs bien des raisons d'être un peu dérangée: mère de six enfants, elle a perdu quatre d'entre eux et son mari dans l'épidémie mortifère de choléra qui vient de secouer la région. Elle reste dans sa bicoque, isolée entre deux dunes, près de la plage, et ne peut survivre qu'en s'improvisant nourrice pour les enfants des familles de pêcheurs, contre une aumône assurant à peine sa subsistance. Toujours seule. Les habitants de Berck contemplent avec inquiétude ses habitudes insen-

sées et la surnomment avec compassion: la «Marianne-toute-seule».

Pourtant, elle est loin d'être la demeurée que certains supposent et qui va faire la fortune de Berck-Plage. Car elle a gagné la confiance du docteur Perrochaud de Montreuil-sur-Mer, étonné de la bonne santé des enfants dont elle s'occupe et de la guérison de leur rachitisme ou des scrofules de certains d'entre eux. Il lui confie donc plusieurs enfants tuberculeux.

Cette fois, c'est avec une petite voiture tirée par un âne que Marianne conduit ses enfants vers la plage. Perrochaud vient trois fois par semaine. Il est convaincu qu'il existe à Berck un microclimat propice pour traiter les conséquences du fléau de l'époque: la tuberculose.

Le bon air marin

Bientôt ce seront 30 enfants de l'Assistance publique de Paris qui seront confiés à Marianne. Les enfants de la ville sont chétifs, malingres, épuisés par la maladie. Certains sont déjà rendus bossus par l'atteinte de leur colonne vertébrale, ce fameux mal de Pott. Mais les résultats sont là. Les enfants vont mieux, aucun ne décède alors que leur pronostic était considéré comme épouvantable.

Perrochaud invite alors le directeur de l'Assistance publique, M. Husson, à visiter ses petits malades. Celui-ci se déplace, un peu incrédule, mais constate les guérisons et décide de construire un hôpital, simple mais capable d'accueillir les enfants parisiens. Il se laisse d'autant plus facilement séduire par cette nouveauté qu'est «le bon air de la mer» qu'il ne sait plus que faire de tous ces gosses que le mal de Pott condamne à la difformité ou à la mort. Ce n'est qu'un bâtiment en bois qu'on inaugure en 1861, mais quelques années plus tard, on construit un grand hôpital capable d'accueillir plusieurs centaines de patients avec piscine d'eau de mer chauffée. Cet «hôpital Napoléon» est inauguré par l'impératrice, elle-même très impliquée, car elle redoute que son fils soit atteint par l'implacable maladie. C'est le succès. La baronne de Rothschild s'en mêle et investit ainsi que la famille du tsar ou la Fondation franco-américaine.

Quant à Marianne, assistant à cette révolution du modernisme, elle hoche sa tête coiffée de son éternel bonnet de batiste blanche et lâche dans son patois picard: «j'l'avions bien dit que l'air d'ici, y f'sait du bien à mes tiots!»

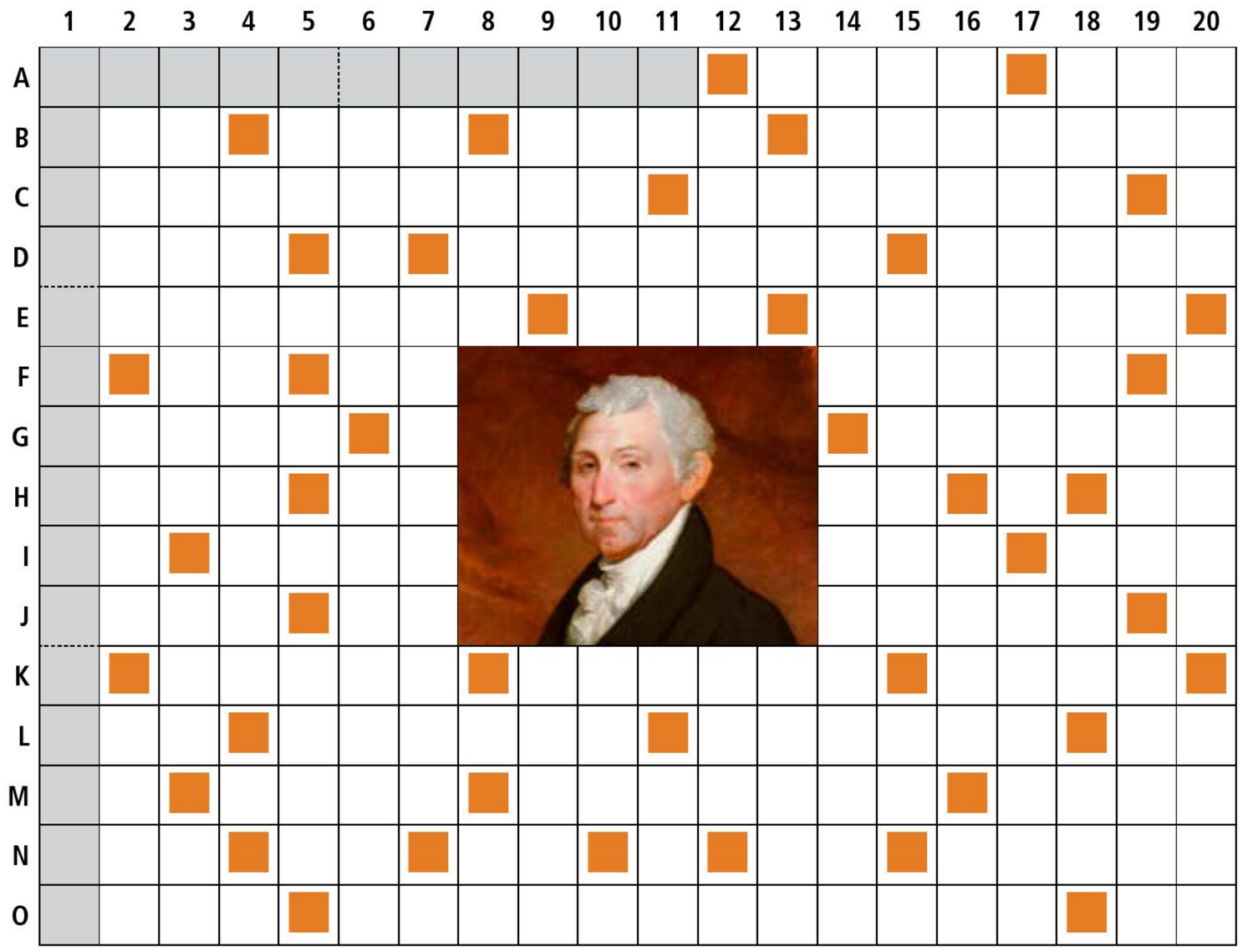


Vous avez rendez-vous avec l'histoire.



Mots croisés Par Pascal Wion

En partenariat avec www.cruciverbiste.club



CC0 THE MET, NEW YORK

HORIZONTALEMENT : A. Personnage en illustration. Organisation créée le 14 septembre 1960 lors de la conférence de Bagdad. Gendre de Mahomet. **– B.** Organisation internationale 100 % américaine. Dessert Chantilly. Cours de Pise. Fleuve des Enfers. **– C.** Il fut élu président de la république de Weimar en 1925. Palais d'Istanbul qui était la résidence des sultans ottomans. **– D.** Blanche ou noire. Banquier français impliqué dans le scandale de l'affaire de Panama. Général espagnol qui lutta contre l'expédition française en 1823. **– E.** La plus élevée des sept collines de Rome. Chargé de mission en Russie. D'Apollon à Delphes, de Zeus à Dodone. **– F.** Spécialité des troupes japonaises. César s'adressant à Brutus. Capitale d'Asie. **– G.** Héroïne blonde. Prêt à monter. **– H.** Ministre de la Guerre qui créa la garde nationale mobile en 1868. Un des incorruptibles. Lettres des postes. Ancienne prison d'État. **– I.** Autobiographie romancée? Dieu gaulois. Personnage qui a joué un rôle dans l'école des femmes. Pour Dionysos, ce fut la mère à boire. **– J.** Mesure prise à Buckingham Palace. Héros de science-fiction. Ville de Corrèze. **– K.** Land d'Allemagne. Messager des dieux de la mythologie grecque. À l'origine de nombreux vols en région parisienne. **– L.** Double exécution. Prêtre juif qui reconstitua la communauté juive après l'exil de Babylone. Déesse grecque de la Sagesse. Personnel employé au bureau. **– M.** A été battu à Rome. Le Roi-Soleil en autoportrait. Né en 44. Mère d'Isaac. **– N.** A reçu le prix Nobel de la paix en 1999. Dans l'air du temps. Avait son temple à Héliopolis. Fin d'intérim. Écrivain suisse, auteur d'un *Journal intime* de 17 000 pages (1821-1881). **– O.** Sacrifice de l'amazone. Région historique de la Libye. B des Beatles.

VERTICALEMENT : 1. Il succéda à ce personnage à la présidence des États-Unis en 1825. **– 2.** Devise des empereurs de la maison de Habsbourg. Dieu hindou. Source d'inspiration pour Perrault. **– 3.** Épaminondas y vainquit les Spartiates en 362 av. J.-C. Lettre venue de Grèce. Se fait avec mépris. **– 4.** Il fonda la Ligue des patriotes en 1882. **– 5.** Femme ayant mené une vie exemplaire. Nom de deux pharaons du Nouvel Empire. **– 6.** Orientaliste français qui fut l'un des fondateurs de l'assyriologie (1820-1899). Île de la mer d'Iroise. **– 7.** Arrose Béziers. Davout y remporta une victoire sur les Prussiens le 14 octobre 1806. **– 8.** Base pour surfer. Jubilé. **– 9.** Point du domaine de la haute fréquence. Récipient pour boire en usage au Moyen Âge. **– 10.** Où les Romains se livraient à toutes sortes d'excès. Mère d'Ariane. **– 11.** Avant date. Lac du Soudan. Un Blanc en Afrique noire. **– 12.** Alliance militaire. Annonce la mort du roi. **– 13.** Accord passé au début de l'occupation. Est imparfait. **– 14.** Fille de Pygmalion et de Galatée. Victoire navale japonaise sur la flotte russe en 1905. **– 15.** Théologien allemand qui fut un grand adversaire de la Réforme (1486-1543). Astrophysicien québécois connu pour ses ouvrages de vulgarisation scientifique (1932-2023). Introduction aux sciences. **– 16.** Souverain égyptien. Roi de Thessalie qui fut rajeuni par la magicienne Médée. Berge d'un long fleuve pas toujours tranquille. **– 17.** Philosophe grec qui faisait école dans son Jardin. Humaniste hollandais de la Renaissance. **– 18.** Prénom féminin. Principale rivière d'Alsace. Amateur de piano. **– 19.** Saint normand. Pour Ouranos, ce fut la Terre promise. Femme de lettres américaine surtout connue pour ses journaux intimes (1903-1977). Ville de Belgique où l'armée allemande utilisa pour la première fois des gaz de combat en 1917. **– 20.** Elle a ses chaînes. Écrivain anglais à qui l'on doit *Robinson Crusoé*. Ville de Colombie.

Solution du n° 942

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19	20
A	L	A	P	E	R	O	U	S	E	■	P	I	A	L	A	T	■	L	A	C
B	A	D	O	N	I	S	■	T	U	R	E	N	N	E	■	A	D	E	L	E
C	B	E	R	E	Z	I	N	A	■	E	T	■	D	E	B	O	R	A	H	■
D	O	R	N	E	■	R	O	E	D	E	R	E	R	■	E	■	A	N	A	R
E	U	■	I	■	N	I	E	L	■	D	A	N	E	M	A	R	K	■	M	E
F	S	I	C	L	E	S	■							R	■	A	K	A	B	A
G	S	E	■	O	M	■	P							P	A	L	A	D	R	U
H	O	N	T	A	R	I	O							■	M	I	R	I	A	M
I	L	A	■	N	O	N	E							I	B	N	■	G	■	U
J	E	■	A	G	D	E	■							L	I	G	U	E	U	R
K	■	E	C	O	■	S	K	I	N	■	A	M	■	S	O	U	S	■	R	■
L	A	T	H	■	E	■	L	O	E	B	■	I	F	■	R	E	A	G	A	N
M	S	C	E	P	T	R	E	■	I	R	U	N	■	P	I	S	■	I	N	O
N	E	■	V	E	R	C	I	N	G	E	T	O	R	I	X	■	B	L	U	M
O	S	H	A	P	E	■	N	O	E	L	■	S	A	C	■	V	A	L	S	E

L'humeur

d'Emmanuel de Waresquiel



Dominique Vivant Denon, un héros de notre temps

Connaissez-vous Dominique Vivant Denon, quasi-ministre des Beaux-Arts de Napoléon, de 1802 à 1815, père et inventeur du musée du Louvre, artiste, écrivain, diplomate et voyageur? Les vacances d'été favorisent les découvertes. Je suis tombé récemment en arrêt, chez un ami, devant l'une de ses dernières gravures, imaginée peu avant sa mort, en 1825: *Les Souvenirs de Vivant Denon évoqués par le temps*. On y voit les seize visages de sa vie, de l'enfance au grand âge, comme imprimés sur un linceul tenu par le Temps, une faux dans la main gauche, un sablier dans la droite. En bas à gauche de l'image, on aperçoit le même Denon dans un paysage hivernal, en vieillard tourmenté caressant un Amour nu. Je me suis souvenu alors de l'un de ses premiers livres, lu dans la belle collection de Chantal Desjonquères, l'année de sa parution en 1995: *Point de lendemain*, roman publié pour la première fois en 1777. Un petit chef-d'œuvre de littérature libertine, écrit en somnambule, comme si le personnage principal n'avait pas vraiment réalisé l'aventure érotique qui venait de lui arriver: un jeune homme amoureux se laisse séduire – et enlever – un soir d'opéra par la meilleure amie de sa maîtresse, Madame de T. Le velours de la nuit, la magie des lieux, les changements baroques de décors donnent à tout le récit les allures d'une pièce à transformation, songe éveillé d'une nuit d'été placé sous le sceau du secret. Le lendemain matin, tout rentre dans l'ordre. Les bienséances sont sauves. Le mari ne sait pas qu'il a été trompé et l'amant n'est pas celui que l'on croit. Les miroirs servent à cela. On n'est jamais sûr de ce qui s'y reflète. J'avais quitté le livre, persuadé que son auteur était un homme des Lumières, du libertinage, du plaisir de vivre. Je me trompais. Sa rencontre avec Bonaparte en 1797, l'expédition d'Égypte à laquelle il participe, et dont il rapporte le plus beau récit de voyage de sa génération (*Voyage dans la Basse et la Haute Égypte*), le goût de la gloire, la contemplation des ruines, l'intérêt croissant pour le passé et le Moyen Âge en font éminemment un homme du XIXe siècle et, si j'ose dire, un romantique par effraction, obsédé, avec Chateaubriand et ses suiveurs, par le temps qui passe, la vieillesse et la mort.

J'en reviens à ma gravure. Denon appartient à cette catégorie de personnages qui m'intéressent parce qu'il y a chez eux quelque chose de Janus, le dieu double des commencements et des fins, des choix et des passages. Comme Talleyrand et Fouché, comme nous aujourd'hui, il a vécu une époque de formidable accélération du temps. Il fallait courir! Comment s'adapter à la Révolution et au monde nouveau qu'elle invente? Et, au bout du bout, comment laisser de soi une image qui, précisément, résiste au temps? À le suivre, de la cour de Louis XV à celle de Louis XVIII en passant par la Terreur et l'Empire, on croit lire un manuel de survie par temps d'orage. Il faut donc courir voir l'exposition qui lui est consacrée, en ce moment, à Chalon-sur-Saône, sa ville natale. Au-delà des siècles, au-delà du rôle considérable qu'il a joué sur les musées, l'égyptologie, l'histoire de l'art, au-delà de son immense talent de dessinateur et de graveur, cet homme-là nous ressemble par des similitudes d'époques, de vitesse et de rupture, et conséquemment par les choix d'une vie. Quitte à se réinventer. On peut être le faussaire de soi-même. Denon avait cette nature-là. Il se prêtait, il ne se donnait jamais. De quoi marcher sur ses traces et passer quelque temps avec lui.

E. de Waresquiel

> « À le suivre, de la cour de Louis XV à celle de Louis XVIII en passant par la Terreur et l'Empire, on croit lire un manuel de survie par temps d'orage »

DE L'INFO DE L'HUMEUR DU DÉBAT

PRÉSENTÉ PAR MATTHIEU CROISSANDEAU

POUR TOUT DIRE

DU LUNDI AU VENDREDI À 22H30



T18

LA TÉLÉ QUI S'AMUSE À RÉFLÉCHIR

OFFICIAL SELECTION

tiff50

TORONTO INTERNATIONAL
FILM FESTIVAL 2025

Cervantès avant Don Quichotte

UN FILM DE

ALEJANDRO AMENÁBAR

HISTORIA Babelio QUE TAL PARIS?

LE 1ER OCTOBRE

VOCABLE Instituto Cervantes LE FIGARO HISTOIRE HAUT ET COURT